

Muséon

n° 8 | 2018

REVUE DU MUSÉE JUIF DE BELGIQUE



Musée Juif de Belgique

Fonds Jacob Salik

Éditorial

Bruno Benvindo

p. 4

Mot du président

Philippe Blondin

p. 6

Les expositions 2018

Amy Winehouse. Un portrait de famille

Bruno Benvindo

p. 10

La plus noire des chanteuses juives

Sara Kengen et Yves Kengen

p. 16

Une petite fleur sauvage a été piétinée

Dominique Thirion

p. 18

Le Chantier Poétique de Stephan Goldrajch

Zahava Seewald

p. 20

Comment représenter les liens. Une recherche de Stephan Goldrajch

Raya Baudinet-Lindberg

p. 26

«Leonard Freed. Worldview».

Exposition rétrospective sur un photographe engagé

Maïwenn Barrial

p. 32

Rites et rituels du judaïsme.

Une nouvelle exposition semi-permanente

Maïwenn Barrial

p. 34

La vie du musée

Les «Soirées littéraires».

Une nouvelle offre culturelle au Musée

Chouna Lomponda

p. 38

L'impact des nouveaux modèles de partenariat.

L'exemple de la Fête de la gratuité

Chouna Lomponda

p. 40

Histoires de famille, histoires de migration. Une exposition participative avec l'Athénée Gatti de Gamond

Bruno Benvindo

p. 42

Les archives du Musée au service d'une cause citoyenne : le cas de «This is not a Game»

Cédric Leloup

p. 44

Le patrimoine musical des Juifs de Belgique (1830-1930). Itinéraire d'une recherche

Michèle Fornhoff-Levitt

p. 49

Arpenter la diversité culturelle askénaze. Autour du catalogue de la bibliothèque yiddish du Musée Juif de Belgique

Cécile Rousselet

p. 60

Rencontre avec Paula Skriebeleit, volontaire au Musée Juif de Belgique

Cédric Leloup

p. 68

Rétrospective 2017

2017, une année riche en activités

Pascale Falek-Alhadef

p. 72

Bruxelles, terre d'accueil ?

Pascale Falek-Alhadef

p. 80

Parcours d'immigration. Trois portraits, trois histoires

Olivier Hottois

p. 85

Acquisitions. Sélection 2016-2018

Zahava Seewald

p. 91

Les archives du Musée s'enrichissent!

Anne Cherton

p. 100

Le fonds Pawlowicki. Son apport à la photothèque

Marthe Bilmans

p. 106

Annexes

Bilan financier du musée

p. 116

État des collections muséales 2016-2017

p. 118

3

Informations pratiques

p. 119

Les auteurs du Muséon

p. 122

Remerciements

p. 124

Éditorial

par Bruno Benvindo, Conservateur au Musée Juif de Belgique

Chers lecteurs, chères lectrices,

En mai 2018 se sont ouvertes deux nouvelles expositions temporaires, qui témoignent du dynamisme du Musée, mais également de la diversité des cultures juives aujourd’hui.

La première de ces expositions, qui a fait le tour du monde avant d’être aujourd’hui présentée à Bruxelles, est consacrée à la chanteuse Amy Winehouse. Comme vous pourrez le découvrir dans l’article de **Bruno Benvindo**, le «Portrait de famille» qu’elle propose interroge l’une des formes de l’identité juive contemporaine, à la fois sécularisée et attachée aux traditions. L’exposition montre comment un héritage juif peut s’imbriquer à la modernité, jusqu’à donner naissance à une figure majeure de la pop culture du début du 21^e siècle.

Sara et Yves Kengen reviennent, eux, sur la culture jazz et la voix exceptionnelle de celle qui fut bien «la plus noire des chanteuses juives».

La seconde exposition qui a ouvert ses portes au printemps 2018 est celle de l’artiste bruxellois Stephan Goldrajch. Comme le rappelle **Zahava Seewald**, son «Chantier Poétique», initié en 2015, fait entrer en résonance des histoires fondatrices de la Bible et la transformation de notre Musée, vidé de ses collections permanentes avant sa rénovation. **Raya Baudinet-Lindberg** éclaire la manière dont le travail de Goldrajch – au cœur duquel se loge la dimension participative à travers des actions dans des centres pour personnes âgées, des écoles ou encore des places publiques – interroge la question du lien.

Ce nouveau numéro de *Muséon* rappelle également combien notre Musée est un lieu polymorphe se

nourrissant d’échanges et de transmissions. **Chouna Lomponda** présente deux nouveaux moments de rencontre entre notre institution et le public: les «Soirées littéraires» d’une part, au cours desquelles un écrivain vient présenter son travail; la «Fête de la gratuité» d’autre part, fruit du partenariat avec Arts&Publics dont l’objectif est un accès plus démocratique à la culture. C’est dans cette même volonté de se tourner vers d’autres publics qu’est née une exposition participative avec les élèves de l’Athénée Gatti de Gamond, invités à présenter leurs histoires de famille, qui croisent souvent celles de la migration. Bruno Benvindo montre comment ces adolescents ont pu, tout en questionnant leurs origines et en apprenant à développer un point de vue, découvrir ce qu’était un «musée juif».

Cédric Leloup retrace, lui, la manière dont des archives conservées au MJB – celles de la famille Rosendor – ont été utilisées pour réaliser un jeu de société visant à sensibiliser les jeunes au sort des réfugiés d’hier et d’aujourd’hui. Du côté de la recherche académique également, nos collections ont été mises à contribution cette année. L’article de **Michèle Fornhoff-Levitt** illustre toute la richesse de ces archives, exploitant tour à tour le *Registre des Juifs*, les archives familiales et la presse communautaire pour explorer le patrimoine musical des Juifs de Belgique entre 1830 et 1930. **Cécile Rousselet** démontre, elle, que notre bibliothèque yiddish, d’une diversité rare, nous parle finalement autant de littérature yiddish que du judaïsme belge depuis le 19^e siècle. Enfin, comment évoquer nos collections sans s’attarder sur ceux et celles qui les inventoriaient, les digitalisent ou encore les mettent à la disposition du public? C’est une jeune volontaire allemande, venue renforcer notre équipe pour un

an, qui inaugure cette nouvelle rubrique du Muséon sur les coulisses du Musée.

Enfin, ce numéro dresse le bilan de l'année écoulée. Comme le rappelle **Pascale Falek-Alhadeff**, 2017 fut une année particulièrement riche en événements, qu'il s'agisse du cycle de conférences «Les Mardis du Musée», des colloques scientifiques ou des nombreuses activités destinées au public scolaire. Conçue en collaboration avec les élèves du Lycée Guy Cudell et le Centre pour la Culture Judéo-Marocaine, l'exposition itinérante «Juifs & Musulmans. Cultures en partage» a ainsi été présentée dans pas moins de six communes bruxelloises.

À partir du mois d'octobre 2017, le Musée a rouvert ses portes au public avec «Bruxelles, terre d'accueil?», qui replaçait les expériences juives de la migration dans l'histoire plus large des mouvements de population vers la capitale. Outre l'histoire troublée des relations entre Bruxelles et ses étrangers depuis deux siècles, on pouvait y découvrir le témoignage filmé de quinze migrants d'aujourd'hui, ainsi que le regard d'artistes basés à Bruxelles sur la question de la diversité. Une installation, en particulier, a marqué les quelque 10.000 visiteurs de l'exposition : les murs de l'escalier du Musée ont été recouverts de plus de deux cents photographies – certaines datant de la fin du 19^e siècle, d'autres d'il y a quelques années à peine – que nous ont prêtées des familles de toutes origines ayant migré vers Bruxelles. Dans sa contribution, **Olivier Hottois** montre que, derrière ces photos d'«oubliés de l'Histoire», se cachent autant de destins individuels, complexes et émouvants.

Les collections et archives du Musée se sont enrichies au cours de l'année 2017. L'état des lieux que dressent respectivement **Zahava Seewald** et **Anne Cherton** rappelle combien les dons de particuliers ou d'institutions sont essentiels pour notre institution, tant ils contribuent à une meilleure compréhension de l'histoire et de la culture juives. Ils permettent également de faire «ressurgir de l'oubli» des mondes disparus, pour reprendre la belle expression de **Marthe Bilmans** dans son article sur les photographies de la famille Pawlowicki.

Enfin, ce nouveau numéro est également l'occasion de se tourner vers l'avenir. Dans l'attente de la construction d'un nouvel espace permanent, sur laquelle revient **Philippe Blondin** dans son «Mot du Président», le musée continue à accueillir des expositions temporaires. **Maïwenn Barrial** nous donne un avant-goût de ce que vous pourrez découvrir à partir du mois d'octobre 2018 : une rétrospective de l'œuvre du photographe juif américain Leonard Freed, ainsi qu'une exposition, basée sur les pièces les plus emblématiques de nos collections, sur les rites et rituels du judaïsme.

Nous vous souhaitons une agréable lecture !

Mot du Président

par Philippe Blondin, Président du Musée Juif de Belgique

Notre institution porte depuis plusieurs années un projet ambitieux. Comme toute chose dans la vie, à cause de mille vents contraires, notre rêve ne se réalise pas aussi vite que nous le souhaitions. N'empêche, la volonté d'aller de l'avant est là, car il en va de notre existence – l'existence même du Musée et de son rayonnement. Vous l'aurez compris, j'aborde ici le sujet de la reconstruction du bâtiment sis rue des Minimes.

Malgré les traverses, la récente rupture avec les architectes dont nous nous sommes séparés de commun accord, nous reprenons le projet, mais sur une autre base. En effet, nous avons accordé une délégation de maîtrise d'ouvrage à Beliris¹ qui nous apporte toute son aide logistique, et cela jusqu'au contrôle du chantier. Le planning est le suivant : en décembre de cette année, un appel au niveau européen sera lancé pour l'attribution du marché public d'architecture, puis se succéderont sélection des architectes, établissement des plans, implantation de la scénographie, introduction du permis d'urbanisme, choix de l'entrepreneur et, enfin, début de la construction. Nous sommes donc repartis pour quatre ans. Il s'agit dès lors de s'armer de patience. Ce nouveau musée tant souhaité par tous verra le jour. Je vous demande de partager mon optimisme et ma détermination.

1. Beliris est une collaboration entre l'État fédéral et la Région Bruxelles-capitale dont l'objectif est de promouvoir le rayonnement de Bruxelles à travers la construction, la rénovation et la restauration du tissu immobilier de la capitale.

En attendant, pour satisfaire des visiteurs à la recherche de l'histoire des Juifs de Belgique, dès octobre 2018, en plus de nos expositions temporaires, nous présenterons dans notre bâtiment de la rue des Minimes, qui aura été rafraîchi, les pièces les plus emblématiques de nos collections.

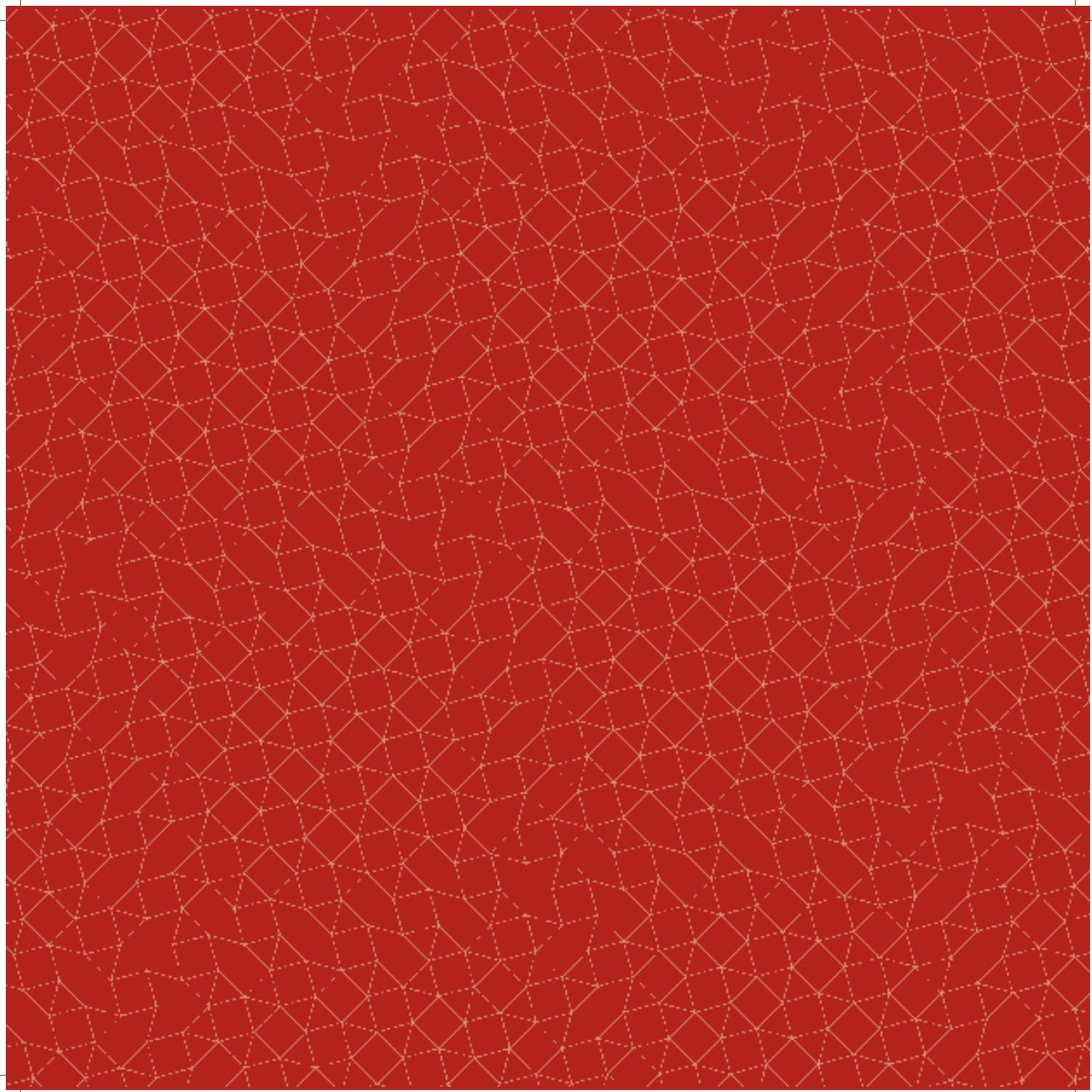
Vous me direz : encore quatre années de perdues. Je n'en suis pas si sûr. La muséologie et la scénographie d'un musée juif doivent prendre la mesure d'un monde en mutation, tiraillé entre dimensions traditionnelles et dimensions globalisées. Les changements en matière d'éthique, l'émergence de nouvelles structures familiales, la révolution numérique et ce qu'elle engendre dans la diffusion et l'accélération des échanges, la montée des extrémismes politiques ou religieux, la recherche de sens et de repères... sont autant de défis qui ne peuvent être ignorés par un musée juif.

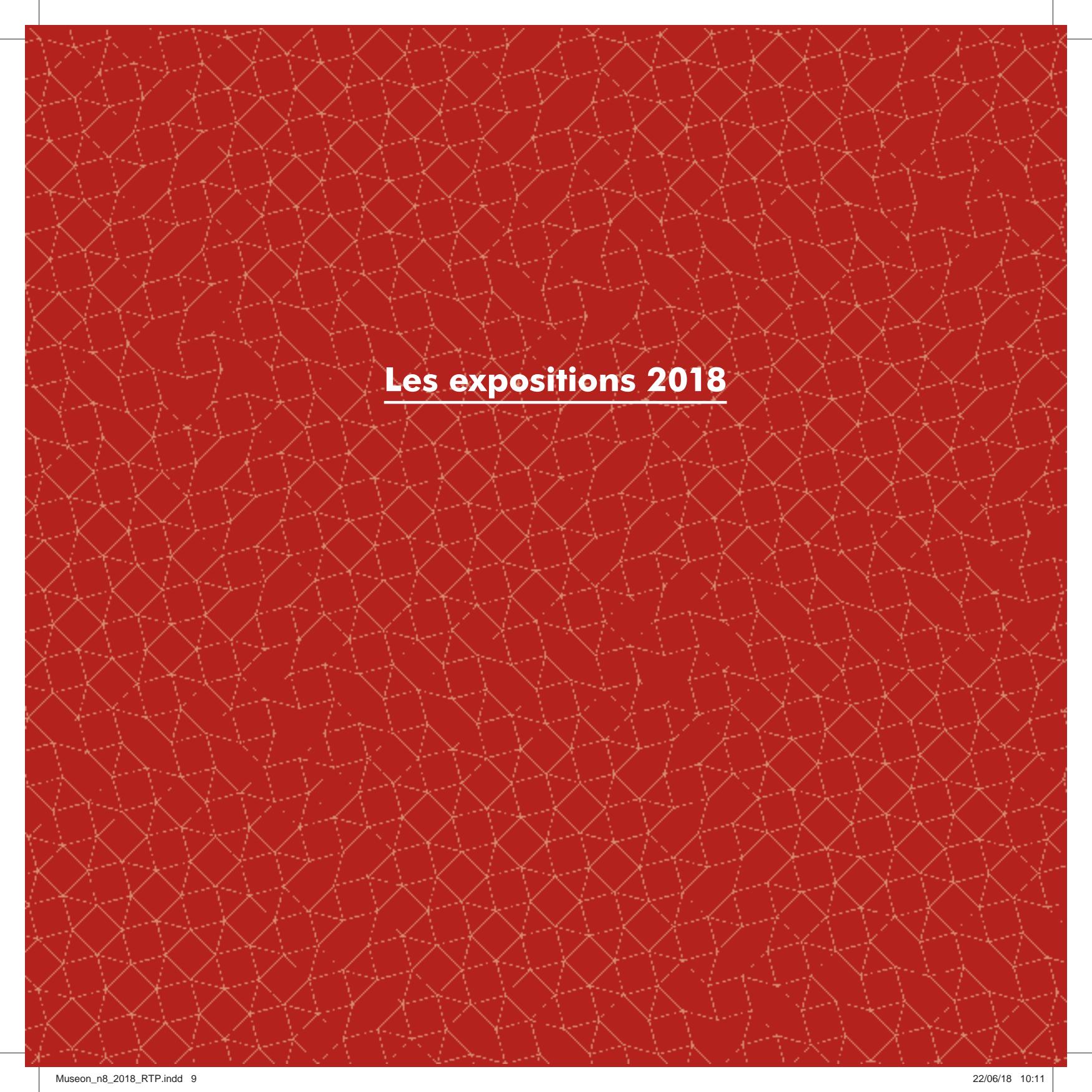
Il s'agit de nous définir un nouveau rôle, au-delà de nos compétences traditionnelles (religion – culture – histoire) et de répondre aux attentes d'un public de plus en plus exigeant, l'idée étant de créer des liens et des passerelles entre les différentes cultures avec lesquelles nous devons vivre en harmonie. Pour ce faire, nous avons lancé toute une série d'activités complémentaires aux missions du musée, à savoir : des conférences, des partenariats avec des écoles qui nous ont permis d'avoir de longs échanges avec des jeunes – entre autres avec l'Athénée Gatti de Gamond – avec lesquels tous les sujets ont été abordés sans tabou. Nous avons senti chez ces adolescents une magnifique curiosité et un désir de trouver avec nous des pistes pour construire une société plus tolérante et plus ouverte.

Le Musée entend poursuivre ce dialogue, avec les plus jeunes et notre public d'habitues bien sûr, mais aussi avec les autorités musulmanes, les associations de mères de familles, les groupes de primo-arrivants, les publics fragilisés, les représentants LGBTQ, les personnalités politiques ou encore les organisations juives.

De tous ces moments d'échanges, de transmissions et de découvertes, nous sortons – eux et nous – enrichis. Il s'agira d'inscrire tout cela dans la scénographie de notre futur musée.

Voilà notre mission, elle n'est pas évidente, mais elle tient à cœur à toute notre équipe.





Les expositions 2018

Amy Winehouse

Un portrait de famille

par Bruno Benvindo, Conservateur au Musée Juif de Belgique

Du 10 mai au 16 septembre 2018, le Musée Juif de Belgique accueille «Amy Winehouse. Un portrait de famille». Cette exposition raconte le destin d'une icône de la pop culture, depuis ses aïeuls venus de Biélorussie, jusqu'à ses succès sur les scènes de Londres, puis du monde entier. On y découvre la passion d'Amy Winehouse pour la musique, la mode, les tatouages, mais aussi son attachement à Londres, à la rébellion et à ses racines juives.

«Amy Winehouse. Un portrait de famille» a d'abord été présentée à Londres en 2013. Elle est le fruit d'une étroite collaboration entre le Jewish Museum of London et la famille de la chanteuse disparue deux ans plus tôt, en particulier son frère Alex et sa belle-sœur Riva. L'exposition a ensuite voyagé de Vienne à Melbourne, en passant par Amsterdam, Tel Aviv et San Francisco. Ce tour du monde s'achève à présent à Bruxelles : c'est la toute dernière chance de découvrir les photographies privées, objets du quotidien et films inédits qu'elle contient, avant que ces pièces uniques ne retournent dans la famille Winehouse.

Une modernité juive

En attendant la construction prochaine d'un nouveau bâtiment qui accueillera ses collections permanentes, le Musée Juif de Belgique présente diverses expositions temporaires, qui ont pour vocation de mettre en lumière la pluralité des cultures juives.

Le destin d'Amy Winehouse éclaire une des formes de l'identité juive moderne, à la fois sécularisée et attachée aux traditions. Parmi diverses facettes méconnues de la mythique

chanteuse londonienne, l'exposition explore notamment son héritage juif, de ses ancêtres fuyant l'Europe de l'Est à la fin du 19^e siècle jusqu'aux rituels familiaux sécularisés qui, un siècle plus tard, donnent naissance à une tout autre forme d'identité juive.

Comme l'explique son frère Alex en introduction de cette exposition : «*Il n'a jamais été question que cette exposition soit seulement à propos de ma sœur – pour la connaître et la comprendre, il faut savoir d'où elle venait, ce qui la faisait vibrer, ce qui l'a amenée à devenir l'un des talents les plus reconnus de sa génération. Donc, il faut revenir en arrière : revenir au Londres de l'époque victorienne et à un homme, âgé de 28 ans à peine, arrivé de Russie avec un penny en poche et une famille à charge là-bas, essayant de s'en sortir pour survivre. Revenir à cet East End juif, débordant de vie et d'espoir de devenir, enfin, un endroit où vivre en sécurité, heureux et prospère. Revenir à Southgate, où cet espoir est devenu réalité, et revenir au présent : installé, assimilé, contribuant à donner forme à un pays qui, un siècle plus tôt, avait offert un abri aux âmes perdues qui fuyaient la persécution et les pogroms de leur pays d'origine. Ceci n'est pas seulement l'histoire d'une personne, ni même d'une famille – c'est l'histoire de chacun d'entre nous, de Londres jusqu'au Cap, de New York jusqu'à Tel-Aviv*»¹.

«Amy Winehouse. Un portrait de famille» offre un regard intime sur une famille où l'héritage juif est loin d'être oublié – on y fréquente les

1. Alex Winehouse, «Foreword», dans Elisabeth Selby, *Amy Winehouse. A Family Portrait*, Londres, The Jewish Museum London, 2014, p. 5.



Amy dans son appartement de Camden, 2004 © Mark Okoh / Camera Press



Adolescente, dans l'appartement de sa grand-mère à Southgate
© The Winehouse Family

mouvements de jeunesse juifs, on se rassemble à l'occasion du Shabbat ou de Pessah, on se transmet des recettes de cuisine juive –, mais est détaché de la pratique religieuse. « Pour moi, être Juive, ce n'est pas allumer un chandelier ou dire une bénédiction », raconte la chanteuse, « c'est être tous ensemble comme une vraie famille »². L'exposition montre comment ces racines juives peuvent s'imbriquer et se mêler à la modernité, jusqu'à donner naissance à une figure majeure de la pop culture du début du 21^e siècle.

«Jewish London»

L'exposition débute avec l'histoire de l'arrière-arrière-grand-père de la chanteuse, Harris Wienhouse (le nom sera anglicisé par la suite en Winehouse). En 1890, il a 28 ans et deux enfants quand il décide de quitter Minsk. En cette fin de 19^e siècle, ils sont des millions de Juifs à fuir l'Europe de l'Est, tentant d'échapper à la fois à l'antisémitisme et à la misère. Pour ces réfugiés juifs, l'Angleterre est souvent vue comme la dernière escale avant la destination rêvée : l'Amérique. Mais beaucoup d'entre eux n'arriveront jamais jusqu'au Nouveau Monde. Ils sont nombreux à s'installer au Royaume-Uni, pays dont la population juive passe de 46.000 en 1880 à 250.000 en 1919. Ces réfugiés se fixent principalement dans les grandes villes industrielles, en particulier Manchester, Leeds et Londres.

Dans la capitale anglaise, par sa proximité avec les docks où débarquent les réfugiés, l'East End devient à cette époque un quartier juif, pauvre et surpeuplé, mais où les immigrés fraîchement arrivés d'Europe de l'Est peuvent reconstituer leur ancien style de vie. Si beaucoup exercent la profession de petits commerçants ou, comme Harris Wienhouse, de tailleur, on trouve également parmi eux un nombre important d'intellectuels et de révolutionnaires.

2. Chas Newkey-Burden, Amy Winehouse. *The biography, 1983-2011*, Londres, John Blake, 2014, p. 3.

Initialement installée dans l'East End, la famille Winehouse migrera par la suite dans le quartier de Southgate, comme beaucoup d'autres Juifs londoniens au cours du 20^e siècle. C'est à Southgate qu'Amy et son frère grandiront, tout en conservant un attachement particulier pour l'ancien quartier juif de Londres. Comme le raconte Alex Winehouse dans l'exposition : « On avait aussi de la famille (...) dans l'East End, où nous allions souvent avec nos parents. L'East End était un endroit magique, sale, bondé et malodorant, semblable à ce qu'il devait être avant la guerre. On adorait ça ».

Aujourd'hui, les Juifs sont au nombre de 280.000 en Grande-Bretagne, où ils forment la deuxième population juive d'Europe. La plupart d'entre eux ont, à l'instar d'Amy Winehouse, un ancêtre qui a fui l'Europe de l'Est au tournant des 19^e et 20^e siècles.

13



Salle de prière temporaire dans un foyer pour réfugiés juifs, Leman Street, circa 1906-1914 © Jewish Museum of London

Un récit à deux voix

À partir de très nombreux objets, films, photographies et écrits personnels prêtés par la famille Winehouse, l'exposition propose un véritable « portrait de famille » de la chanteuse. Loin de se limiter à l'héritage juif, qui ne peut d'ailleurs être compris qu'en interaction avec d'autres ancrages identitaires, l'exposition se divise en cinq sections thématiques : la famille, l'école, Londres, la mode, la musique. Chacune de ces sections correspond à un moment de sa vie, formant autant de strates qui s'entrelacent pour donner naissance au phénomène « Amy Winehouse ».

À travers une scénographie chaleureuse et intime, les visiteurs découvrent un destin singulier, narré à deux voix. La première est celle de la chanteuse elle-même, qui se raconte ici à la première personne. Elle le fait à travers des documents inédits, à l'instar de cette rédaction rédigée à l'âge de 14 ans pour entrer dans une école d'art dramatique. L'adolescente y livre certaines clés pour comprendre son parcours futur : « Toute ma vie, j'ai parlé haut et fort, au point qu'on me dise de la fermer. La seule raison que j'avais d'être aussi bruyante, c'est qu'il fallait crier pour se faire entendre dans ma famille ».

La seconde voix, qui constitue l'autre fil rouge du parcours, est celle de son frère Alex. Il nous narre avec autant d'affection que d'honnêteté qui était sa sœur, dévoilant en filigrane comment ce projet est devenu, pour lui, une manière de combler la perte : faire face à sa disparition prémature et entretenir le souvenir à travers les traces qu'elle a laissées.

Conclusion: « I am an open book »

De l'interprète de *Rehab*, on a surtout retenu les excès - performances rendues calamiteuses par l'alcool, concerts annulés, séjours en cure de désintoxication, avant une fin tragique à 27 ans à peine. En mettant l'accent sur la naissance du

phénomène « Amy Winehouse », plutôt que sur sa chute, cette exposition nous rappelle la chanteuse d'exception qu'elle fut. Une voix venue du gospel le plus profond, mise en valeur par une culture musicale étonnante. Adolescente, elle écoute aussi bien Ella Fitzgerald que Frank Sinatra, The Fugees, Sarah Vaughan, Thelonious Monk, Salt-N-Pepa ou encore Nina Simone. Sur cette voix viennent se greffer des paroles d'une franchise désarmante. Qu'il s'agisse de sa jalousie, des ses infidélités ou de sa toxicomanie, cette auteure-compositrice ne met rien d'autre qu'elle-même dans ses chansons. « I am an open book », déclarera-t-elle, avant d'expliquer : « La musique est l'unique chose dans ma vie à propos de laquelle je ne peux pas mentir, à propos de laquelle je ne cache rien. Quand j'écris, je finis toujours par dire la vérité, bien plus que dans la vie de tous les jours »³. D'Amy Winehouse, il ne reste aujourd'hui que deux albums studio – la bombe *Frank* (2003) explose quand elle a 20 ans à peine, avant la consécration *Back to Black* (2006), écrit en moins de trois semaines –, et cette « vérité ».

3. *Ibid.*, p. 43



Vue de l'escalier du Musée Juif de Belgique © Mona MK



15

Valise avec les photos de famille d'Amy Winehouse © Musée Juif de Belgique

La plus noire des chanteuses juives

par Sara Kengen et Yves Kengen, Journalistes

En 2006, les «reines de la pop» règnent sans partage: Shakira, Beyoncé, Christina Aguilera, Mary J. Blige, Rihanna, Mariah Carey occupent le devant de la scène et squattent les hit-parades... Lorsque Rehab envahit les ondes, il se produit un choc paradoxal: une curieuse sensation de «déjà entendu» mâtinée d'étonnement et de découverte. À qui appartient cette voix sortie du *rhythm'n'blues* le plus «noir»?

Là où le public s'attend à reconnaître une Afro-Américaine expérimentée porteuse de l'héritage de cinquante années de soul music, genre Etta James, c'est en réalité une frêle jeune Juive du nord de Londres, Amy Winehouse, qui prend le grand public par surprise. Mais d'où tient-elle cette voix exceptionnelle, cette profonde culture jazz et cette façon de triturer un accent cockney du nord plus vrai que nature? Sept ans après sa disparition qui la fit rejoindre le tragique «Club des 27»¹, le phénomène Amy Winehouse intrigue toujours.

All that jazz

En réalité, dans le style d'Amy, rien ne relève du hasard. Enfant, elle se passionne pour le jazz, auquel elle s'initie via la discothèque de son frère. De son propre aveu, ses influences les plus marquantes s'appellent Dinah Washington, Mahalia Jackson et surtout Sarah Vaughan, dont elle disait que «sa voix sonnait comme un instrument, comme une clarinette» – ce qui souligne son incroyable

souplesse. Amy revendique aussi l'ascendant du pianiste Thelonious Monk, l'un des musiciens les plus inventifs de l'histoire du jazz. De lui, elle aimait écouter les lignes mélodiques hors du commun, élargissant de la sorte ses influences, non pas aux seuls vocalistes, mais également aux instrumentistes. Dès l'âge de 14 ans, elle découvre les chanteuses de la Motown, ainsi que, plus au sud, un certain Otis Redding et son alter ego féminine, Aretha Franklin. Dans une veine à peine différente, son frère lui fait entendre *Unchain My Heart* de Ray Charles. Pendant les trois mois qui suivent, elle n'écouterà que «The Genius», en boucle, à l'exclusion de tout autre artiste. Déjà, le jusqu'au-boutisme...



Amy Winehouse au festival des Eurockéennes, 2007
© Rama

1. On appelle ainsi la série d'artistes rock décédés à l'âge de 27 ans: Jimi Hendrix, Janis Joplin, Brian Jones, Jim Morrison, Kurt Cobain, Alan «Blind Owl» Wilson...

L'enfer du décor

Au-delà des influences, comment décrire son style ? L'univers musical d'Amy Winehouse se caractérise par un goût pour l'expression brute, sans artifice, sans affectation, sans fioritures inutiles. Sa façon de jongler avec le rythme, de chanter *laid back*², donne à son style une personnalité unique, le côté traînant étant contrebalancé par la puissance de son timbre et l'agilité de ses ruptures de mélodie, en concert surtout. Son chant est un cri primal. Amy est une écorchée vive véritable, dont la pureté se verra broyée par la machine showbiz, étouffée dans son extériorisation par les contraintes du *music business*.

2. Littéralement, «posé derrière»; le *laid back* consiste à marquer le temps avec un peu de retard sur la section rythmique, ce qui donne un effet traînant constitutif du groove particulier de la chanteuse.



Sarah Vaughan en concert à New York, 1946
© William P. Gottlieb

Amy Winehouse n'interprète pas : elle est. Elle se chante, sans tricher, sans pudeur aucune, met en paroles ses sentiments profonds, ses souffrances brutes de décoffrage, jusqu'à la désespérance (*Back To Black*). Une démarche qui la rapproche du hip-hop, influence qu'elle revendique clairement – notamment à travers Slick Rick ou Nas. Dans la même veine, Amy clame son admiration pour Lauryn Hill, ancienne chanteuse des Fugees, artiste controversée parce que sans concession et familière, elle aussi, des descentes aux enfers.

Sachant se complaire dans le désespoir, Amy Winehouse cite volontiers l'effet produit sur elle par une chanson des Shangri-Las : «*J'en aime le drame, j'en aime l'atmosphère, j'en aime les effets sonores. Et ils ont écrit la chanson la plus déprimante de tous les temps; quand mon boyfriend et moi avons rompu, j'ai pris l'habitude d'écouter cette chanson en boucle, juste assise par terre dans ma cuisine avec une bouteille de Jack Daniel's. Je m'évanouissais, me réveillais et recommençais. Ma colocataire poussait la porte pour déposer des sacs de chez KFC et disparaissait. Cela signifiait : "voilà ton dîner, je sors". C'est la chanson la plus triste du monde.*» Avec cela, tout est dit – ou presque.

À l'avenir, on ne se posera plus la question de savoir quelles ont été les influences d'Amy Winehouse ; celle-ci s'est forgé un style unique, et c'est elle que des générations de chanteuses à venir citeront comme celle qui les a inspirées.

Une petite fleur sauvage a été piétinée

pour Amy Winehouse

par Dominique Thirion, Artiste et Poète

C'était hier, Hurricane Amy. Tu t'en souviens ?

Tu es descendue de ton nuage, avec dans ton sac, ta voix magique sur tes maux d'amour.
Tu es venue, sans parapluie, avec tes nouveaux seins et un corps que tu faisais vomir.

'Goodnight my angel, sleep tight.'

Tu nous as fait entrer dans des dessins tracés sur un sol pluvieux.
On a sauté à pieds joints pour mieux partager nos chagrins
et on était dans la douceur sous la douleur.

18 Une petite fleur sauvage a été piétinée.

Petite Amy Poppins de Camden, tu as traversé la glace pour nous réchauffer.
Seule, tu regardais ton reflet se perdre.
Tu aimais tant te cacher dans ton chignon fleuri.

Une petite fleur sauvage a été piétinée.

*'Spoonful of sugar helps the medicine go down
The medicine go down-wown, the medicine go down
Just a spoonful of sugar helps the medicine go down
In a most delightful way'*

Rire au plafond quand la lune monte là-bas.
Faire le poirier quand la tête est légère.
Jouer de la batterie quand le rêve rejoint les étoiles.

Une petite fleur sauvage a été piétinée.

Tu rêvais tellement que cela n'ait jamais existé :
les clics et les clics et les flashes et les flashes, sans cesse.
Comment faire avec ? Jouer au cerf-volant ?

Une petite fleur sauvage a été piétinée.

Tu étais devenue machine à sous. Tu étais devenue juke-box.

Tu ne pouvais plus danser, sans rime et sans raison, sur les hauts toits de Londres.

À Belgrade, tu n'avais qu'une envie : disparaître.

Une petite fleur sauvage a été piétinée.

Je suis à côté de ta grand-mère.

Cynthia et moi soufflons doucement sur ta peau
pour effacer les tatouages néfastes.

Il est hélas trop tard ce soir.

Merci à toi, indomptable petite fleur sauvage.



Le Chantier Poétique de Stephan Goldrajch

par Zahava Seewald, Conservatrice au Musée Juif de Belgique

«Je me sens dans la peau d'un brodeur et d'un artisan dont la démarche et l'ambition sont de créer du lien, de générer des relations. Je me sens l'héritier d'arts, de pratiques populaires et ancestrales que je métamorphose, réinterprète et m'approprie de manière contemporaine.»

Stephan Goldrajch

Transformation du Musée et récits ancestraux

20 Du 9 mai au 16 septembre 2018, le Musée Juif de Belgique présente une exposition consacrée aux costumes, dessins, photos et vidéos créés par l'artiste belge Stephan Goldrajch. Intitulé le *Chantier Poétique*, ce projet a été initié dans notre musée à partir de 2015. Pour cette exposition qui fait entrer en résonance des histoires fondatrices de la Bible et la transformation du Musée, Stephan Goldrajch s'est associé à la photographe Myriam Rispens.

Passionné des histoires de la Bible, le plasticien s'est lancé durant trois ans dans une interprétation, au sein du Musée Juif de Belgique, de scènes de destruction issues de ces textes sacrés. Avant la démolition du bâtiment qui abritait l'ancienne exposition permanente, et avant sa reconstruction, c'est dans des espaces qui se vident progressivement au fur et à mesure du déménagement, que ses mises en scène d'Adam et Ève, Noé, Sodome et Gomorrhe, Samson et Dalila, le Veau d'or, Babel, Élie et Élisée, David et Goliath ont été représentées dans une série photographique, dans des vidéos et dans des

dessins. Ce sont ces créations qui sont exposées au Musée Juif de Belgique de mai à septembre 2018.

Voici ce que l'artiste dit de ces deux ans de collaboration avec l'équipe du Musée, et de sa version personnelle de sept récits de la Bible en ces lieux: «En 2015, suite à une réflexion sur la fermeture du Musée dans le cadre d'une transformation, je propose un projet qu'on intitule le *Chantier Poétique*. Le musée entamait une longue procédure de destruction et reconstruction du bâtiment en front de rue. J'ai eu le sentiment de pouvoir accompagner l'équipe par le biais artistique en donnant vie en tant qu'artiste-plasticien juif à des récits bibliques en les inscrivant dans l'espace muséal vidé de ses bureaux et de ses collections. Mon désir était de redonner forme à des récits ancestraux qui ont alimenté ma jeunesse et ma créativité, de façon artistique et pluridisciplinaire. Ce *Chantier Poétique* m'a permis de faire le lien avec mon travail d'enseignant "transmetteur" d'histoires.»

Le monde textile de Stephan Goldrajch

Très rapidement, et avant que cela soit en vogue, l'artiste Stephan Goldrajch s'est choisi un mode d'expression singulier: celui de la performance textile au sein de laquelle les interactions sociales sont essentielles. En lançant des «Broderies participatives» sur des places publiques avec les habitants, les passants, des réfugiés ou même des curés, l'artiste permet des connexions inattendues entre tous ces participants en un moment suspendu. Le mode d'emploi en est simple: il suffit de suivre les lignes tracées sur le tissu avec du fil rouge.

**Le Veau d'or**

Avec Salomé Richard, actrice, réalisatrice et scénariste belge
Bruxelles, 2017

Photographie jet d'encre sur papier baryté
(numérotée sur le certificat 1/100)

29,7 x 42 cm
Coll. MJB – inv. 16838

Salomé Richard, meilleur espoir féminin aux Magrittes du Cinéma, est l'invitée de cette scène qui se passe dans le couloir du 5^e étage du Musée. Elle incarne un alter ego du Veau d'or, symbole de l'idolâtrie, qu'elle pousse dans le couloir désaffecté du Musée.

Le peuple, voyant que Moïse tardait à descendre de la montagne, s'attroupa autour d'Aaron et lui dit: «Fais-nous un Dieu qui marche devant nous. Puisque celui-ci Moïse, l'homme qui nous a fait sortir du pays d'Egypte, nous ne savons pas ce qu'il est devenu». Aaron leur répondit: «Prenez les anneaux en or qui sont aux oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles. Apportez-les-moi.» Tous les Israélites enlevèrent les anneaux en or qui étaient à leurs oreilles et ils les apportèrent à Aaron. Celui-ci les prit. Il les fit fondre dans un moule et il en fit une statue de veau. (Exode 32, 1-4)



Élie & Élisée

Avec Kelig Pinson, championne de boxe thaï du Benelux
Bruxelles, 2017

Photographie jet d'encre sur papier baryté
(numérotée sur le certificat 1/100)

29,7 x 42 cm

Coll. MJB – inv. 17242

L'histoire d'Élie et Élisée racontée dans le *Livre des Rois* est la source d'inspiration de cette scène sur la question de la transmission.

L'artiste, habillé en costume de chameau, invite Kelig Pinson dans l'ancienne bibliothèque yiddish du Musée. La jeune femme a initié Stephan Goldrajch à la couture, ce qui lui a permis de réaliser un projet sous forme d'atelier dans une maison de retraite à Bruxelles. Le texte biblique nous relate que lorsqu'Élie devint vieux, Élisée l'accompagna dans le désert avant qu'il ne disparaisse dans le ciel enlevé par un char de feu. Cet épisode met en lumière la transmission de la mission prophétique.

Ils poursuivaient leur chemin en conversant, quand tout à coup un char de feu, attelé de chevaux de feu, les sépara l'un de l'autre, et Élie monta au ciel dans un tourbillon [...] il releva le manteau qu'Élie avait laissé tomber. Puis il retourna, et s'arrêta au bord du Jourdain; il prit le manteau qu'Élie avait laissé tomber et il en frappa les eaux, et dit: «Où est l'Éternel, le Dieu d'Élie?» [...] (2 Rois 2, 11-14)

Cela demande du temps, mais un temps hors du temps, au cours duquel la parole suit le rythme de l'aiguille, se partage comme un murmure, une confidence, un rire aussi.

Au Wiels, centre d'art contemporain situé dans un ancien quartier industriel de Forest, Stephan Goldrajch a créé en 2012 *La Légende du Canal*, un récit imaginé avec les habitants des deux rives du canal qui divise la ville. Après plusieurs mois de travail, une exposition de cent grands drapeaux placés à la jonction du quartier branché de Dansaert et de la commune de Molenbeek affirmait la possibilité d'un pont entre deux réalités socioculturelles bien différentes.

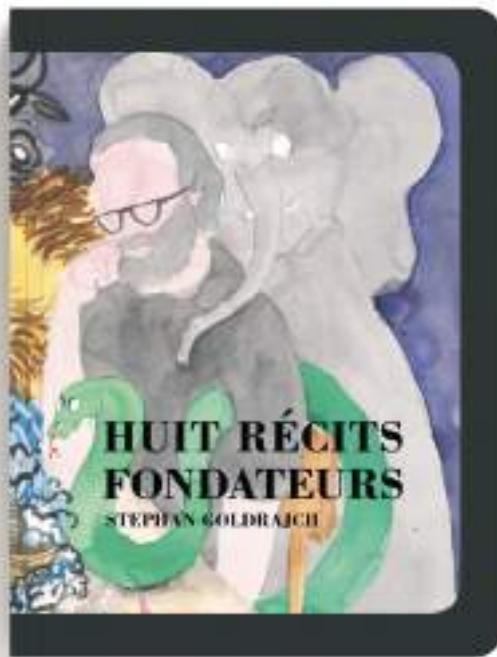
Récemment, c'est à Namur qu'il a mis en œuvre un autre projet participatif, en imaginant *L'éléphant de Bomel*, une légende dont le titre est inspiré des anciens abattoirs de Bomel où s'est installé le Centre culturel de Namur. Là aussi, il

s'agissait de créer des liens entre les habitants et les organisations de terrain, à travers une série de performances associant la vidéo, la photographie, la peinture et le dessin.

Enfin, pour les Voodoo, son exposition présentée à la Galerie Albert Baronian (Bruxelles, 2018), l'artiste a proposé une série de masques et de créatures qui, avec une pointe d'humour, semblent surgir d'un monde fantastique peuplé de rêves et animé de rituels magiques.

Le parcours de Stephan Goldrajch est dense. Il comprend aussi un volet éducatif que l'artiste exerce à «Out of the Box», un atelier de pédagogie créative implanté à Bruxelles et destiné aux jeunes en décrochage scolaire. À la manière des situationnistes, le plasticien entraîne les adolescents dans des aventures urbaines provoquant un autre regard sur les choses, un décalage, une réalité nouvelle.

Les photographies, prises par Myriam Rispens, de ces performances sont entrées dans les collections du Musée en 2017.



Ouvrage de Stephan Goldrajch paru en 2018 © CFC-Éditions



Les œuvres de Stephan Goldrajch ont été exposées dans de nombreux lieux et il a collaboré avec plusieurs institutions belges et étrangères, dont le Wiels (Bruxelles), Invisible Dog (New York), le Musée d'Arts de Haïfa (Israël), la Maison des Arts de Saint-Herblain (France), le Musée d'Ixelles (Bruxelles), Tanzmesse (Düsseldorf), le Centre d'Art contemporain ISELP (Bruxelles), les Halles St-Géry (Bruxelles), Dollinger et Hezi Cohen (Tel Aviv), David Castillo (Bruxelles, Tel Aviv et Miami), la Galerie Albert Baronian (Bruxelles).

Formation

2008-2009

École Nationale Supérieure des Arts Visuels de La Cambre, Bruxelles (BE)

2007-2008

Master, Bezalel Academy of Arts and Design, Jérusalem (IL)

2004-2007

École Nationale Supérieure des Arts Visuels de La Cambre, Bruxelles (BE)

2000-2004

Académie Royale des Beaux-Arts, Bruxelles (BE)

Expositions (sélection)

2018

Voodoo, Galerie Albert Baronian, Bruxelles (BE)

Le Chantier poétique, Musée Juif de Belgique, Bruxelles (BE)

L'Elephant de Bomei, Musée Africain de Namur (BE)

2017

Le Bouc Émissaire/The Scapegoat, Maison des Arts de Saint-Herblain (FR)

2016

Le Bouc Émissaire/The Scapegoat, ISELP, centre d'art contemporain, Bruxelles (BE)

Les tissus de nos démons, Tamat (CH)

2015

Signal, Promenade à l'aveugle, Bruxelles (BE)

Les Brodeurs, the Embroiderers Middlemarch, Bruxelles (BE)

Being Urban, ISELP, centre d'art contemporain, Bruxelles (BE)

2014

Le roi Saul Performance, Tanzmesse, Düsseldorf (DE)

Abraham Performance, Marsan 2, Tel Aviv (IL)

David and Goliath Performance, Invisible Dog, New York (US)

2013

La Légende du Canal/The Canal Legend, WIELS, centre d'art contemporain, Bruxelles (BE)

2012

Pop-Up, Liens artistiques, Musée d'Ixelles, Bruxelles (BE)

Cercle du Ratskeller, Luxembourg (LU)

2011

Otras hipótesis, Terrassa Arts Visuals (ES)

2010

The Best Way to Forget Myself Is Not to Think About Me, Galerie Dollinger, Tel-Aviv (IL)

Il y a quelqu'un dans ma tête, Galerie Albert Baronian, Bruxelles, (BE)

2009

The Time For the Dead, Galerie Vladimiro Izzo, Berlin (DE)

2008

Galerie Uganda, Biennale de Jérusalem (IL)

Boys Craft, Musée de Haïfa (IL)

2007

Les Masques, Galerie Nogatsch Fine Art, Strasbourg (FR)



25

David & Goliath

Avec Stephan Goldraich

Bruxelles, 2017

Photographie jet d'encre sur papier baryté
(numérotée sur le certificat 1/100)

29,7 x 42 cm

Coll. MJB – inv. 17243

La scène a été photographiée dans les anciens dépôts du Musée au 5^e étage. L'artiste est le seul invité de cette scène pour laquelle il a cousu le costume et tricoté le masque de Goliath ainsi que celui de David qu'il porte lui-même. La scène est centrée sur le repos du guerrier après sa victoire qui est racontée comme suit:

Aussitôt que le Philistin se mit en mouvement pour marcher au-devant de David, David courut sur le champ de bataille à la rencontre du Philistin. Il mit la main dans sa gibecière, y prit une pierre, et la lança avec sa fronde; il frappa le Philistin au front, et la pierre s'enfonça dans le front du Philistin, qui tomba le visage contre terre. Ainsi, avec une fronde et une pierre, David fut plus fort que le Philistin; il le terrassa et lui ôta la vie, sans avoir d'épée à la main.
(1 Samuel 17. 48-50)

Comment représenter les liens

Une recherche de Stephan Goldrajch

par Raya Baudinet-Lindberg, Critique d'art et Professeure d'Esthétique

Que se passe-t-il quand un individu demande à être intégré dans un groupe, et qu'il ne le peut pas ? Reconstruire des systèmes de parenté entre l'homme et son environnement, entre des cultures, entre des modèles sociaux et économiques contrastés, c'est la gageure de la démarche plastique et sociale de Stephan Goldrajch. Par-delà les marges et les frontières réelles ou fictives, l'artiste tente une réinvention de l'universalité des échanges, l'institution d'un « nous » à la fois collectif et singulier. Et cela, en passeur des deux rives, entre nature et culture et au-delà, à travers le mythe du bouc émissaire, mais également par le biais des grands récits de la tradition judaïque.

Pour ce faire, Stephan Goldrajch articule sa pratique artistique au champ social selon ce qu'il nomme « l'impératif du lien ». Or, on peut s'interroger sur la nature de cet impératif, quand il s'agit de le penser dans l'espace social, c'est-à-dire autrement qu'accolé au rigorisme abstrait du devoir et de la responsabilité. Les liens qui nourrissent les propositions plastiques de Goldrajch sont envisagés dialectiquement, c'est-à-dire porteurs tout à la fois de libération et d'aliénation. Et la nécessité dont ces liens relèveraient serait celle d'une expérience de la transitivité des relations à partir de laquelle ils se construirraient concrètement. Goldrajch rejoint en cela l'idée même d'un hérétique et théologien philosophe du XVI^e siècle, Giordano Bruno dans son opuscule *Des liens*, qui voyait dans la possibilité des liens une nécessaire réciprocité : « *Il n'est pas possible de lier à soi, quelqu'un à qui le lieur, ne soit pas aussi attaché lui-même* »¹.

Par des actions dans les écoles, dans des centres de jour pour personnes âgées, mais aussi par des interventions *in situ*, Goldrajch met en scène cette interaction dialectique. À l'exemple des séances de broderies collectives et performatives dans la ville, où tout un quartier s'invite autour d'une table pour broder. Malgré ou avec leur disparité, Goldrajch fait la somme de polarités contraires, en faisant interagir des individus, des groupes, qui ne se renconterraient pas nécessairement. À cela s'ajoute le fait que la contrainte du labeur long et minutieux de la broderie associé à l'élan spontané d'un geste créatif sont enclins à amorcer un espace de dialogue. Quand la main est occupée, une médiation s'enclenche et la conversation peut commencer. À partir d'un savoir-faire traditionnel, Goldrajch produit un langage plastique dont il n'est pas le seul auteur et acteur. Il déplace dès lors la personnalisation d'un « je » d'artiste vers un « nous » pluriel. Les règles du jeu démocratiques sont supposées nous relier tous, sous la houlette d'un éthos commun, autant que selon l'intersubjectivité d'une raison institutionnalisée qui organise la société entre la légalité et l'illégalité, entre un ordre voulu et un ordre imposé, pour les citoyens que nous sommes. Idéalement, nous serions une communauté d'individus liés entre eux selon une chaîne de réciprocités nécessaires faites de propagations naturelles, familières, apparentées, mais aussi institutionnalisées, qui nous subordonne, à tout le moins, pose pour chacun d'entre nous un réseau de médiations. Liés et liables, nous les sommes donc, si tant est que nous formions une communauté de lieurs. Ces réciprocités nous



Promenade à l'aveugle © Goldrajch / Rispens

27



Rencontres autour d'une broderie participative © Goldrajch / Rispens

inscrivent dans des réseaux successifs appelés éducation, monde professionnel, sexuation, habitus de classes par lesquels chacun d'entre nous, passe ou aura à passer, soit qu'il s'y conforme, soit qu'il y résiste, s'il juge insuffisante cet entrelacement de déterminations.

Or, il en est de liens comme de la réalité du monde et des hommes, infiniment variés. « On le comprend, il est autant de genres et de variétés de lien qu'il est de genres et de variétés du beau (...) à cela s'ajoute que dans chaque espèce, les différents individus sont liés diversement, par des choses différentes. L'affamé est lié à la nourriture, l'assoiffé à la boisson, le mâle plein de semence à Vénus ; tel est lié, à une beauté sensible, tel autre, à une beauté intelligible ; celui-ci à une beauté naturelle, celui-là à la beauté artificielle, un mathématicien est lié par les abstractions, un esprit pratique par les réalités concrètes... »². Chacun se découvre libre et aliéné selon une alternative qui n'en est pas une, puisque l'alcoolique cherchera à se délivrer de la boisson, le philosophe platonicien passera de la beauté sensible à la beauté intelligible par gradation. Cette pluralité des liens autant subie que dévolue à une réalisation plus grande et plus haute que les liens eux-mêmes ; lorsque la société est en crise, chacun s'aliène l'autre sans attendre d'en être reconnu, moins selon un joug à secouer, qu'à partir d'un mode indifférencié, posant ce que René Girard appelle « une mauvaise réciprocité » incapable de reconnaître le « différent ». Cette mauvaise réciprocité pose une relation inversée faite de liens destructeurs et inopérants. L'autre, devenu alors un « différent » non assignable, inacceptable, car impossible à assimiler et à circonscrire, doit être sacrifié. Girard analyse les origines et les stéréotypes de la persécution à partir de cette aporie : la figure de la victime expiatoire ou du bouc émissaire est d'autant plus diabolisée qu'elle est inintelligible, inaudible dans sa différence. Une différence non comprise puisque ne rentrant pas

en résonnance avec le système en place. La voix majoritaire qui absolutise au nom des semblables indifférenciés, trouve un coupable idéal au désastre afin de rejeter la faute en dehors d'elle.

« Les minorités ethniques ou religieuses tendent à polariser contre elles les majorités [...] Il n'y a guère de sociétés qui ne soumettent leurs minorités – tous les groupes mal intégrés ou simplement distincts – à certaines formes de discriminations sinon de persécutions. »³ Le minoritaire, c'est autant « le réfugié », « le pauvre », « le vieux », « le jeune », « le musulman », « l'homosexuel », « le Juif », tous ceux qui se différencient par leur nom, ou leur appartenance. Ces groupes minoritaires, terme mal choisi, se trouvent plutôt être des individus minorés. À l'image de « *Bailgyqkhe* » le bouc émissaire en tricot – médium populaire comme la broderie, traditionnellement dévolu aux femmes et à la sphère domestique, ici placé à l'égal des autres arts – hors norme, hors forme, inventé par Goldrajch.

Déguisé en « *Bailgyqkhe* » le bouc émissaire, Goldrajch renoue avec l'imaginaire des contes remplis d'anges, de démons, de monstres, de chimères et part à la rencontre de groupes, d'individus non répertoriés, et qui, pour cette raison même, se trouvent mis à l'index ou oubliés. Dans la ville, dans les institutions, « *Bailgyqkhe* » fait danser ceux qui ne dansent plus, fait marcher ceux qui ne marchent plus, fait parler ceux qui ne parlent plus. « *Bailgyqkhe* » prend sur lui peines et vindictes, violences et ressentiments. Dans ses poches, on peut fourrer des petits papiers noircis de questions laissées sans réponses. Ce que Goldrajch a choisi de traverser, c'est bien cette minorité que l'on ne veut pas voir, que l'on ne veut pas entendre. Des personnes marginalisées à qui n'est pas accordée la réciprocité des liens. Si la société n'en veut pas, « *Bailgyqkhe* » peut au moins porter leurs voix, et transformer des victimes désignées en héros d'une journée : le bouc émissaire « *Bailgyqkhe* » personnifiera les êtres sacrifiés.

2. Ibid., p. 66.

3. René Girard, *Le Bouc Émissaire*, Paris, Grasset, 1982, p. 28.



29

Le bouc émissaire guidé par deux aveugles et un chien-guide © Goldrajch / Rispens

Dans la continuité de son approche poétique des sociétés humaines, Stephan Goldrajch manifeste également une expérience de lecteur de l'Ancien Testament en dehors de la seule lecture portée par la foi et l'appartenance religieuse. «*Il est vrai qu'on prétend souvent que le mystique, si l'on considère la tendance profonde de son aspiration, vit au-delà et au-dessus du plan historique, et qu'il opère sur le plan de l'expérience, qui n'est pas celui de l'histoire.*»⁴ explique Gershom G. Scholem. Sauf que ce qui importe pour Goldrajch, est de faire d'un texte de la tradition sacrée, une expérience esthétique porteuse d'un imaginaire du sens, au-delà du fait religieux. Les écritures sont des textes ouverts, à commenter, à traduire, à transmettre. La réalité d'un texte sacré réside moins dans son caractère énigmatique que dans sa réalité partagée. En cela, si être contemporain est une ouverture sur l'inactuel, elle relève de liens entre des langages qui diffèrent, et cependant dont il faut trouver le moyen de traduire la réalité pour d'autres.

Le choix de Goldrajch de s'intéresser à des épisodes bibliques qui mettent en scène des créatures humaines et non-humaines – Noé et les animaux de son Arche, Samson et le lion – trouve là sa raison d'être, puisque le rapport entre création et révélation, peut être considéré comme la manière d'envisager également les liens qui se tissent entre les notions de nature et de culture. «[...] *Il est désormais difficile de faire comme si les non humains n'étaient pas partout au cœur de la vie sociale qu'ils prennent la forme d'un singe avec qui l'on communique dans un laboratoire, d'un adversaire électronique à battre aux échecs ou d'un bœuf traité comme substitut d'une personne dans une prestation cérémonielle. Tirons-en les conséquences : l'analyse des interactions entre les habitants du monde ne peut plus se cantonner au seul secteur des institutions régissant la vie des hommes, comme si ce que l'on décrétait extérieur à eux n'était qu'un*

conglomérat anomique d'objets en attente de sens et d'utilité. Bien des sociétés dites "primitives" nous invitent à un tel dépassement, elles qui n'ont jamais songé que les frontières de l'humanité s'arrêtaient aux portes de l'espèce humaine. Elles qui n'hésitent pas à inviter dans le concert de leur vie sociale les plus modestes plantes, les plus insignifiants des animaux.»⁵ Le lion, l'éléphant, le non-humain et l'humain, l'oiseau et le mur sur lequel il est peint, l'hétérogénéité des contraires, mais néanmoins liés par la rencontre. Voilà bien une réciprocité qui n'a pas fini d'interroger des relations qui incluent non plus seulement l'homme, mais les animaux et les choses. Un autre mode de partage des liens qui se manifeste à partir de gestes de pensée, de paroles, de modes relationnels qui ne sacrifient plus quiconque au nom d'une majorité. Vraisemblablement, un nouvel épisode de la saga des liens est sans doute encore à écrire pour Stephan Goldrajch.

5. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, éd. Folio essais Gallimard, 2005, p. 18-19.

4. Gershom G. Scholem, *La Kabbale et sa symbolique*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1966, p. 11.



31

Le personnage du bouc émissaire à la rencontre des résidents d'un home © Goldrajch / Rispens

«Leonard Freed. Worldview»

Exposition rétrospective sur un photographe engagé

par Maïwenn Barrial, Stagiaire au Musée Juif de Belgique

32

À partir du 18 octobre 2018, si vous venez au Musée, puis traversez la cour, vous pénétrerez dans l'univers détonant de Leonard Freed. Issu d'un milieu modeste, ce photographe juif américain est né à Brooklyn en 1929. Sa famille est originaire de Minsk, en Biélorussie. En 1952, il part pour l'Europe, où il découvre notamment le travail d'Henri Cartier-Bresson. Devenu lui-même photographe, son travail suscite l'intérêt à partir des années 1960 et, en 1972, Freed intègre la célèbre agence Magnum Photos. Le photographe engagé qu'il est ne choisit pas ses sujets au hasard. Il entend saisir des individus dans un contexte socio-politique particulier, et apporter un éclairage sur le monde qui l'entoure. À New York en 2006, alors qu'il prend quelques derniers clichés, il succombe d'un cancer à l'âge de 77 ans¹.

1. La chronologie présentée ici provient de : William A. Ewing, Nathalie Herschdorfer, Wilm van Sinderen, *Leonard Freed. Worldview*, Göttingen, Steidl, 2007, p. 304-309.

Conçue en partenariat avec l'agence Magnum Photos, cette exposition retrace le parcours de Leonard Freed, et met en avant sa vision du monde. On découvre un photographe s'interrogeant sur les raisons qui poussent les individus à faire ce qu'ils font, à travers 250 clichés en noir et blanc. Ces derniers font référence à des moments-clés de l'histoire politique mondiale. Témoin engagé, Freed couvre notamment le conflit israélo-palestinien, le mouvement des droits civiques aux États-Unis, l'Allemagne à l'heure de la Guerre froide, ou encore la révolution de 1989 en Roumanie. Quels que soient le lieu et l'événement, Freed s'intéresse, en particulier, aux minorités et à la police, pour mieux dénoncer les injustices.

Leonard Freed. Worldview est la première rétrospective sur le travail de ce photographe remarquable de la deuxième moitié du 20^e siècle. Présentée d'abord au Musée de l'Élysée en Suisse (2007), l'exposition s'adressera aux passionnés de photographie, mais aussi à un public plus large. Les enseignants pourront utiliser certains thèmes historiques pour échanger avec les élèves sur les combats politiques et sociaux immortalisés par Freed, notamment sur la question de la convergence des luttes. Un dossier pédagogique est d'ailleurs disponible (sur le site internet du musée) pour approfondir les thématiques développées dans l'exposition.



Amsterdam, 1958 © Magnum Photos



Marche pour les droits civiques, Washington D.C., 1963 © Magnum Photos

Rites et rituels du judaïsme

Une nouvelle exposition semi-permanente

par Maïwenn Barrial, Stagiaire au Musée Juif de Belgique

À l'occasion de la restauration des bâtiments du Musée, l'ancienne exposition permanente a été démontée en 2015. Soucieuse de faire (re)découvrir les objets de culte du judaïsme et de mettre en lumière la vie quotidienne des populations juives de Belgique, l'équipe du musée a décidé de présenter une nouvelle exposition semi-permanente qui verra le jour en octobre 2018. Elle sera conservée jusqu'à la construction du tout nouvel espace muséal.

À partir des collections du musée, cette exposition semi-permanente sera consacrée aux rites et rituels du judaïsme. La muséologie se centrera sur les différentes étapes de la vie religieuse et familiale, ainsi que sur les cérémonies qui les accompagnent. Chaque thème sera introduit par des musiques et des chants. Riche d'une vaste collection de disques et de vinyles, le musée souhaite en effet mettre en valeur ses archives sonores, qui serviront ici d'angle inédit pour introduire les temps forts de la vie juive (naissance, mariage, fêtes religieuses, décès, etc.).

Les différentes salles du premier étage du bâtiment situé rue des Minimes marqueront le découpage thématique du parcours. Chacune d'entre elles, associée à un rite ou rituel spécifique, permettra d'explorer divers aspects relatifs à la pratique du judaïsme : les fêtes, les rites de passage (comme la *Bar mitzva*) et la musique juive sacrée ou profane. Un focus concernera les Juifs de Molenbeek et le lieu de culte appelé la *shoule*, dont le mobilier et les objets cultuels sont conservés dans les collections du MJB depuis 2002¹.

Se voulant à la fois originale et didactique, l'exposition semi-permanente sera destinée aux élèves, aux étudiants et enseignants qui souhaitent aborder la question de la culture religieuse. Elle s'adressera également à tous ceux et celles désireux/ses d'en savoir plus sur l'histoire des populations juives à Bruxelles au cours du 20^e siècle.

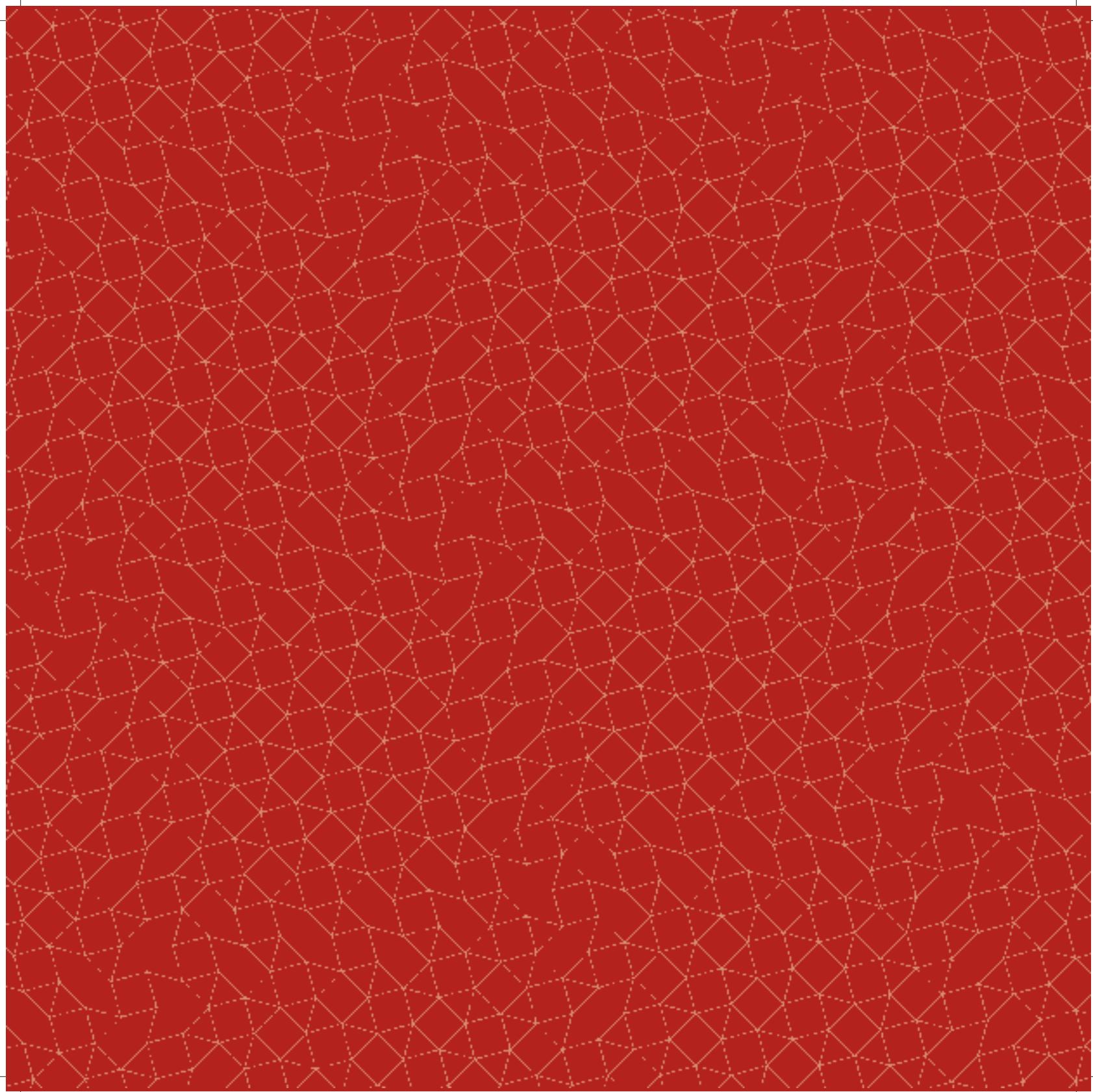
1. Philippe Pierret, *Trajectoires et Espaces juifs. La schoule de Molenbeek, facettes d'un judaïsme contemporain*, Bruxelles, Fonds Jacob Salik, 2006.



Toupie en ivoire du 19^e siècle présentée dans l'exposition, n° 01575
© Musée Juif de Belgique



Boîte à épices en argent en forme de poire, Kronstadt (actuellement Brasov, Roumanie), circa 1810, utilisée dans le cadre du Shabbat, n° 03083 © Musée Juif de Belgique





The background of the image is a solid red color. Overlaid on this red background is a white diamond-shaped grid pattern. The grid consists of many small, thin white diamonds arranged in a staggered, non-uniform pattern across the entire surface. The overall effect is a subtle, geometric texture.

La vie du musée

Les «Soirées littéraires»

Une nouvelle offre culturelle au Musée

par Chouna Lomponda, Responsable de la Communication au Musée Juif de Belgique

Introduction

Dans un contexte de crise du secteur culturel, liée à la situation sécuritaire et marquée par une stagnation des subventions, les établissements culturels doivent innover afin d'attirer le public et d'assurer leur subsistance. Cette problématique s'est posée au département de la communication du Musée Juif de Belgique. Comment repenser nos modèles afin de proposer aux visiteurs une nouvelle offre culturelle, tout en faisant la promotion de notre institution afin d'être en phase avec notre époque et d'accroître nos revenus ?

38 L'offre culturelle muséale étant abondante, il s'agit donc de créer des activités qui enseignent, distraient et permettent de se démarquer en proposant des expériences variées. C'est dans cet ordre d'idées que le département de la communication du Musée Juif de Belgique a planifié et organisé les «Soirées littéraires» animées par la responsable de la communication. Ces événements doivent permettre de faire connaître notre institution en proposant au public de nouveaux outils de compréhension de l'histoire et de la culture juives.

Les «Soirées littéraires»

Ces événements, qui sont appelés à se perpétuer, mettent en lumière le travail d'auteurs, confirmés ou non, dont les ouvrages revêtent un intérêt pour notre public. Par ailleurs, elles sont aussi des occasions idéales pour asseoir la crédibilité du Musée et son rôle-moteur dans le tissu culturel bruxellois.

Ce premier cycle de rencontres s'est ouvert le 7 septembre 2017 avec une conférence de l'auteure et journaliste Valérie Trierweiler qui a présenté son nouvel ouvrage *Le Secret d'Adèle*. Ce roman, basé sur des faits réels, raconte l'histoire d'un amour fou, celui d'Adèle Bauer, une enfant de la haute bourgeoisie juive de Vienne, contemporaine de Stefan Zweig et de Sigmund Freud. À 18 ans, Adèle se marie avec un riche homme d'affaires de dix-sept ans son aîné, Ferdinand Bloch. Aimant et tendre, celui-ci est aussi un mécène qui soutient les artistes en vogue, dont Gustav Klimt. Le jour où il commande à ce dernier un portrait de sa femme, Adèle a 23 ans, elle est au sommet de sa beauté, mais aussi habitée d'une très grande tristesse après avoir fait une fausse couche à six mois, puis perdu un enfant nouveau-né. Cette succession de drames provoque un rapprochement entre Klimt et elle... Cette présentation exceptionnelle a été agrémentée d'une courte projection illustrant le roman et réalisée par Pascale Abecassis, journaliste et réalisatrice.

La deuxième rencontre qui s'est tenue le 30 novembre 2017 a permis au public d'échanger avec Olivier Guez, essayiste et prix Renaudot 2017, autour de son ouvrage *La Disparition de Josef Mengele*. Le livre relate l'histoire de la fuite en Argentine de cet ancien médecin SS coupable d'expérimentations atroces sur les déportés dans le camp d'extermination d'Auschwitz et mort mystérieusement au Brésil en 1979, après trente ans de traque.

Conclusion

Une troisième conférence est prévue le 22 novembre 2018. Le Musée aura le plaisir d'accueillir l'auteur et journaliste Thomas Snégaroff qui présentera son ouvrage *Little Rock, 1957*, relatif à la lutte pour l'égalité des droits des Afro-Américains.

Les deux rencontres proposées en 2017 se sont révélées autant de succès, accueillant cent-septante personnes au total. Elles ont permis de faire la promotion de notre institution en associant notre nom à celui de personnalités littéraires et à des œuvres de grande envergure. Cette action a aussi démontré le dynamisme de notre Musée, tout en créant un moment privilégié de partages et d'échanges. Au regard des différentes retombées médias ayant découlé de ces deux événements, force est de constater que ces «Soirées littéraires» sont appelées à un bel avenir.



Conférence avec Valérie Trierweiler (7 septembre 2017)
© Maxime Collin



Conférence avec Olivier Guez (30 novembre 2017)
© Maxime Collin

L'impact des nouveaux modèles de partenariat

L'exemple de la Fête de la gratuité

par Chouna Lomponda, Responsable de la Communication au Musée Juif de Belgique

Introduction

Comment adapter sa communication aux enjeux actuels et la conformer à une situation de crise – liée à un contexte sécuritaire, à des financements limités, à la perte de confiance du visitorat, etc., tout en rassurant les pouvoirs subsidiaires ? Pour garder la confiance de ceux-ci, il faut les convaincre : promouvoir notre marque muséale, implémenter des stratégies et articuler des outils pour atteindre l'objectif.

40

Pour une institution telle que la nôtre, qui se relève d'un attentat, cela constitue l'un de nos défis principaux. Le développement de réseaux et de nouveaux modèles de partenariat est, en conséquence, l'une des actions majeures de notre stratégie depuis quatre ans.

La Fête de la gratuité en l'honneur du Musée Juif de Belgique

Comme souligné plus haut, bien communiquer est indispensable pour notre institution. C'est pourquoi nous considérons nos partenariats comme de véritables opérations de communication et l'événementiel comme un outil pour développer la visibilité de la marque « Musée Juif de Belgique » et toucher d'éventuels sponsors.

Depuis quelques années, le Musée implémente de nouveaux partenariats en collaborant avec le privé ou des institutions publiques. Cela donne des expériences étonnantes et des collaborations fructueuses ayant permis d'augmenter la

fréquentation du musée, telles que la « Fête de la gratuité en l'honneur du Musée Juif de Belgique » co-organisée avec l'asbl Arts&Publics.

Fondée en mars 2012, Arts&Publics est une association spécialisée dans la médiation culturelle, qui place les différents publics de la culture au centre de son action. Jeune opérateur dynamique dans le secteur socio-culturel, elle décline de nombreux projets visant les secteurs muséal, vidéoludique et l'insertion socio-professionnelle. Elle est à l'origine de la « Fête de la gratuité », qui met à l'honneur une sélection d'une quinzaine de musées parmi les cent-cinquante qui sont gratuits les premiers dimanches du mois. Depuis cinq ans, la gratuité a permis l'élargissement du public et un accès plus démocratique aux divers patrimoines culturels. Ces entrées libres sont bénéfiques pour les musées.

La visibilité du Musée Juif de Belgique s'est trouvée accrue grâce à des campagnes média autour de cet événement, dont les différentes activités ont permis de nouvelles expériences immersives dans notre institution. Le dimanche 4 février 2018, 490 visiteurs ont ainsi découvert notre exposition temporaire « Bruxelles, terre d'accueil ? » de façon inattendue, grâce à un partenariat initié avec « Médecins du Monde Belgique ». Les visiteurs étaient guidés par des bénévoles de cette organisation humanitaire, qui partageaient leur expérience d'accueil et d'assistance. « Médecins du Monde Belgique »

Conclusion

reçoit, en effet, environ deux cents migrants chaque jour, ce qui renvoie directement au thème de notre exposition qui traitait de la migration et de la diversité dans le Bruxelles d'hier et d'aujourd'hui.

Cet événement nous a non seulement permis de glaner un nouveau public qui communiquera à son tour sur la marque – le bouche-à-oreille étant un outil d'une efficacité redoutable –, mais aussi de mettre en lumière notre Musée via des retombées médias (en particulier la télévision via BX1, la radio avec La Première, la presse écrite, etc.). Les visiteurs satisfaits, habitués ou non à visiter un musée, ont apprécié les différents jeux animés par Arts&Publics, qui traitaient des différentes relations entre les cultures. Ce nouveau type de partenariat est voué à perdurer.



Dans l'exposition «Bruxelles, terre d'accueil?» © Maxime Collin



Partenariat avec l'organisation «Médecins du monde» © Maxime Collin

Histoires de famille, histoires de migration

Une exposition participative

avec l'Athénée Gatti de Gamond

par Bruno Benvindo, Conservateur au Musée Juif de Belgique

42

Dans le prolongement de « Bruxelles, terre d'accueil ? » qui racontait comment la capitale belge s'est transformée en ville-monde aux 184 nationalités, un projet participatif a vu le jour entre le Musée et une classe de 4^e année de l'Athénée Royal Gatti de Gamond. De septembre 2017 à février 2018, encadrés par leurs professeurs d'histoire et de français, ces jeunes Bruxellois âgés de 16 ans environ ont travaillé sur leur histoire de famille, qui croise bien souvent celle de la migration. Ils ont produit des œuvres originales, qui ont ensuite été exposées au Musée Juif de Belgique.

Sur les traces d'une histoire familiale

Né dans le cadre du programme *La Culture a de la Classe* soutenu par la Cocof (Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale), ce projet avait pour ambition d'amener chacun des élèves de cette classe sur les traces de son histoire familiale. Dans un premier temps, après avoir visité l'exposition « Bruxelles, terre d'accueil ? » et longuement échangé avec l'équipe du Musée, ils ont interrogé leurs parents, leurs grands-parents, ou encore leurs oncles et tantes. Au-delà de ces témoignages directs, ils ont également découvert que, pour écrire une histoire de famille, tout peut faire source : une correspondance, un objet emporté depuis le pays d'origine, ou encore une photo de famille trouvée dans une boîte à chaussures. Pour les accompagner dans cette exploration, outre l'équipe du Musée et les enseignants de l'Athénée

Gatti de Gamond, les jeunes ont pu compter sur l'aide de différents intervenants extérieurs. C'est ainsi que des historiens, des témoins ayant vécu eux-mêmes l'expérience de la migration ou encore des généalogistes sont venus dialoguer avec eux durant des ateliers qui ont pris place au Musée ou l'école. Dans un deuxième temps, une fois l'histoire familiale mise sur papier, il leur a fallu « interpréter » et « traduire » cette histoire en une œuvre d'art. La chose n'était guère aisée, mais chacun a finalement trouvé sa voie : certains ont choisi le dessin, tandis que d'autres ont réalisé un petit film, une installation artistique, un collage, un poème... et même un jeu de société ! Pour ce volet, les jeunes ont bénéficié de l'accompagnement d'artistes, mais aussi d'une scénographe qui les a aidé à trouver une place pour leurs œuvres dans le Musée. C'est ainsi que les travaux des élèves de Gatti de Gamond se sont retrouvés éparpillés entre les quatre étages du bâtiment de la rue des Minimes, aux côtés des œuvres des artistes confirmés présentées dans le cadre de « Bruxelles, terre d'accueil ? ».

Surmonter les obstacles

Tout au long de ce projet, les jeunes de l'Athénée Royal Gatti de Gamond sont parvenus à surmonter différents obstacles. Très peu familiers du monde des musées, ils ont découvert ce que recouvrait le concept de « musée », et ont réussi à s'y trouver une place. Ils ont également appris à connaître et à travailler avec un musée juif qui charriaît sans doute au départ certaines idées reçues. En outre,

il leur a fallu entrer en dialogue avec leurs parents ou grands-parents sur des questions difficiles, intimes, qui n'avaient parfois jamais abordées dans le cadre familial. Enfin, ils ont réussi à surmonter la pudeur de l'adolescence pour présenter leur histoire au grand public. Certaines de leurs œuvres étaient très explicites, d'autres beaucoup plus allusives, mais toutes dégageaient une sincérité «à fleur de peau» qui ne pouvaient que retenir l'attention des visiteurs.

Enfin, dernier témoin de la manière dont cette collaboration entre notre Musée et cette école bruxelloise a permis aux élèves d'explorer des territoires inconnus, ce projet a été présenté le 9 mai 2018 au Parlement bruxellois. À l'occasion d'une journée de réflexion sur la migration en Europe, deux jeunes filles de l'Athénée Gatti de Gamond, âgées de 15 ans, n'ont pas hésité à prendre la parole dans l'hémicycle pour retracer les prémisses, le cheminement et l'aboutissement du projet mené avec le Musée Juif de Belgique.

«Ne pas avoir honte de qui je suis»

En conclusion, cette exposition participative a permis aux élèves de découvrir ce que pouvait être un «musée juif». Ils ont également pu questionner



Atelier «scénographie» avec les élèves de l'Athénée Gatti de Gamond, février 2018 © Pierre Brohe

leurs origines, remonter aux sources, approfondir le dialogue avec leur famille. Enfin, ils ont appris à développer leurs points de vue et à le partager avec un public large. L'expérience s'est achevée par une évaluation effectuée par les élèves eux-mêmes. En lisant leurs impressions, on découvre combien l'initiative, si elle les a quelques fois déroutés au départ, a porté ses fruits. Voici, pour conclure sur ce projet qui en appellera sans nul doute d'autres, le témoignage de cinq élèves :

- «J'ai appris qu'on a tous une histoire qui se doit d'être racontée».
- «Ce que j'ai apprécié, c'est que le musée n'expose pas que pour les Juifs. Il est ouvert à tous et tout le monde, peu importe notre origine».
- «Le projet ne m'intéressait pas au départ, je dois bien l'avouer. Mais en m'y mettant, j'ai remarqué à quel point ça m'avait rapproché de mes parents, et aujourd'hui je trouve que c'est une expérience extrêmement importante qui permet de se rapprocher de sa famille.»
- «La migration, c'est toujours plus qu'une route. C'est surtout des raisons et des obstacles qui nous poussent à la faire.»
- «J'ai appris à me dépasser, à réduire ma timidité, à ne pas avoir honte de qui je suis.»



Œuvre d'un élève exposée au Musée, mars 2018 © Pierre Brohe

Les archives du Musée au service d'une cause citoyenne : le jeu de société « This is not a Game »

par Cédric Leloup, Historien et Archiviste

Introduction

44

La question des migrations est plus que jamais d'actualité, tant elle divise nos sociétés occidentales. C'est dans le but de favoriser la compréhension de ce phénomène global que le Musée Juif de Belgique a organisé en ses murs, entre octobre 2017 et mars 2018, l'exposition « Bruxelles, terre d'accueil ? ». Cette dernière s'attachait à retracer le parcours de ceux qui quittèrent leur pays d'origine pour s'établir à Bruxelles au cours de l'Histoire. Pour les migrants d'hier et d'aujourd'hui, le départ vers la Belgique s'apparente souvent à un réel déracinement, tout en répondant à des motifs bien pressants, comme la recherche de travail ou de meilleures conditions de vie, mais aussi la nécessité de fuir guerres et persécutions.

Dans cet article, nous traiterons du jeu de société « This is not a Game » créé par FARO afin de sensibiliser les jeunes néerlandophones de 10 à 18 ans au parcours tumultueux et à la situation souvent précaire des réfugiés au fil du temps. Pour la réalisation de son jeu, FARO a eu recours à des sources historiques diverses et variées, notamment les riches archives du fonds Suzanne Rosendor qui font partie des collections du Musée Juif de Belgique¹.

1. Madame Katrijn D'hamers, la coordinatrice du projet, qui travaille chez FARO sur des thématiques liées essentiellement à l'immigration et à la diversité culturelle, a eu l'amabilité de nous éclairer sur la conception du jeu.

La naissance du projet « This is not a Game »

Pour comprendre l'objectif visé par le jeu, il convient d'abord de présenter FARO, l'organisation qui en est à l'origine. Celle-ci est l'interface flamande pour le patrimoine culturel et immatériel, dont l'action s'étend sur l'ensemble du territoire des régions flamande et bruxelloise. Subventionnée par le Gouvernement flamand et supervisée par le Ministère flamand de la Culture, elle a pour mission de renforcer et soutenir le secteur du patrimoine culturel en Flandre, ce qui comprend les musées, centres d'archives, bibliothèques et autres associations.

La volonté de créer un jeu sur le thème des réfugiés émane d'abord de l'association flamande *Vluchtelingenwerk Vlaanderen*, active dans l'aide aux réfugiés et demandeurs d'asile. En effet, ne disposant pas d'outil destiné à sensibiliser les jeunes au sort de ces derniers, elle souhaitait pallier ce manquement par le biais d'un jeu de société. C'est donc tout naturellement vers FARO qu'elle s'est tournée afin de concrétiser son idée, les deux organisations ayant déjà collaboré sur d'autres projets par le passé. Un troisième partenaire s'est joint à cette entreprise : il s'agit de la Province de Flandre Occidentale, très active dans nombre d'événements relatifs à la Première Guerre mondiale.

C'est donc une petite équipe de six personnes issues de chaque organisation qui s'est attelée durant plus d'un an à réaliser le jeu afin de lui permettre d'être prêt le 20 juin 2017, à l'occasion



Représentation de Suzanne Rosendor
dans le jeu «This is not a Game» © FARO



Photographie de la jeune Suzanne Rosendor
© Musée Juif de Belgique

de la Journée mondiale des réfugiés. Le fruit de ce partenariat correspond tout à fait aux objectifs respectifs de chacun. Ainsi, conformément au souhait de *Vluchtelingenwerk Vlaanderen*, le jeu a pour ambition de changer l'opinion des jeunes sur le sort des réfugiés, tout en présentant le parcours vécu par cinq personnes fuyant les horreurs de la Première Guerre mondiale, thématique chère à la Province de Flandre Occidentale. Il valorise aussi le patrimoine, conformément aux missions de FARO.

Un jeu de l'oie éducatif et engagé

Le résultat de cette collaboration se présente sous la forme d'un jeu de l'oie classique de prime abord : chaque joueur doit faire progresser son pion sur un plateau de soixante-trois cases réparties en spirale et ce, en fonction du lancer de deux dés. Le premier arrivé sur la dernière case remporte la partie. Évidemment, comme dans tout jeu de l'oie, il existe des avantages et des pénalités. Ainsi, si la progression de chacun peut être accélérée par un heureux lancer de dés, elle peut tout aussi bien être ralentie, voire stoppée dans le cas contraire. Pire, un joueur malchanceux peut même se voir contraint à revenir sur ses pas !

À ces mécaniques de jeu basiques s'ajoutent de nouveaux éléments qui font toute la richesse et l'originalité de « *This is not a Game* ». Tomber sur une case représentant une main impose, par exemple, au joueur de se saisir d'une carte « action » comportant soit un défi à réaliser, soit une question relative aux migrations. La réussite ou l'échec à cette petite épreuve conditionnent l'avancée ou le recul d'une ou plusieurs cases. Par ailleurs, tomber sur une case « *stop* » donne le choix au joueur de s'écartier, s'il le souhaite, du parcours prédéfini pour emprunter une route annexe plus rapide, mais aussi plus dangereuse, au risque de devoir opérer un sérieux retour en arrière suite à un mauvais lancer de dés.

En début de partie, chaque participant choisit son pion à l'effigie d'un réfugié parmi quatorze personnages ayant véritablement existé. Il dispose aussi d'un petit carnet illustré de vingt-six pages retraçant fidèlement le parcours du réfugié qu'il incarne. En cours de partie, s'il tombe sur une case représentant une hirondelle – symbole par excellence des migrations –, il doit lire une page de son carnet pour en apprendre plus sur l'histoire de son personnage, et avancer ou reculer de quelques cases au gré des mésaventures de celui-ci.



Représentations des migrants dans le jeu © FARO

La réalisation des quatorze carnets évoqués précédemment est le fruit d'une longue réflexion. Il fallait, en effet, rendre chaque histoire accessible à un public jeune et optant pour des textes courts au vocabulaire simple. Il fallait aussi, afin d'éviter tout sentiment de lassitude, illustrer les propos par le biais de photographies issues d'archives ou d'albums privés. Ces carnets, écrits à la manière de journaux intimes et agrémentés d'images d'époque, suscitent l'empathie du public pour les réfugiés et lui permettent de s'identifier à ces personnes qui doivent tout quitter du jour au lendemain.

Le caractère si contraignant et exigeant du jeu résulte, finalement, d'une volonté de FARO et de ses partenaires de faire prendre conscience aux enfants et adolescents des difficultés rencontrées par les réfugiés. En effet, les jeunes joueurs voient leur progression accélérée ou ralentie en fonction de facteurs sur lesquels ils n'ont aucune prise. N'est-ce pas là une représentation fidèle du parcours des migrants, qui est rarement un long fleuve tranquille ?

Trouver des sources à exploiter

Le souhait des concepteurs du jeu était que celui-ci repose sur une solide assise scientifique en proposant aux jeunes de découvrir l'histoire vraie de quatorze réfugiés à travers le temps et l'espace, depuis ce tisserand gantois du 14^e siècle fuyant en Angleterre les persécutions politiques au migrant syrien échappant à la guerre qui fait actuellement rage dans son pays, en passant par l'étudiante chilienne réfugiée en Belgique suite au coup d'État du général Pinochet. La diversité des profils présentés vise, en effet, à mettre en lumière les points communs et les différences entre ces situations migratoires au cours de l'Histoire.

Afin que les différents récits aient un caractère scientifique – ils ont notamment été relus par des historiens –, il convenait donc de trouver et sélectionner des sources historiques fiables à exploiter. Une tâche ardue qui, fort heureusement, a grandement été facilitée par le fait que Vluchtelingenwerk Vlaanderen et FARO disposaient déjà de nombreux témoignages et images de migrants collectés par le passé. Cette importante base de données a été complétée par de nombreux ouvrages scientifiques, des journaux personnels de migrants ou encore des registres de population. Des archives familiales ont également été employées, notamment celles du fonds Suzanne Rosendor qui nous intéressent aujourd'hui.

Le fonds Suzanne Rosendor

Ce fonds a été transmis au Musée par Suzanne Rosendor en trois versements, entre 2014 et 2016. Très riche, il comporte notamment de la correspondance, des passeports, des documents d'identité et des photographies permettant de retracer le parcours atypique de la famille Rosendor, famille juive originaire de Falesti (Moldavie) et établie en Belgique en 1923. L'invasion allemande du pays en mai 1940 poussera celle-ci à se réfugier d'abord en France, puis en Espagne, au Portugal et aux États-Unis avant de revenir en Belgique en 1951. Suzanne, âgée de 6 ans lorsque la guerre éclate, suivra ses parents dans toutes ces pérégrinations.

Anne Cherton, archiviste au Musée Juif de Belgique, a réalisé l'inventaire du fonds Rosendor et retracé l'histoire de cette famille². Elle a également soumis à FARO et à ses partenaires l'idée d'intégrer le parcours migratoire de Suzanne dans leur jeu afin d'évoquer le second conflit mondial. L'idée était

1. Voir Anne Cherton, «L'odyssée de la famille Rosendor : Bessarabie-Belgique-France-Espagne-Portugal-États-Unis-Belgique», *Muséon. Revue d'art et d'histoire du Musée Juif de Belgique*, 2016, 7, p. 130-145.

judicieuse, d'autant plus qu'elle permettait aussi de présenter une personne fuyant les persécutions religieuses et de raconter l'histoire d'une enfant en temps de guerre. À l'instar d'autres institutions, le Musée a donc contribué à la réalisation du jeu en mettant ses archives et ses photographies à disposition de FARO.

Conclusion

La collaboration entre FARO et ses différents partenaires s'est avérée fructueuse et a permis l'aboutissement d'un projet ambitieux: celui de réaliser un jeu de société destiné à la jeunesse, qui valorise le patrimoine tout en permettant une réflexion sur le sort des réfugiés. Outre son aspect

ludique, «This is not a Game» est aussi et surtout un formidable outil pédagogique mettant en lumière le parcours difficile de personnes ordinaires qui ont dû quitter leur pays et leur quotidien pour survivre. Le jeu doit en partie sa réussite à son assise scientifique et au fait qu'il s'appuie sur des histoires vraies. En ce sens, le recours intelligent au patrimoine, notamment les archives, a permis aux concepteurs du jeu de servir une cause citoyenne.

Vu le vif succès rencontré par le jeu en Belgique néerlandophone, il est regrettable qu'un tel outil ne soit pas encore édité en français et mis à disposition des jeunes francophones. En attendant, l'ensemble du contenu de «This is not a Game» est disponible gratuitement sur le site : <http://www.woiindeklas.be/this-is-not-a-game.html>.



Groupe d'enfants en train de tester le jeu © FARO



Le matériel du jeu «This is not a Game» © FARO

Le patrimoine musical des Juifs de Belgique (1830-1930)

Itinéraire d'une recherche

par Michèle Fornhoff-Levitt, Musicologue

*Quel homme que ce Meyerbeer!
Et quelle belle race que la nôtre.*

Marie Oppenheim (17 octobre 1854)

Ce projet – un mémoire de Master en Musicologie à l'Université libre de Bruxelles¹ – est né à la fois de la tentation de connaître la contribution culturelle et artistique des Juifs à la vie musicale belge depuis la naissance du pays, et du constat de la pénurie – flagrante et étonnante – de documentation à ce sujet. Si de nombreuses sources ont mis en lumière leur influence sur l'épanouissement économique et financier de la Belgique, elles n'évoquent que rarement ou de manière aléatoire leur participation active à l'éclosion et au développement d'une aura artistique au-delà des frontières. Entendant explorer ce terrain presque vierge, nous sommes partie à la recherche du patrimoine musical et du profil socio-culturel de la population ciblée à travers sa relation à la judéité et à la communauté juive.

Un patrimoine enfoui

S'inscrivant dans l'historiographie musicale du pays, évoquée par le biais d'une de ses minorités, cet essai, en dialogue avec l'évolution culturelle et artistique de la société belge depuis sa naissance

1. Michèle Fornhoff-Levitt, *Le Patrimoine musical des Juifs de Belgique (1830-1930). Aperçu d'un siècle d'activité à Bruxelles*, mémoire de Master en Musicologie s.l.d. des professeurs Jean-Philippe Schreiber et de Valérie Dufour, Université libre de Bruxelles, année académique 2016-2017, 163 p.

jusqu'en 1930, a permis de faire la lumière, entre autres, sur la dynastie musicale des Samuel – Adolphe, Eugène, Edouard et Léopold – dont les activités plurielles dans l'enseignement, la direction musicale, la composition ou la virtuosité ont marqué le siècle étudié. Au-delà des trajectoires individuelles et des données éparpillées, la démarche échafaude leur parcours en termes d'affirmation identitaire à travers leur contribution au sein de trois espaces socio-culturels distincts : l'espace communautaire lié à la pratique synagogale, l'espace temporel lié à la vie séculière et professionnelle, et l'espace mondain représentant la face privée des activités communautaires.

Projet ambitieux et complexe, puisqu'il passe obligatoirement, avant même la question de la délimitation du champ d'investigation, par celle de l'identité, fréquemment controversée, de la judéité – qui est juif ? –, et par extension, qu'est-ce que la musique juive, et enfin sur quelles bases peut-on établir le rapport entre l'identité juive et la pratique artistique musicale ?

Tributaire du manque d'études et de ressources disponibles, la découverte du « matériau brut » a posé un défi majeur à l'investigation. Si dans le corpus de départ figurait le journal intime de Marie Oppenheim-Errera (1836-1918)², que celle-ci

2. Née dans une grande famille bourgeoise juive, libérale et maçonnique originaire de Francfort puis établie à Bruxelles, cette jeune fille de formation humaniste et passionnée de musique note, jour après jour, ses activités, ses observations et ses réflexions. Elle deviendra l'épouse de Giacomo Errera, le mythique fondateur de la Banque de Bruxelles, issu d'une famille vénitienne sépharade.

commence dès l'âge de 18 ans et qui couvre, avec une courte intermittence, la période 1853-1877³ – un document foisonnant de noms d'artistes de toutes sortes, principalement des musiciens –, l'étude a fait appel également à différentes encyclopédies juïques⁴ ainsi qu'à des notices biographiques provenant de sources générales et musicales de référence⁵. La troisième étape a consisté en une recherche prosopographique détaillée effectuée sur base, notamment, des Archives générales du Royaume (Police des Étrangers), des Archives de la Ville de Bruxelles (Registre des Étrangers, à partir de 1840), et du Musée Juif de Belgique (Registre des Juifs, Fichiers des Juifs de Bruxelles).

Des archives révélatrices au Musée Juif de Belgique

Alors que l'exploration des bases de données généalogiques exige un investissement matériel important pour un résultat – dans le cas présent du moins – dérisoire⁷, l'objet s'illumine par les témoignages « vivants » recueillis à travers les

3. Ces cahiers tapuscrits (750 p.) par les soins de la psychanalyste Milantia Errera-Bourla, ex-épouse de Marc Errera, un descendant de cinquième génération d'Eugénie Oppenheim, font partie du fonds Errera conservé aux archives de l'Université libre de Bruxelles.

4. E.a. *Encyclopedia Judaica*, *The Jewish Encyclopedia*, *The Standard Jewish Encyclopedia*, *The Universal Jewish Encyclopedia*, etc.

5. E.a. *The New Grove Dictionary of Music and Musicians*, *Die Musik in Geschichte und Gegenwart*, ainsi que Jean-Philippe Schreiber, *Dictionnaire biographique des Juifs de Belgique*, Louvain-la-Neuve, Editions De Boeck, 2002 et Philippe Pierret, *Le Livre des petits. Répertoire des familles juives à Bruxelles*, Bruxelles, Musée Juif de Belgique, 2015.

6. La prosopographie est une science auxiliaire de l'histoire qui étudie les biographies des membres d'une catégorie spécifique de la société, en particulier leurs origines, leurs liens de parenté, leur appartenance à des cercles de conditionnement ou de décision.

7. Les musiciens ne sont pas enregistrés dans les archives en tant que catégorie socio-professionnelle, mais en tant qu'« employés ». Leur repérage est d'autant plus difficile à réaliser que le lexique des catégories socio-professionnelles varie tout au long de la période envisagée.

contacts personnels, la presse, les sources livresques ou les documents historiques disponibles dans les archives, les bibliothèques ou les musées, tels une sélection de documents pertinents accessibles au Musée Juif de Belgique (MJB).

Parmi ces derniers, il s'agit de mentionner la valeur précieuse et incontournable de deux fiches consacrées aux Samuel dans le sinistre Registre des Juifs établi par les autorités communales sur ordre de l'occupant nazi en 1940 et conservé au MJB. Depuis 1990, le Musée dispose en effet de 212 classeurs de ce registre grâce auquel on connaît les descendants et les descendants des 65.000 personnes considérées comme juives et résidant en Belgique au 30 novembre 1940⁸, soit quelque 500.000 individus : il mentionne les noms, les prénoms, les lieu et date de naissance, l'adresse, la profession, la nationalité, la religion de l'interrogé ainsi que celle de son épouse, de ses enfants, de ses parents et de ses grands-parents.

Ainsi, sous des apparences purement « administratives », la fiche représentée ci-contre, signée par Eugène Clément Samuel et consacrée à son lignage – on y perçoit e.a. le nom de son géniteur, Adolphe Samuel –, cache le schisme religieux à l'origine de la discorde entre père et fils et le parcours cahoteux de ce dernier. Le « cas » singulier d'Adolphe-Abraham, ce « disciple du judaïsme dans la musique » converti au catholicisme à l'âge de 71 ans avec son épouse – la cantatrice colonaise Bertha Emmanuel – et frappant de stupeur le monde musical contemporain, continue en effet à intriguer aujourd'hui, plus de cent ans après sa mort (voir la mention « catholique » à côté de leurs noms et « israélite » à côté de celui d'Eugène). Véritable figure de proie injustement tombé dans l'oubli, ce brillant musicien aux facettes multiples de pédagogue, de chef d'orchestre, de compositeur, de critique musical

8. Les Juifs âgés de plus de 15 ans (ou éventuellement le chef de ménage pour l'ensemble de la famille) devaient se présenter spontanément aux services communaux en vue de demander leur inscription dans le registre et ce avant la date du 30 novembre 1940.

Fiche d'Eugène Samuel au Registre des Juifs
© Musée Juif de Belgique

Fiche de Léopold Samuel au Registre des Juifs
© Musée Juif de Belgique

et de musicographe, se lie d'amitié avec Hector Berlioz, fonde les emblématiques *Concerts Populaires*, crée des pièces liturgiques pour la Grande Synagogue bruxelloise, dirige le Conservatoire de Gand, écrit plusieurs traités musicaux et produit une kyrielle d'œuvres musicales, dont *Christus*, une symphonie mystique pour orchestre et chœurs – aveu ultime de son apostasie et germe de distanciation filiale.

Fils rebelle tourmenté moins fortuné que son père, Eugène Samuel-Holeman⁹, camarade de classe de Maurice Maeterlinck, férus de philosophie et de littérature mais mort dans la presque-misère, aura consacré sa vie errante et mouvementée de musicien – comme en atteste la fiche précitée, il changera treize fois de domicile – à la composition d'un répertoire où transparaissent une sensibilité hypertrophiée et une foi inébranlable. Tels cet *Hymne national juif*, ce *Cantique* basé sur le Livre d'Esdras et ce drame hébreu aujourd'hui disparu, *Akiba*, consacré au fondateur du judaïsme rabbinique. Ou encore ce texte polémique publié dans la revue artistique bimensuelle *La Plume*, dans lequel il n'hésitera pas à défendre, bec et ongles, sa confession contre les attaques antisémites d'Edmond Picard¹⁰.

La seconde fiche, non moins éloquente que la première, e.a. puisqu'elle arbore le redoutable tampon rouge de la Gestapo, fait état d'un autre parentage¹¹ : celui d'Edouard Samuel et de son fils

9. Patronyme adopté par Edouard Samuel après son mariage avec l'artiste-peintre Marguerite Holeman (1850-1905) qui faisait partie du célèbre Salon des XX.

10. Edmond Picard (1836-1924) était un jurisconsulte et écrivain belge, fondateur d'une série de revues, dont *Le Journal des Tribunaux* et *L'Art Moderne*. Cet avocat à la Cour d'appel de Bruxelles et bâtonnier à la Cour de cassation – socialiste avant la lettre, qui avait fait de brillantes études de droit à l'Université libre de Bruxelles – fut réputé pour son antisémitisme dont il devint un théoricien acharné.

11. S'ils portent tous le patronyme de Samuel, la filiation entre Zadoc Samuel (un porcelainier liégeois prospère, père d'Adolphe) et Isaac Samuel (un agent de change hollandais, père d'Edouard) n'a pu être établie. Il n'est toutefois pas exclu qu'il pourrait s'agir de deux membres – frères ? cousins ? – d'une même famille, ce qui nous permettrait à coup sûr de les qualifier de véritable «dynastie» musicale dans le cadre la chronologie envisagée.

Léopold. Né à Rotterdam, le jeune Edouard, fils d'Isaac Samuel, un agent de change hollandais et d'Adelaïde Wolff, arrive à Bruxelles en 1862. Alors que ses trois frères adoptent le métier de leur père, Edouard se tourne vers la musique. Elève du Conservatoire royal de Bruxelles, il gravit rapidement les échelons et devient professeur d'harmonie pratique auprès de cette institution entre 1887 et 1919, publiant plusieurs traités, travaillant à ses compositions et se consacrant à l'œuvre majeure de sa vie, le *Répertoire musical liturgique de la Synagogue de Bruxelles* paru en 1905¹². Dans cet opus en cinq volumes – encore en usage aujourd'hui – qu'il enrichit de ses propres compositions, il s'attache à l'épuration de la musique liturgique et à l'établissement de l'orgue, du chœur – qu'il dirige – et du *hazan* (chantre) comme supports indispensables au culte, dans le but d'en faire un art religieux à part entière fonctionnant comme un trait d'union entre générations.

Au tournant du siècle, ce gardien du patrimoine sacré, alors qu'il approche la soixantaine, se consacrera surtout à la divulgation des créations de son fils violoncelliste, Léopold Isaac. Dans une lettre autographe écrite quelques mois avant sa mort¹³, ce dernier nous livre, d'une écriture heurtée, les «quelques notes biographiques» les plus prégnantes de sa longue vie : son ascendance, ses études, le premier Prix de Rome belge, son exil à Londres pendant les deux premières années de la Grande Guerre, l'appel sous les drapeaux en 1917¹⁴, le retour au pays et le début de la carrière musicale parsemée d'obstacles – il sera suspendu de ses

12. Edouard Samuel compose également le *Chant d'inauguration* de la Grande Synagogue de Bruxelles (1878), un chant antiphonique lent et solennel pour soprano ou ténor solo, chœur et orgue.

13. Fonds Léopold Samuel (non répertorié), légué en 2016 au Conservatoire royal de Bruxelles par la petite-fille du compositeur, Claire Samuel.

14. Mobilisé en 1917, Léopold Samuel est intégré dans une formation musicale grâce au soutien du général le Comte de Hemricourt de Grunne, commandant de la place du Havre, lui permettant de donner de nombreux concerts dans les camps et hôpitaux militaires.

fonctions d'inspecteur de l'enseignement musical secondaire entre 1940 et début 1945 à cause de ses origines juives – et de succès sporadiques, son chant du cygne composé en 1973¹⁵. Naturalisé belge en 1902¹⁶ et élevé au sein d'une prodigieuse famille juive d'artistes – un oncle dramaturge renommé¹⁷, une sœur violoniste¹⁸, une épouse artiste-peintre de talent¹⁹, un neveu sculpteur devenu célèbre²⁰, un cousin Prix Goncourt²¹, une nièce directrice d'un Institut de Rythmique²² – ce Juif totalement assimilé ne laissera aucune trace de sa confession dans son œuvre abondante abordant tous les genres de l'opéra à la mélodie en passant par la musique symphonique et la musique de chambre. Bardé de distinctions honorifiques²³, cet esprit enclin à la modération et peu épris de modernisme, vivra en marge de son époque et des modes esthétiques en vigueur.

15. Diptyque pour deux pianos exécuté en première audition le 26 avril 1973.

16. Archives générales du Royaume, Police des étrangers, dossier 276.020.3.

17. Herman Heyermans (1864-1924), auteur dramatique néerlandais devenu célèbre grâce à ses pièces de théâtre engagées *Ghetto* et *La Bonne espérance*, où il exprime ses inquiétudes sociales.

18. La violoniste Jeanne Samuel.

19. L'artiste-peintre Marthe Wasmer-Samuel, professeur à l'Institut Bischoffsheim à Bruxelles.

20. Orfèvre-sculpteur, Charles Samuel (1862-1938), élève de Léopold Wiener et de Philippe Wolfers, connu surtout pour son Monument à Charles De Coster (1894) aux étangs d'Ixelles, son Monument aux morts (1926) au cimetière de cette même commune et pour sa statue *La Brabançonne* (1930), place Surlet de Chokier à Bruxelles.

21. L'écrivain et militaire belge Francis Waldburger, dit Walder (1906-1997).

22. Sergine Eckstein, fondatrice et directrice de l'École Jacques-Dalcroze de Belgique (1949-1982).

23. En 1956, Léopold Samuel devient membre de l'Académie royale de Belgique. Ses distinctions honorifiques belges incluent celles de Chevalier, puis Officier de l'ordre de la Couronne, et Chevalier, puis Grand Officier de l'Ordre de Léopold.

Vie mondaine, salonnière et communautaire

À côté des manifestations religieuses ou « publiques », la vie musicale du 19^e et du début du 20^e siècles s'organise aussi dans l'intimité familiale, ou au sein du cercle plus restreint des salons tenus par la haute bourgeoisie où défile le « gratin » politique, scientifique et artistique, tant national qu'european, fait d'hommes d'État, de magistrats, de savants, d'écrivains, de peintres ou de musiciens. Véritable phénomène de société, les salons²⁴ bruxellois, à l'instar des cénacles des autres capitales européennes, se forgent progressivement une solide réputation internationale, grâce au rôle actif des familles juives – et en particulier de l'élite juive comme le salon de Paul et Isabelle Errera²⁵ en leur hôtel particulier de la rue Royale, rendez-vous convoité de la « bonne société ». Mentionnons à ce titre que le MJB possède, depuis 2013, grâce au don généreux d'une descendante de Paul Errera, un vaste fonds Errera couvrant les 19^e et 20^e siècles, et contenant de la correspondance officielle, personnelle, ou de salon reçue durant plus de quatre générations. Ce fonds se compose de photographies, de documents familiaux, d'albums, de dessins, de livres, et de quelques objets précieux.

Autres témoins de la vie mondaine, les cercles musicaux se posent en véritables boucliers de la conservation des traditions communautaires face au « risque » de dissolution ou d'assimilation. Accolés aux domaines politiques, sociaux ou artistiques, ils fonctionnent comme des microsociétés assurant le rassemblement de leurs membres et la perpétuation

24. Le salon est un cénacle réunissant sur une base régulière des personnalités littéraires, artistiques et politiques qui, particulièrement au 18^e et 19^e siècles, se tenait souvent chez une femme instruite et cultivée. Par son influence déterminante sur l'évolution des manières, du goût et de la diffusion des idées, il devient un lieu incontournable de la vie bourgeoise ou mondaine.

25. À la mort prématurée, en 1922, de son époux, le juriste Paul Errera, celle-ci continue seule le salon et mène une longue correspondance avec l'écrivain italien Gabriele d'Annunzio et le peintre anglais Robert Burne-Jones.

de leur cause. La plus remarquable de ces «cellules», qui n'a pas eu d'équivalent antérieur – ni postérieur – en Belgique, est sans doute le *Cercle Musical Juif (Joodse Muziekvereniging)* anversois, créé en 1925 par Freddy Grunzweig. Non-professionnel à la base, mais composé de musiciens hautement qualifiés, cet orchestre dirigé par Grunzweig lui-même, fait appel, au besoin, à des instrumentistes de grandes formations. Un communiqué de presse paru cette même année dans *Hatikwah*²⁶ – l'organe bimensuel de l'organisation sioniste belge – invite déjà les volontaires à rejoindre ses rangs encore dépourvus de violoncellistes, d'altistes et de flûtistes, leur assurant «les plus grandes facilités dans l'étude ou l'acquisition de l'instrument choisi²⁷». Si les sources sont rares concernant la personnalité de ce bâtisseur violoniste et compositeur occasionnel²⁸, ses performances ont été régulièrement relayées par la presse juive et nationale, dont une sélection est également disponible au Musée Juif de Belgique. Tremplin pour les jeunes talents ou vitrine pour les musiciens confirmés au niveau local ou international – (presque) exclusivement juifs –, ces concerts produisant une étonnante brochette de célébrités²⁹ attirent d'abord l'élite juive anversoise, puis, avec le rayonnement du cercle dans la capitale et dans d'autres villes du pays, un public élargi.

26. Éditée à Anvers, *Hatikwah* («L'espoir», également le nom de l'hymne national d'Israël) paraît entre 1897 et 1936. Jusqu'en 1920, la revue est rédigée uniquement en allemand et en français.

27. *Hatikwah*, 6.3.1925, p. 41-42.

28. Né à Anvers, Freddy Grunzweig (1901-1984) étudie le contrepoint et la fugue au conservatoire de sa ville natale et compose notamment une Ouverture héroïque exécutée sous la direction de Flor Alpaerts. Avocat au barreau d'Anvers, il part en Palestine en 1939 et devient avocat à Tel Aviv, puis juge en 1949 sous le nom de Shalev Ginossar. Il enseigne le droit à l'Université hébraïque de Jérusalem à partir de 1953 jusqu'à sa retraite en 1972 (Jean-Philippe Schreiber, *Dictionnaire biographique des Juifs de Belgique*, op. cit., p. 144).

29. E.a. le violoniste Fritz Kreisler, le jeune flûtiste Daniel Sternefeld, les pianistes Vladimir Horowitz et Sergeï Rachmaninoff ou le violoncelliste Pablo Casals.

En dehors du CMJ, la musique juive est souvent à l'honneur dans le cadre d'initiatives privées ou communautaires, mais il semble qu'il en ait influencé le rayonnement, puisque les récitals hébraïques se multiplient de manière exponentielle à partir de 1926, la première année d'activité du Cercle. C'est avant tout vers la presse juive «spécialisée» d'Anvers et de Bruxelles qu'il faut se tourner pour observer la vie et les activités socio-culturelles communautaires ou privées.

À cet égard *Hatikwah* est une mine d'or, surtout à partir des années vingt, lorsqu'elle devient bimensuelle et est rédigée exclusivement en français et en néerlandais. Outre le relais systématique des programmes et des activités du CMJ, elle éclaire sur les activités socio-culturelles d'organismes communautaires – sionistes en l'occurrence – comme celles du Fonds National Juif, mentionné à plusieurs reprises³⁰. Qu'il s'agisse de garden parties ou de bals annuels à l'occasion de fêtes juives comme *Hanoukah* ou *Pourim*, précédés d'une partie artistique – le chant, la danse, la déclamation ou le théâtre – ces manifestations signifient à chaque fois un ralliement et une affirmation de la conscience juive, exaltée par quelques chants hébraïques ou chansons en yiddish par des interprètes prometteurs.

30. Une kyrielle d'organisations similaires (*Agudath Zion*, *Kadimah*, *Zeiré-Zion*, *Benoth Misrahi*, etc.) est active à Anvers, considérée comme le berceau du sionisme «belge».



Hatikwah, organe de la presse juive, contient des annonces et des nouvelles socio-culturelles © Musée Juif de Belgique



Maccabi, mensuel du club sportif du même nom installé à Anvers, décembre 1935 © Musée Juif de Belgique



Kehilatenou, Revue mensuelle de la Communauté Israélite de Bruxelles, décembre 1965 © Musée Juif de Belgique



Annonce pour une soirée communautaire de Hanoucah dans *Hatikwah*,
décembre 1882 © Musée Juif de Belgique

Épilogue

S'il faut rappeler que la Belgique, par son libéralisme politique, économique et philosophique sans équivalent en Europe³¹, fut un terrain d'éclosion extrêmement fertile au développement des Lumières – la *Haskalah* –, du modernisme, voire de l'acculturation juifs, celle-ci a pu prendre différents visages selon l'angle de vue adopté, l'immigré pouvant être « à la fois au centre du judaïsme sociologique – la communauté – et à la marge de la Communauté religieuse et inversement³² ». Il n'en subsiste pas moins un profond sentiment d'identité communautaire et d'héritage, préservés et perpétrés par la transmission des valeurs éthiques, une expérience du monde, un engagement existentiel, une manière de vivre, de penser et de travailler, résultant en une forme « d'autonomie collective³³ » au-delà des perspectives individuelles ou des sphères d'activité. Souvenons-nous du *Répertoire liturgique* d'Edouard Samuel, de la défense de la judéité par Eugène Samuel, du salon Errera ou des initiatives du *Cercle Musical Juif*, pour ne citer que ces quelques exemples éloquents. La présence discrète – car souvent indiscernable ou non discernée – de ces « étranges étrangers » sur la scène musicale belge porte le double visage d'une identité à la fois « enfouie » – intangible, comme l'attitude, la philosophie, l'esprit – et de son aboutissement « perceptible » – tangible, comme les multiples partitions musicales ou traités pédagogiques.

L'acculturation, l'émancipation auront donné au Juif une nouvelle dimension cosmopolite, supranationale : apatride, le voilà devenu *Weltbürger* – citoyen du monde. À l'image du compositeur protéiforme que fut Adolphe Samuel, la majorité des autres musiciens juifs évoqués ont révélé une

pluralité identitaire et artistique, triomphant des préjugés ou des pressions sociétales. Ils auront voyagé, tissé des réseaux nationaux et internationaux tentaculaires, développé des vues multilatérales. Même si certains ont été amenés à se convertir, ils auront prouvé que le monde juif n'a rien de monolithique.

Pour finir, la mondialisation du concept de patrimoine aura aussi engendré sa déterritorialisation, le testament musical des Juifs de Belgique n'étant dès lors pas – ou plus – attaché uniquement au sol belge, mais ancré dans le bien collectif et public mondial – un hommage ultime à sa modernité ou, à défaut, un appel au devoir de mémoire.

31. Jean-Philippe Schreiber, *Politique et religion*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1995, p. 7.

32. *Ibid.*, p. 4.

33. Bernard Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998, p. 103.

Arpenter la diversité culturelle ashkénaze

Autour du catalogue de la bibliothèque yiddish du Musée Juif de Belgique

par Cécile Rousselet, Doctorante en littérature comparée

60

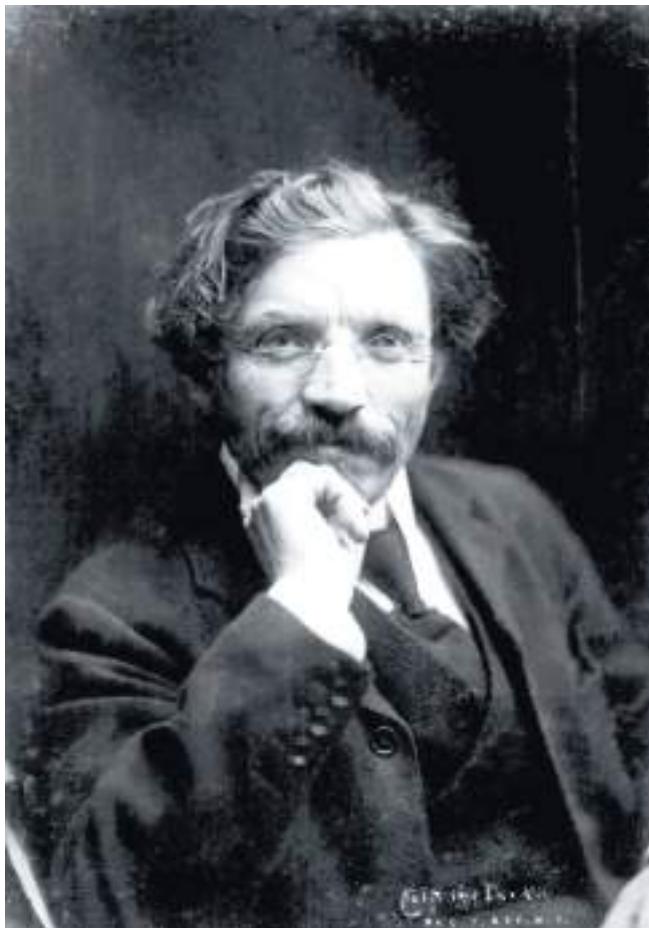
La bibliothèque yiddish du Musée Juif de Belgique est à l'image même de la littérature yiddish : un ensemble d'une diversité rare, construite sur des complexités culturelles profondes. Des classiques de Sholem Aleichem aux traductions en langue yiddish de textes d'Anatole France ou d'André Malraux, le catalogue de cette bibliothèque permet aux lecteurs initiés ou non de parcourir une page d'histoire, encore vivante, celle de la vie culturelle ashkénaze en Belgique. En effet, parce qu'on y trouve, au détour des rayonnages et des archives, des ouvrages issus de collections essentiellement belges, cette bibliothèque nous parle autant de littérature yiddish que du judaïsme belge depuis le début du 19^e siècle.

Au cœur de l'histoire des Juifs de Belgique

Les premières traces de la présence juive en Belgique sont particulièrement anciennes, mais c'est aux confins du Moyen Âge et des Temps modernes qu'une histoire à la fois ashkénaze et sépharade commence à s'écrire durablement dans ces régions. Si plusieurs communautés séfarades se créent dans la région au début du 16^e siècle après avoir été expulsés d'Espagne et du Portugal à la fin des années 1490, c'est en 1713, après les traités d'Utrecht et Rastatt, que des Juifs ashkénazes s'installent dans ce qui allait devenir la Belgique. Malgré de très lourdes contraintes économiques, ces communautés bénéficient de certaines libertés, notamment sous la domination française entre 1794 et 1814, puis hollandaise entre 1814 et

1830. Au-delà d'une prospérité commerciale, c'est également sur les plans intellectuel et culturel que cette période de l'histoire ashkénaze en Belgique est particulièrement riche. Anvers, foyer d'une vie juive très intense, est le berceau du mouvement hassidique en Belgique. Le hassidisme, fondé sur les idées du Baal Shem Tov (Israël Ben Eliezer), préconise un retour à l'étude des textes mystiques et la promotion de ces textes auprès des masses. Mais c'est également un mouvement de pensée qui neutralise le messianisme juif, comme le montre de manière brillante Gershom Scholem dans sa conférence à la mémoire de Joseph Weiss, «La neutralisation du messianisme dans le hassidisme primitif» : la venue du Messie est renvoyée à un avenir très lointain¹ ; et cette forte présence du hassidisme dans les communautés ashkénazes en Belgique aura une influence déterminante sur la littérature historique, critique et fictionnelle yiddish produite dans ces régions. L'influence des théories mystiques, le rapport ambigu au messianisme juif, ainsi que les développements à la fois fictionnels et théologiques sur les faux Messies – pendant inévitable de cette «neutralisation du messianisme» – donneront aux textes un aspect particulier, souvent prompt à la mise en scène de destinées carnavalesques, aux apocalypses ambiguës, aux traditions dévoyées, comme réactions ambivalentes à ces traditions hassidiques prégnantes.

1. Gershom Scholem, *Le messianisme juif. Essais sur la spiritualité du judaïsme*, Paris, Calmann-Levy, 1974, p. 276.



Sholem Aleichem à New York en 1907 © domaine public

En 1831, lors de l'indépendance de la Belgique, deux communautés ashkénazes sont particulièrement vivantes dans le pays : celle de Bruxelles, qui prône dans une large mesure l'assimilation de ses membres dans la culture belge ; et celle d'Anvers, davantage tournée vers les formes traditionnelles de la vie juive. L'intensification des violences antisémites en Europe à la fin du 19^e siècle a pour conséquence directe le déplacement massif de populations juives vers la Belgique, et la croissance des communautés juives dans ce pays.

À titre d'exemple, la communauté anversoise comptait 8.000 membres en 1900, 25.000 en 1913 et 55.000 en 1939, soit environ 20 % de la population de la ville². Cette communauté constitue alors un véritable foyer de rayonnement ashkénaze en Europe, tant par son importance économique, autour du commerce des diamants et pierres précieuses, que par la richesse de sa vie intellectuelle et culturelle, diffusée par les synagogues ou les organisations sionistes, communistes, socialistes, bundistes créées à Anvers mais exportant leurs idées hors de la ville. La collection de la bibliothèque yiddish du Musée Juif de Belgique atteste de la richesse et de la diversité de cette vie intellectuelle. La Seconde Guerre mondiale voit les communautés juives installées en Belgique être décimées : sur les quelques 70.000 Juifs installés en Belgique en 1940, plus d'un tiers connaît la déportation vers Auschwitz, dont l'immense majorité ne revient pas. Après-guerre, la reconstruction prend place, petit à petit. Les communautés juives se restructurent, voix forte d'un yiddish encore vivant, par des locuteurs ayant survécu à la Shoah.

C'est cette histoire que l'on peut lire entre les lignes du catalogue, comme témoin des différentes strates de la vie culturelle ashkénaze en Belgique. Cette bibliothèque en est d'autant plus le témoin, qu'elle s'est constituée à partir de plusieurs bibliothèques yiddish ayant appartenu à différents courants politiques avant la guerre, qui ont pu être sauvegardées, préservées et conservées jusqu'à aujourd'hui³.

Vegn der yidisher literatur arum der velt

Cette histoire se lit entre les rayonnages, au creux des interstices d'une bibliothèque au catalogue

2. Cecil Roth, Geoffrey Wigoder (dir.), «Antwerp, Belgium», *Encyclopedia Judaica*, Jérusalem - New York, Macmillan, 1994.

3. Daniel Dratwa, «Note sur les fonds yiddish dans les bibliothèques à thèmes juifs», *Les Cahiers de la Mémoire contemporaine*, 2008, 8, p. 233-240.



Bibliothèque yiddish du Musée Juif de Belgique, 2018
© Musée Juif de Belgique



Rayonnage de la bibliothèque yiddish, 2018 © Musée Juif de Belgique

extrêmement riche. Et tout d'abord l'histoire d'un peuple en diaspora. Les nationalités des auteurs convoqués en attestent : une grande majorité d'écrivains originaires des pays slaves (Ukraine, Biélorussie, Russie, Lituanie, etc.), des Polonais, quelques Israéliens, en ce qui concerne ceux écrivant en yiddish. Mais, en se penchant sur la biographie de ces personnalités, on se rend compte du nombre particulièrement élevé des différentes régions – souvent européennes – qu'elles ont traversées : le poète Avrom Sutzkever (1913-2010), voyageant entre la Biélorussie, la Pologne, la Russie et la France, n'est qu'un parmi tant d'autres. Mais ce sont parfois des émigrations outre-Atlantique qui marquent leurs itinéraires. Scholem Asch (1880-1957) passe de sa Pologne natale aux États-Unis, puis en France, et finit sa vie en Israël. Itsik Manger (1901-1969), Autrichien, transite en Pologne, en Angleterre, aux États-Unis, puis s'installe en Israël. Le nouvelliste Naftoli Gross (1896-1956) s'installe au Canada. Le poète Yitskhok Berliner (1899-1957) trouve refuge au Mexique, et le militant et journaliste Yitskhok Yanasovitch (1909-1990) en Argentine. Et que dire de l'écrivain Leib Naidus (1890-1918) qui, au cours de sa courte vie, quitta la Pologne pour l'Australie ? Circular parmi ces biographies, saisir,

par les dos des livres alignés, les trajectoires de ces auteurs yiddish, c'est approcher, dans le respect qu'ils méritent, des hommes pris dans les tourments d'une histoire souvent violente. Mais au-delà d'une histoire, c'est aussi une multiculturalité, essentielle au yiddish, que le constat de ces trajectoires invite à penser. Littérature inscrite sur un vaste réseau de transferts culturels et d'hybridités référentielles, elle emprunte à la Galicie, aux canons esthétiques soviétiques ou aux leitmotivs nord-américains. Détournant les codes, les auteurs se réapproprient dès lors des univers disparates. Quant aux lieux d'édition des ouvrages appartenant à la bibliothèque yiddish du Musée Juif de Belgique, ils illustrent par leur diversité l'étendue et le rayonnement d'une culture yiddish qui, au 20^e siècle, a pu être considérée par des historiens comme «en exil». Et si la dominante culturelle slave est perceptible, elle ne dessine que plus clairement l'histoire «trouée⁴», selon les mots de David Biale, de la civilisation ashkénaze, construite, dans la seconde moitié du 20^e siècle, sur les fantômes des shtetl d'Europe centrale et orientale.

4. David Biale (dir.), *Les Cultures des Juifs : une nouvelle histoire*, Paris - Tel-Aviv, Éditions de l'Éclat, 2005.

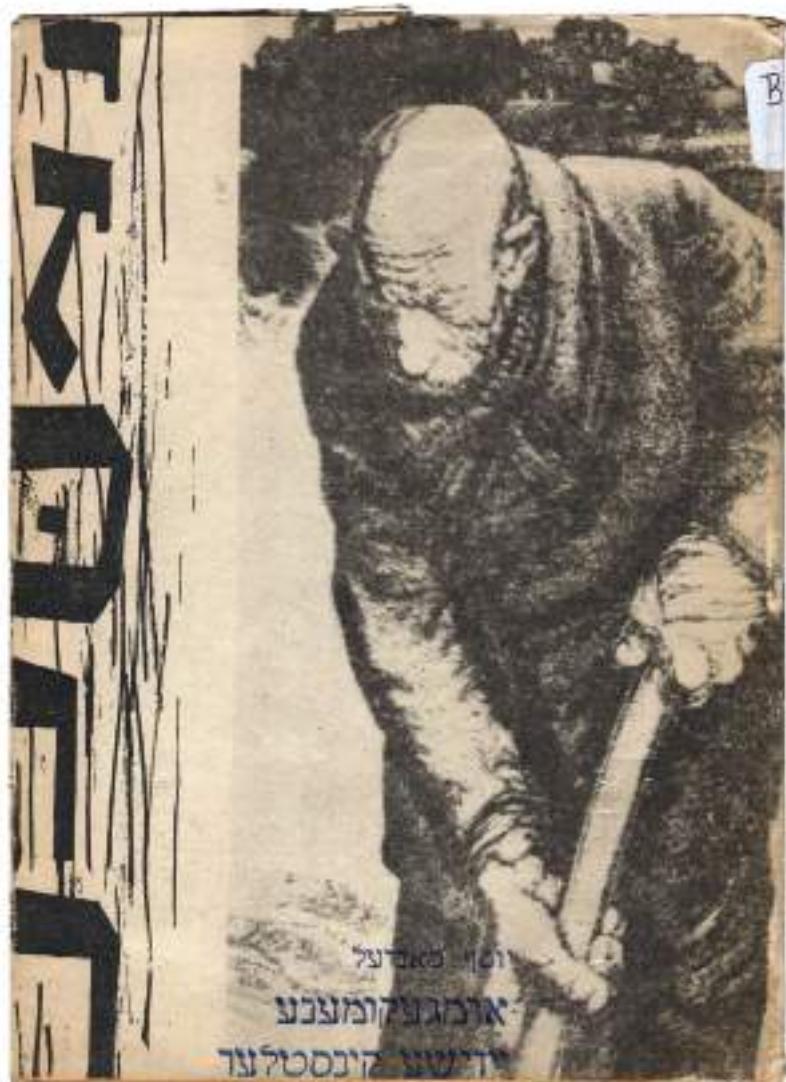
La culture ashkénaze, à l'image de la langue yiddish, se dresse, dans une certaine mesure, comme un patchwork – image fréquemment reprise par les écrivains qui construisent leurs œuvres sur des mises en scène des ruptures et des disparités, à l'instar de Moyshe Kulbak⁵. Arpenter les rayonnages de la bibliothèque yiddish du Musée Juif de Belgique, c'est se confronter à ces ruptures. *Kultur un revolutsie / Culture et révolution* de Maxim Gorki (New York, Naye velt, 1921) ; *Unter der fon fun K.P.P. / Sous la bannière du KPP*⁶ – recueil (H. Goldfinger, M. Mirski, Sz. Zakharias, Varsovie, Ksiazka i Wiedza, 1959) ; *Teorie fun historishn materializm (ershter tayl) / Théorie du matérialisme historique (1^{re} partie)* de Nikolaï Boukharine (Varsovie, M. Yerukhemzon, 1927) : de nombreux ouvrages attestent de l'importance des thèses communistes dans l'univers ashkénaze en Europe. Comme dans *Les Zelminiens (Di Zelmenyaners)* de Moyshe Kulbak (1935), roman magistral dans lequel c'est tout le vieux monde traditionnel juif qui se heurte à la pression à la fois fougueuse et irrépressible de la modernité (soviétique), le catalogue de la bibliothèque yiddish met à jour les aspérités d'une génération aux prises avec l'émergence brutale de nouvelles idéologies, prônant la défiliation – celle qui sera portée aux nues dans les premières années de l'Union soviétique – et l'abandon des traditions au profit d'un avenir incertain, mais «moderne». *In di vegn fun unzere eltesten / Sur les chemins de nos anciens* (Menakhem Gets, Jérusalem) fait face à *Der progres funm finf-yorplan fun di ratn / Les progrès du plan quinquennal de l'Union Soviétique* (Hubert Renfro Knickerbocker, Varsovie, Biblion, 1932) ; et *Di yidishe agodes / Les légendes juives* en trois volumes de Bialik (New York, Morris S. Sklarski, 1948) se heurtent à la traduction

5. Carole Ksiazenicer-Matheron, «Dans la pliure du temps: littérature yiddish et modernités (quelques parcours d'écriture)» [en ligne]; Disponible sur : <http://www.vox-poetica.com/sflgc/biblio/matheron.html>. Consulté le 12 décembre 2013.

6. Le KPP est le parti communiste polonais.

de *Vos darf men ton? / Que faire?* de Lénine (Moscou, 1937). Ce sont toutes les contradictions idéologiques qui sont ici exprimées, témoin de plusieurs décennies d'une élaboration identitaire juive complexe.

Un monde ashkénaze écartelé, mais nourrissant certaines préoccupations pour l'histoire, celle des Juifs en Belgique, celle des Juifs, celle du monde : *Lernbukh fun yidisher geshikhte / Manuel d'histoire juive de Yeshaya Trunk* (Varsovie, Tsentral-komitet fun di yidn in poylon, 1947) côtoie *Les Juifs dans l'industrie et le commerce belges: I. La maroquinerie et les industries connexes du Docteur Kopel Liberman* (Bruxelles, 1939) ou encore *Geshikhte fun altertum / Histoire de l'Antiquité* d'A.V. Mishulin (Moscou, 1941), manuel scolaire. On peut lire dans le catalogue l'importance de cette conscience de soi, de leur propre culture, que les écrivains juifs, mais également les lecteurs ashkénazes en Belgique, ont pu et peuvent nourrir, cette «réflexivité» mise en valeur par Hannah Arendt. Les anthologies littéraires sont particulièrement nombreuses, et par la possession d'ouvrages tels que *Yidn in dorem-afrike / Les Juifs en Afrique du Sud* (Leybl Feldman, Vilnius, Imprimerie G. Kleckina, 1937) ou *Amerike in yidishn vort / L'Amérique dans la littérature yiddish* (N. Mayzel, Yehuda, L. Gordon, Mark Varshavski [et al.], New York, Ikuf, 1955), et *100 taynes tsu amerike / 100 reproches à l'Amérique* de *Der Lebediker* (Varsovie, Hakkisper, 1928), il s'agit de saisir les spécificités d'une littérature en diaspora, à la fois de manière synchronique et diachronique. Mais il s'agit également de se réapproprier l'éloignement, par un retour sur soi, faire de l'éloignement la clé de voûte d'une réflexion même sur sa propre identité, l'exil dans le temps et dans l'espace devenant constitutif de son enracinement ashkénaze au présent. En cela, l'intérêt prégnant pour les manuels d'histoire, les ouvrages de réflexion historique, les entreprises anthologiques, mais également les très nombreuses biographies – inscrivant la communauté juive à la fois dans l'histoire de son peuple, comme par la biographie des poètes assassinés (*Umgekumene*



Couverture du livre *Umgekumene yidische kinstler*, BY 02883 A,
© Musée Juif de Belgique

yidishe kinstler / *Artistes juifs assassinés*, de Yoyseyf Sandel, Varsovie, *Yiddish bukh*, 1957), que dans l'histoire européenne, par celle de Léonard de Vinci par exemple (*Leonardo da vintshi, zayn lebn un tetikayt* / *Léonard de Vinci, sa vie et son œuvre*, Varsovie, Orient, sans date) – ramassent, dans une démarche quasi performative, les traces de l'exil dans un centre géographique à constituer, et dessinent de manière brillante les complexités identitaires ashkénazes en Belgique, à la fois dans la démonstration des ruptures que dans les tentatives de rassemblement culturel – dont la création de cette bibliothèque juive de Belgique est un exemple particulièrement saillant.

Spécificités littéraires

Si la littérature est perçue, pour les communautés ashkénazes en diaspora, comme une « nécessité vitale », selon les mots de Rachel Ertel dans son essai magistral « La littérature yiddish, une littérature sans frontières⁷ », le catalogue de la bibliothèque en est un exemple probant. Au-delà de la diversité des genres littéraires et des espaces culturels convoqués, c'est un attachement profond au verbe et au lyrisme que l'on voit s'y dessiner. Les plus grands auteurs de la littérature yiddish, notamment moderne, sont représentés : Sh. An-Ski, Sholem Asch, Khayim Nakhman Bialik, Moyshe Broderzon, Boris Daymondshteyn, Der Lebediker, Der Nister, Itsik Fefer, Binem Heler, Abraham Kahan, Mendele Moykher Sforim, Moyshe Nadir, Y. L. Peretz, Lamed Shapiro, Sholem Aleichem, Bashevis Singer, Israel Joshua Singer, Shye Teytelnym, Yitskhok Turkov-Grudberg, pour ne citer que ceux dont les œuvres sont les plus nombreuses dans le catalogue.

Pourtant, ce catalogue comporte certaines spécificités, dues à la particularité des acquisitions de la bibliothèque, dans la mesure où elle se

7. Rachel Ertel, « La littérature yiddish, une littérature sans frontières », *Royaumes juifs : trésors de la littérature yiddish, tome I*, Paris, R. Laffont, 2008, p. 52.

construit autour des dons d'ouvrages ayant appartenu à des institutions ou particuliers belges. L'écriture au féminin est relativement bien représentée – on compte 6 % d'auteures femmes dans le catalogue, essentiellement poétesse –, notamment grâce aux œuvres de Lili Berger (*In gang fun tsayt* / *Au fil du temps*, essai littéraire, Paris, 1976), Celia Dropkin (*In haysn vint* / *Dans le vent chaud*, poèmes, Chicago, M. Ceshinski, 1941), Deborah Fogel (*Manekiner* / *Les mannequins*, poèmes, Varsovie, Tsushtayer, 1934), Bela Goldvirt, Perl Halter (*Dermonungen* / *Réminiscences*, Paris, A. B. Cerata, 1953 ; *Oyf yener zayt barg* / *Au-delà de la montagne*, Tel-Aviv, Y. L. Perets, 1968), Malke Lee (*Kines fun undzer tsayt* / *Lamentations de notre temps*⁸, New York, Ikuf, 1945) ou Ida Maze. Issues de contextes culturels très différents, et bien que nombre d'entre elles soient les auteures de biographies d'hommes – on pensera à *La Première rencontre* de Bella Chagall avec Marc Chagall – elles ont en commun, par leur présence dans ce catalogue, de mettre en valeur l'importance certaine des femmes dans la culture ashkénaze en Belgique, relative à leur place dans la vie économique de la communauté juive et à l'importance de la *Haskalah* dans cette partie de l'espace européen.

Enfin, il est une spécificité extrêmement intéressante dans ce catalogue : la présence de très nombreuses traductions d'œuvres européennes en yiddish, nous permettant de saisir en creux l'étendue et la diversité des ouvrages appréciés par la communauté ashkénaze belge. On dénombre une cinquantaine d'auteurs ainsi traduits, dont les nationalités les plus fréquentes sont les suivantes. Le domaine russe compte trente et un auteurs, parmi lesquels les classiques de la littérature tels que Leonid Andreïev, Féodor Dostoïevski, Nikolaï Gogol, Boris Pasternak, Boris Pilniak, Anton Tchekhov ou Lev Tolstoï n'atteignent qu'à peine le nombre de traductions mises en commun de Nikolaï Boukharine, les écrits idéologiques de

8. Traduction du titre par l'auteur de l'article.

Maksim Gorki, Lénine ou Joseph Staline, ceci témoignant d'une forte préoccupation pour les débats idéologiques du 20^e siècle et d'un effort de compréhension des violences totalitaires dans toute l'Europe. L'espace allemand compte vingt-quatre auteurs, parmi lesquels Friedrich Engels, Karl Marx, Arthur Schopenhauer ou Otto Weininger concernant les essais ; et Johann W. Goethe, Heinrich Heine, Bernhard Kellerman ou Thomas Mann en littérature. Pour la littérature française, on dénombre vingt et un auteurs, parmi lesquels les attendus Gustave Flaubert, Victor Hugo, et Jules Verne, mais également Anatole France, Henri Barbusse, Georges Clémenceau, Paul Lafargue ou l'Abbé Prévost. Concernant l'espace anglophone, on compte douze auteurs, parmi lesquels Charles Darwin ou John Stuart Mill, mais aussi Daniel Defoe, Charles Dickens, Jack London ou Oscar Wilde. Le domaine hébreu offre, lui, huit auteurs, dont Shmuel Agnon ou Margaret Larkin. On notera de surcroît la présence de traductions de Platon, de Vincente Blasco Ibanez et du *Don Quichotte* de Miguel de Cervantès dans le domaine espagnol, de Gabriele D'Annunzio ou Edmondo De Amicis pour l'espace italien, d'Henrik Ibsen ou encore de Selma Lagerlöf en littérature scandinave. S'inscrire dans l'espace européen, à la suite des idées émancipatrices de la *Haskalah*, passe inévitablement, pour les communautés ashkénazes en Belgique, par des jeux d'appropriation comme vecteurs d'une assimilation à certains égards brutale. Peuple de diaspora, c'est avant tout « l'amour » de la langue⁹, selon les mots de Régine Robin, qui constitue le socle des communautés ashkénazes en Belgique, et dont la bibliothèque yiddish du Musée Juif de Belgique dessine les complexités. Mais, aussi, traduire n'est jamais un acte anodin, comme l'indique Carole Ksiazenicer dans son article au titre très symbolique « De la trahison » : « Qu'est-ce que traduire, si ce n'est aussi effacer le texte primitif, comme le palimpseste

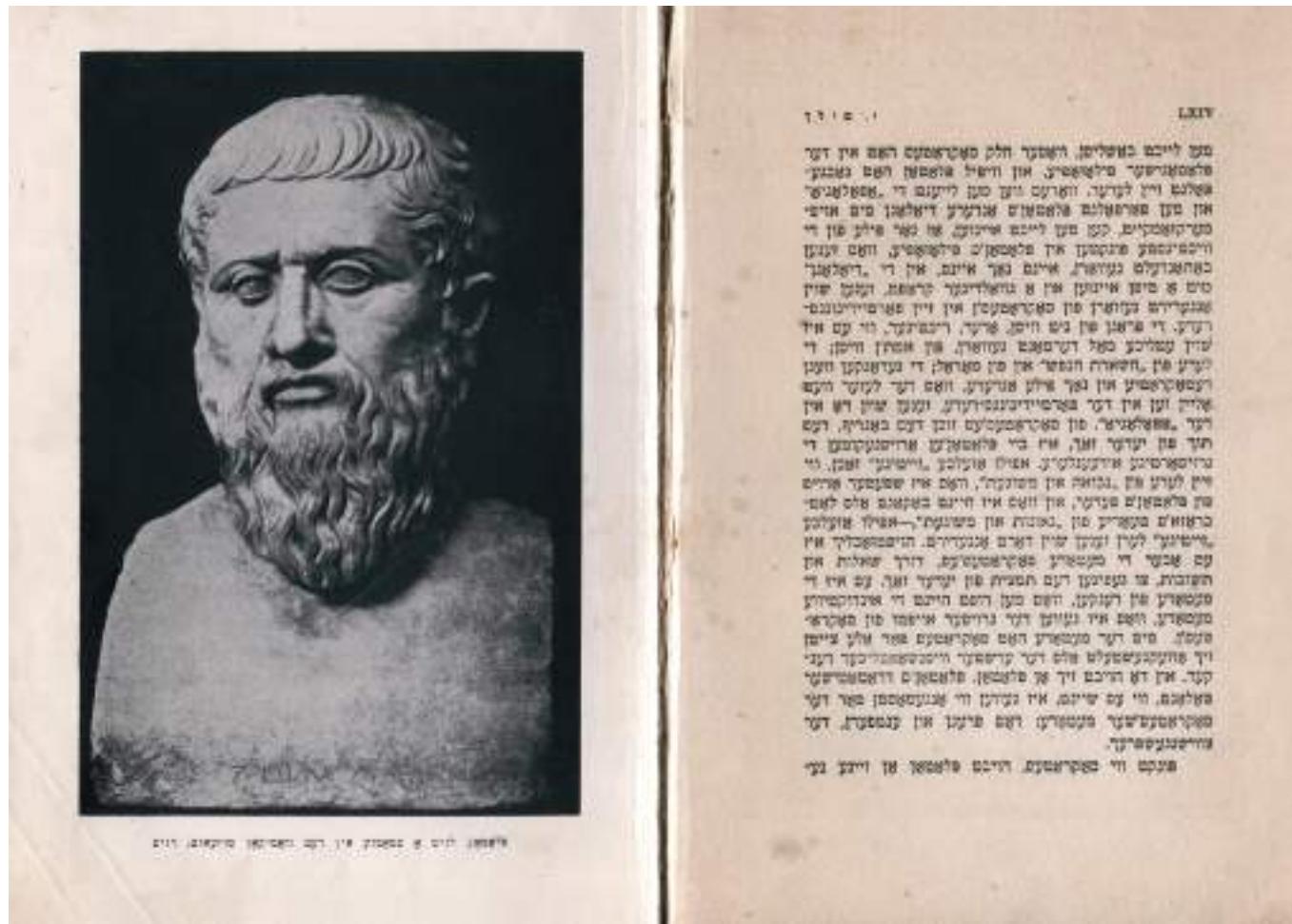
9. Régine Robin, *L'amour du yiddish : écriture juive et sentiment de la langue, 1830-1930*, Paris, Éditions du Sorbier, 1984.

qui s'écrit sur les couches disparues de textes plus anciens ? Si ce n'est transposer le passé en le rendant présent, c'est-à-dire en le gommant et en le recouvrant¹⁰ ? ». Ces entreprises de traduction n'ont-elles pas une fonction comme performative, celle de conjurer le sens de l'Histoire, en donnant à un monde juif en destruction une place au sein de l'espace culturel européen ? S'inscrire dans l'Europe, se nouer avec le monde non ashkénaze, par l'intermédiaire d'un maillage de mots qui, par les jeux de traductions, deviendrait indissoluble, c'est, dans une certaine mesure, survivre à la Catastrophe. La bibliothèque yiddish, par son extraordinaire travail d'archives, rend hommage à ces formes littéraires de résistance.

Conclusion

Bibliothèque riche, plurielle, disparate et complexe, à l'image même des communautés ashkénazes en Belgique qui l'ont constituée, la bibliothèque yiddish du Musée Juif de Belgique est un patrimoine unique mais également une bibliothèque vivante. Autant d'œuvres dont on ne peut consulter ici que le ou les deux premiers volumes, ensemble incomplet, mais témoignant d'une histoire en mouvement, celle de l'élaboration, par les dons et les acquisitions d'œuvres, d'un questionnement sur l'identité yiddish.

10. Carole Ksiazenicer, « De la trahison », *Translittérature*, 1995, 10, p. 61-63.



Pages des Dialogues de Platon en yiddish, BY 02486 A © Musée Juif de Belgique

Rencontre avec Paula Skriebeleit, volontaire au Musée Juif de Belgique

par Cédric Leloup, Historien et Archiviste

Introduction

68

Un musée est un lieu au sein duquel travaillent des hommes et femmes aux profils très variés, dont le grand public ne soupçonne parfois pas l'existence, mais qui chacun contribue à la vie de l'institution : archivistes, conservateurs, bibliothécaires, secrétaires, personnel technique, etc. Pour ce numéro de *Muséon*, nous avons fait le choix de mettre en lumière le travail d'une de nos volontaires, Paula Skriebeleit. En septembre 2017, cette Allemande de dix-huit ans a rejoint notre institution pour un an, dans le cadre du programme ASF établi par l'organisation *Aktion Sühnezeichen Friedendienste* («Action Signe de Réconciliation – Services pour la Paix» en français). Cette dernière, fondée en 1958 dans le contexte de l'après-guerre, donne la possibilité aux jeunes Allemands d'accomplir un service volontaire à l'étranger dans le but de favoriser la paix et le dialogue entre les cultures. Paula a accepté de répondre à quelques questions concernant son parcours, le programme ASF et ses missions au sein du Musée.

Cédric Leloup: Comment vous est venue l'idée de vous lancer dans cette aventure ?

Paula Skriebeleit: Je voulais faire quelque chose après avoir fini mes études secondaires, sans pour autant devenir fille au pair parce que ça n'aurait pas eu de valeur pour moi. J'ai dix-huit ans, je suis très jeune : si j'avais entamé directement des études supérieures, il m'aurait fallu attendre trois ans avant de travailler. Grâce au programme ASF, je peux voir du monde pendant un an.

C.L.: Pourquoi êtes-vous venue au Musée Juif de Belgique ?

P.S.: C'est l'ASF qui fait le choix de l'endroit où iront les volontaires. On a beaucoup de séminaires avant le départ. Par exemple, le premier séminaire servait à indiquer dans quels pays on pourrait se rendre et dans quels milieux on pourrait travailler : dans un musée, en lien avec l'Histoire, ou dans le domaine du social, en aidant des personnes âgées par exemple. À partir d'une liste présentant tous les projets dans chaque pays, l'organisation décide où placer les volontaires. Pour moi, elle a proposé le Musée Juif de Belgique, à Bruxelles, car j'avais dit que j'étais prête à travailler en Belgique et dans un musée. C'est un peu le hasard qui a fait que je suis ici aujourd'hui.

C.L.: Quelles sont vos activités ici ?

P.S.: Je fais beaucoup de choses différentes. Je travaille sur les collections et la photothèque, j'aide la bibliothécaire, je prends des photos lors des vernissages, je place les œuvres d'art dans le Musée, etc. Si le Musée organise une soirée, j'aide aussi. Depuis peu, je fais aussi l'accueil des visiteurs et donne un coup de main à la préparation des expositions.



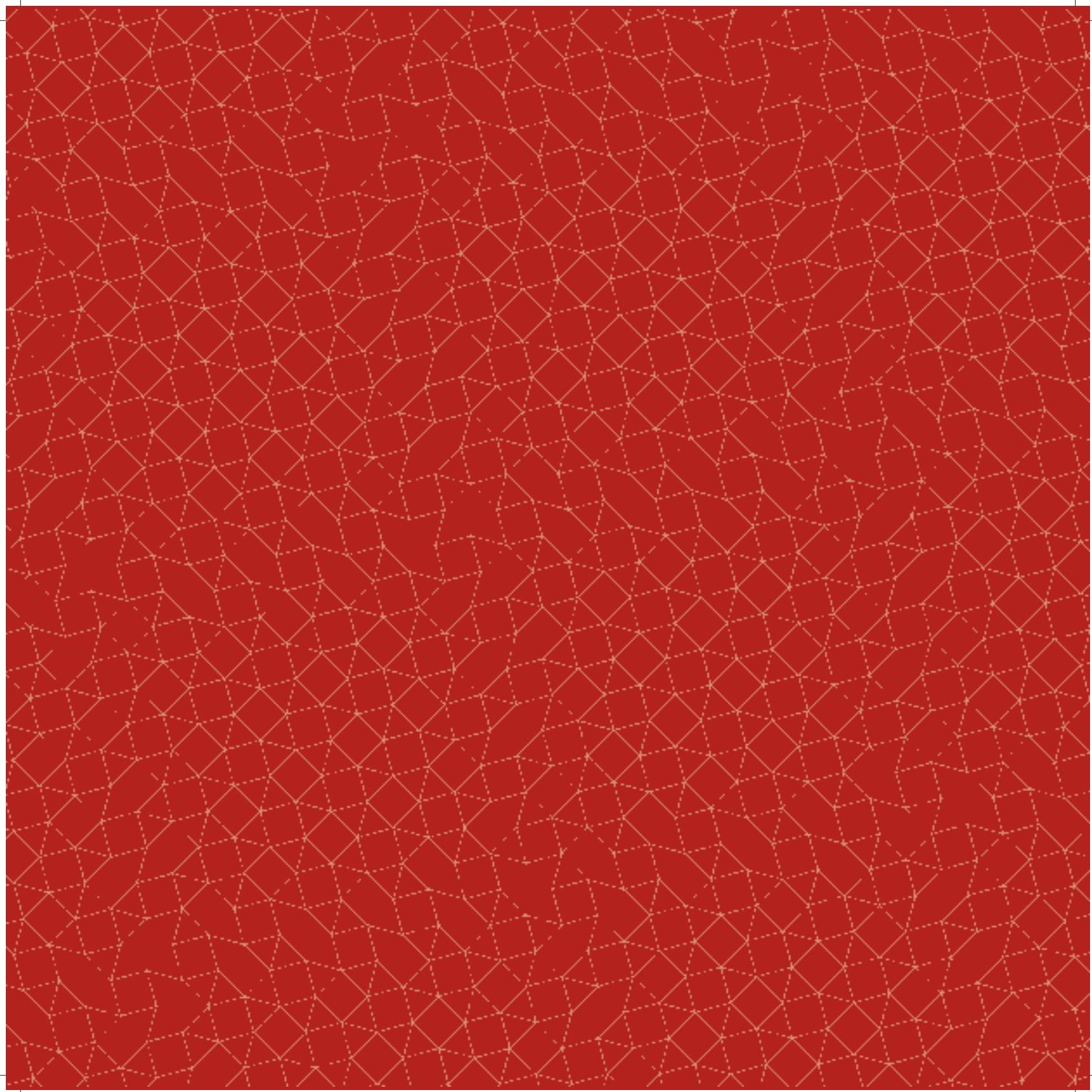
Paula Skriebeleit au Musée Juif de Belgique, 2018 © Musée Juif de Belgique

C.L.: Que retirez-vous de cette expérience ?

P.S.: Beaucoup de choses. Par exemple, la langue parce que j'ai appris le français à l'école, mais ce n'était pas extraordinaire. Maintenant, je m'exprime nettement mieux! Je découvre aussi comment un musée fonctionne. J'ai déjà visité beaucoup de musées, mais maintenant je vois combien de temps ça prend pour monter une exposition. J'ai un peu une vision «behind the scenes», parce que je travaille avec l'une des conservatrices du Musée, sur les collections. Je vois comment tout cela fonctionne.

C.L.: Quels sont vos projets après votre mission au Musée ?

P.S.: Je vais commencer des études en slavistique, parce que cela m'intéresse vraiment, et en philosophie. Avec ces études, j'aurais la possibilité, par la suite, de travailler dans un musée, par exemple en Pologne ou en République tchèque. Grâce au programme ASF, j'aurai appris à mieux m'exprimer en français et j'ai même suivi des cours de néerlandais!



Rétrospective 2017

2017, une année riche en activités

par Pascale Falek-Alhadeff, Conservatrice au Musée Juif de Belgique

En 2017, le Musée Juif de Belgique a organisé une série d'activités visant à toucher des publics variés. En tant que musée, il est essentiel d'offrir aux visiteurs une panoplie d'activités permettant d'aborder la culture sous diverses facettes. Autour d'une exposition, dans nos locaux ou hors les murs, les regards se croisent à l'occasion de conférences, débats, concerts, performances artistiques, colloques scientifiques ou encore ateliers olfactifs, culinaires et de calligraphie. Des activités à première vue fort diverses, mais qui convergent vers un objectif commun : apprendre, échanger, se délecter.

Cette programmation culturelle nous permet de toucher un public hétérogène : des locaux, Belges, Bruxellois, mais aussi des touristes venus des quatre coins de la planète. Un public aux origines

diverses, reflétant la ville-monde qu'est devenue notre capitale. Un public socialement hétérogène, et donc une programmation visant à ce que la culture soit ouverte à toutes et tous. Une politique muséale d'ouverture aux écoles également : de très nombreux élèves, accompagnés de leurs professeurs avec lesquels ils préparent en amont leur venue, visitent nos expositions et participent à nos ateliers.

Au cours de l'année 2017, notre programmation hors les murs a permis de tisser des liens, de construire des ponts, de déployer nos activités en des lieux nouveaux, dont les usagers et responsables nous ont accueilli avec énormément d'enthousiasme. Le cas de l'exposition itinérante «Juifs & Musulmans. Cultures en partage» est exemplaire en ce sens.



Échange à la Maison de Quartier Midi autour de l'exposition «Juifs & Musulmans. Cultures en partage» © MDQ Midi

«Juifs & Musulmans. Cultures en partage»

Avant de rouvrir les portes du musée avec «Bruxelles, terre d'accueil?», nous avons présenté dans six communes bruxelloises une exposition de photographies consacrée aux Juifs du Maroc. Intitulée «Juifs & Musulmans. Cultures en partage», cette exposition a fait le tour de la capitale: elle a d'abord été présentée en janvier 2017 à l'Hôtel communal de Saint-Josse-ten-Noode, le mois suivant dans quatre maisons de quartier de la Ville de Bruxelles (Midi, Rossignol, Haren et Willems), en mars à la Maison des Cultures et de la Cohésion Sociale de Molenbeek, en mai au Parlement bruxellois et, enfin, en septembre à la Maison communale d'Evere.

Le point de départ du projet résidait dans les photographies «Juifs du Maroc» issues des collections du Centre pour la Culture Judéo-Marocaine (CCJM). Une centaine de clichés inédits, pris par Aron Zédé Schulmann au début des années 1950 et mettant en avant l'histoire des Juifs du Maroc, a ainsi été présentée, ramenant à la vie les coutumes, objets et traditions de ces femmes et hommes. Ces clichés ont rappelé combien l'histoire du Maroc incarne un

cas exceptionnel de convivialité judéo-musulmane. Présents depuis plus de deux mille ans, Juifs et Musulmans ont vécu côté à côté pendant des siècles. Les photographies de l'exposition «Juifs du Maroc» du CCJM ont servi de base de travail aux élèves du Lycée Guy Cudell qui, avec l'aide de leurs enseignants, ont décidé d'élargir le thème original en se penchant sur les relations entre Juifs et Musulmans, de la naissance de l'Islam jusqu'au déclin de l'Empire ottoman.

Mené d'octobre 2016 à juin 2017, ce projet a été conçu à destination des plus jeunes (à partir de la 5^e primaire), tout en s'adressant à un public large. Les activités proposées autour de cette exposition visaient, d'une part, à déconstruire les préjugés et les discours entachés d'intolérance et, d'autre part, à sensibiliser les jeunes lycéens au dialogue interculturel en levant le voile sur les relations d'échanges entre Juifs et Musulmans au cours de l'histoire. Il ne s'agissait pas d'idéaliser une époque particulière ou d'occulter des périodes plus obscures, mais de mettre en relief les interactions et parallèles entre deux communautés trop souvent qualifiées d'ennemis.

73



Vernissage à la Maison des Cultures de Molenbeek © Maxime Collin



Vue de l'exposition à la Maison communale de Saint-Josse
© Sabiha El Yousfi



Atelier de calligraphie au Lycée Guy Cudell
© Pascale Falek-Alhadeff



Travaux des élèves présentés à la Maison communale de Saint-Josse © Sabiha El Youssfi

Les élèves furent pleinement acteurs du projet. Encadrés par l'équipe éducative du Musée Juif de Belgique ainsi que leurs professeurs de français et d'histoire, ils ont entrepris des recherches afin de recueillir une documentation étoffée, pour ensuite en relever les éléments les plus pertinents et réaliser des panneaux-textes destinés à intégrer l'exposition. Au mois de mai, lorsque « Juifs & Musulmans. Cultures en partage » fut présentée au Parlement bruxellois, ces jeunes ont exposé leur projet devant des parlementaires bruxellois et une centaine d'élèves d'autres établissements scolaires.

En amont, les élèves du Lycée Guy Cudell s'étaient rendus à la Grande Synagogue de l'Europe, rue Joseph Dupont, où ils ont échangé avec le Grand Rabbin Albert Guigui. Ils ont également assisté à une conférence du Professeur Gergely à la Maison communale de Saint-Josse. Au musée, ils ont visionné le documentaire « Ya Hessra Douk Li Yam » de Marc Berdugo, traitant de la coexistence entre Juifs et Musulmans au Maroc, et pu échanger avec le réalisateur venu spécialement de Paris pour la circonstance.

De leur côté, les élèves de 1P4DASPA (classe passerelle pour primo-arrivants) du Lycée Guy Cudell ont travaillé sur les mots, leurs sens, leurs racines communes – en hébreu et en arabe –, en s'adonnant à des exercices de calligraphie. Ces travaux ont, eux aussi, intégrés l'exposition. Afin de solliciter tous leurs sens, des ateliers « Parfums d'Andalousie » par Olivier Kummer ont également été proposés aux jeunes. Fin mai, ils furent invités à s'initier aux saveurs orientales, épices et préparations de mets traditionnels aux côtés d'une cheffe-cuisinière.

Enfin, le projet s'est clôturé par une soirée d'exception. Le 2 juin 2017, le Musée a accueilli une rupture de jeûne de Ramadan, le vendredi soir, soit également au moment de l'entrée du Shabbat qui fut célébré concomitamment. L'idée était d'expliquer aux convives les raisons du Shabbat, de faire découvrir les rites qui sont associés à sa pratique, et d'y associer les raisons de la fête du Ramadan, et des rites qui y sont liés, dont le jeûne.

Le repas a rassemblé plus de 250 personnes. Il fut précédé d'un exposé du Professeur Farid El Asri, intitulé « L'Andalousie d'hier et de demain. Juifs et Musulmans à la croisée des chemins », et d'un concert de musique arabo-andalouse par le chanteur Rafik El Maai, accompagné de ses musiciens.

Le bilan du projet « Juifs & Musulmans. Cultures en partage » est positif: l'exposition a connu un véritable engouement. L'itinérance nous a permis de toucher des publics très variés, en allant dans des communes dont les habitants ne franchissent pas toujours les frontières invisibles qui segmentent l'espace bruxellois. Pour certains de ces visiteurs, se rendre au musée n'est pas chose courante, encore moins dans un musée juif.

En parallèle de cette exposition itinérante et de ce projet éducatif, nous avons poursuivi, un autre projet pédagogique qui nous tenait tout particulièrement à cœur, une rencontre entre deux classes, du nord et du sud de la capitale.

75

Rencontre entre l'École 10 et l'École Beth Aviv

Dans le cadre de ses activités à destination des plus jeunes, le Musée a initié la rencontre de deux classes de 5^e primaire de l'École Beth Aviv (Forest) et de l'École 10 (Schaerbeek), en partenariat avec l'asbl Aviscène du comédien et auteur Ismaël Saidi. À cette occasion, les élèves ont rencontré l'avocat et auteur Alain Berenboom et Ismaël Saidi, dont les histoires de migration ont servi de fil rouge à ces journées de découvertes et d'échanges.

Les parents d'Alain Berenboom et d'Ismaël Saidi se sont installés à Schaerbeek, venus respectivement de Pologne et du Maroc¹. Ils y ont reconstruit leur vie, fondé une famille, tissé des

1. Ces parcours d'immigration croisés sont basés sur les récits suivants: Ismaël Saidi, *Les aventures d'un musulman d'ici*, Bruxelles, La boîte à Pandore, 2015; Ismaël Saidi, *L'École 10*, Bruxelles, Bord de l'eau, 2015; Alain Berenboom, *Monsieur Optimiste*, Bruxelles, Éditions Genèse, 2013.

liens. Leurs parcours respectifs ont permis de faire naître des interrogations communes. Comment se fit l'adaptation linguistique de ces familles étrangères arrivées en Belgique ? Quels furent les changements opérés, volontairement ou non, aux noms de famille ? Quelles furent leurs stratégies d'adaptation ? Quel accueil ont-ils reçu de la part de la société belge ? Ces questions ont constitué les fils rouges de ces rencontres, qui ont permis de faire prendre conscience aux jeunes qu'ils avaient au moins autant de points communs que de différences. Ils ont pu échanger, voire aussi se lier d'amitié : tout se joue dès l'école primaire !

Travailler avec des établissements d'enseignement primaire et secondaire est, pour nous, un objectif essentiel. Les jeunes peuvent également être sensibilisés aux problématiques chères à notre Musée par la fréquentation de centres de jeunes et autres clubs de jeunesse. C'est dans cette optique, mais aussi pour renforcer les liens entre notre institution et le quartier des Marolles qui lui est adjacent, que nous avons travaillé avec le Club de Jeunesse de la rue des Tanneurs.



Rencontre à l'École 10 avec les élèves de Beth Aviv © École 10

Exposition de photographies au Centre Culturel Bruegel

En 2017, le nouveau Centre Culturel Bruegel a accueilli une exposition de photographies prises par des jeunes des Marolles durant deux stages d'été. Ceux-ci avaient été organisés par le Musée en partenariat avec le Centre d'Expression et de Créativité (CEC) les Mercredis Artistiques, lié au Club de Jeunesse de la rue des Tanneurs. Respectivement intitulés « Les Marolles à l'image de Cartier-Bresson » et « Voir Bruxelles en couleurs », ces deux stages se sont tenus en 2015 et 2016, avant que leurs résultats soient présentés au grand public à l'occasion du 50^e anniversaire du Club de Jeunesse.

Ces adolescents ont été amenés à réfléchir au rôle du photographe et à la question de l'éthique photographique. Après avoir décortiqué l'œuvre d'Henri Cartier-Bresson et découvert la *street photography*, ils se sont adonnés à des exercices pratiques dans le quartier des Marolles, avant que le fruit de leur travail ne soit finalement exposé.



Affiche de l'exposition © CEC Les Mercredis artistiques

Pour notre institution, renforcer ses attaches au niveau local est une priorité. Situé entre les Marolles et le Sablon, le Musée jouit d'une position de choix pour bâtir des ponts entre ces quartiers. Faire venir des jeunes des Marolles chez nous, leur faire prendre part à ce type d'ateliers n'est pas anodin. Ces jeunes n'avaient jamais osé franchir les portes du Musée, c'est désormais chose faite !

Projection du film « Ben-Gurion. Épilogue »

De manière plus ponctuelle, nous engageons également des partenariats pour des événements qui nous tiennent à cœur. La projection

exceptionnelle du documentaire « Ben-Gurion. Épilogue » organisée en partenariat avec IMAJ au cinéma Aventure en mai 2017 fut un succès : la salle était comble, le public ravi. Ce documentaire fut projeté en présence de Yael Perlov, productrice et monteuse à l'origine du film, venue spécialement pour échanger avec le public. Réalisé en 2016, ce documentaire est revenu à travers des archives inédites sur la trajectoire de David Ben-Gurion : le Premier ministre d'Israël, fondateur de Tsahal, y évoque avec une franchise surprenante des sujets personnels, son attirance pour le bouddhisme et sa place dans l'histoire du peuple juif. Un film touchant, sensible, percutant.

« Les Mardis du Musée »

Tout au long de l'année, nous avons poursuivi le cycle de conférences « Les Mardis du Musée ». Ils ont porté sur des sujets variés, liés à la culture et l'histoire juives ainsi qu'aux thématiques abordées dans nos expositions temporaires. La parole a tour à tour été donnée à des écrivains, des anthropologues, des musiciens, des journalistes, des sociologues et des historiens. Le temps d'un midi, ils nous ont présenté leurs travaux, la synthèse de leurs nouvelles recherches, ou encore leur démarche artistique.

En 2017, nous avons eu le plaisir d'accueillir Pavel Tychtl, Sabine Bordon, Natacha Chetcuti-Osorovitz, Marie Peltier, Michael Pivot, Richard Kalisz, Serge Goriely, Jacques Aron, Nathalie Skowronek, Safia Kessas, Michèle Fellous, Jackie Feldman, Philippe Graffin, André Hosszu, Eric Bruggeman, Chantal Massaer, Richard Kenigsman, Jacques Sojcher, Géraldine Kamps et Michèle Baczynsky. Des orateurs et oratrices engagés, de talent, qui nous ont offert de beaux moments d'inspiration !

Ces conférences sont l'occasion de mettre en valeur les travaux de jeunes chercheurs et d'artistes prometteurs, mais aussi d'experts confirmés. Notre institution doit se nourrir des nouvelles recherches

historiques, sociologiques, anthropologiques d'une part, et tenter d'en répercuter les enseignements sur le terrain d'autre part. C'est en vue de renforcer les relations avec le monde académique que fut également organisé le colloque «Minorities in/at War», né dans le cadre des commémorations du centenaire de la Grande Guerre.

«Minorities in/at War»

Cette conférence internationale s'est tenue les 9 et 10 mars 2017 à la Bibliothèque Royale de Belgique. Organisée en partenariat avec le CegeSoma/Archives de l'État, elle a permis de mettre en perspective la question de la violence perpétrée envers les minorités, et leur protection légale, entre 1912 et 1923. Ce type d'activités permet à notre institution de conforter ses liens au niveau académique et scientifique, mais aussi d'approfondir des thématiques qui lui tiennent à cœur, comme l'histoire des minorités dont la minorité juive.

L'événement s'est articulé en deux journées d'étude comprenant des présentations d'historiens venus du monde entier: Carole Fink (Ohio State University), Dominiek Dendooven (In Flanders Fields/Université d'Anvers), Jaclyn Granick (Oxford), Machteld Venken (Université de Vienne), Panikos Panayi (De Montfort University), Gershon Bacon (Bar Ilan University), Mehmet Polatel (Université du Bosphore), Hamit Bozarslan (EHESS), Pieter Lagrou (ULB), Yasmina Zian (Technische Universität Berlin), Maciej Gorny (Imre Kertesz Kolleg, Jena) et Corinne Triolet (ULB). Au cours de ce colloque, une place de choix a en outre été accordée au présent et à la résonance du thème des «minorités en guerre» avec l'actualité immédiate.

«Troubles féministes dans l'islam et le judaïsme»

Un autre colloque académique d'envergure a été organisée en octobre 2017, en partenariat

avec la Structure de Recherche interdisciplinaire sur le genre, l'égalité et la sexualité (STRIGES), l'Observatoire des mondes arabes et musulmans (OMAM) et la Maison des Sciences Humaines de l'ULB (MSH-ULB). Il a réuni des chercheurs et des acteurs de terrain travaillant sur les questions de genre en judaïsme et en islam. Des domaines de recherche proches à première vue, mais dont les intervenants n'ont pas toujours la possibilité de se rencontrer et de confronter leurs résultats.

Ce colloque international a permis d'explorer en quoi les pratiques féministes, et de manière plus large les rapports de genre, déstabilisent les assignations et pratiques normatives du judaïsme et de l'islam. Les questions d'identité, de patriarcat, de loi religieuse, de sexualité, de mémoire ont été abordées. Elles l'ont été à travers le prisme de disciplines diverses: l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, la science politique, les arts, la psychanalyse, la théologie. Chacune de ces disciplines, avec sa spécificité, a permis d'apporter des clés de réflexion sur les enjeux féministes contemporains. Cette initiative a conduit à une meilleure compréhension de la diversité et des discours conflictuels qui constituent les féminismes dans leurs rapports aux cultures juives ou musulmanes. Cette rencontre trouvera un prolongement sous la forme d'un numéro thématique de la revue scientifique *Sextant*.

Conclusion

Cette année fut l'occasion pour notre institution de nouer de très nombreux partenariats, avec des centres culturels, des associations, des institutions scientifiques, mais aussi avec le monde académique.

Riche de tous ces évènements, le Musée entend continuer aux cours des années qui viennent à s'adresser aux plus jeunes, aux usagers des Maisons de Quartier, aux publics peu familiers des institutions culturelles, mais également aux chercheurs et spécialistes, sans oublier bien entendu les amoureux d'histoire et de culture juive.



Table-ronde lors du colloque « Minorities in/at War » © Pascale Falek-Alhadeff

79



Affiche du colloque « Troubles féministes dans l'islam et le judaïsme » © MSH - ULB

Bruxelles, terre d'accueil ?

par Pascale Falek-Alhadeff, Conservatrice au Musée Juif de Belgique

80

Pour sa réouverture au public, le Musée Juif de Belgique a choisi de partir de l'expérience juive de l'immigration pour envisager la question de la migration dans ce qu'elle a d'universel. De nos jours, les Juifs habitant Bruxelles viennent de pays extrêmement variés (Pologne, Russie, France, Iran, Maroc, Roumanie, Argentine, etc). Au cours des deux derniers siècles, ils ont contribué à faire de la ville, par des apports multiples, ce qu'elle est aujourd'hui. Un épisode sombre de cette histoire, que l'exposition n'a pas manqué de rappeler, est celui de l'attitude des autorités bruxelloises durant la Seconde Guerre mondiale vis-à-vis de la population juive, dont 5% seulement possédait alors la nationalité belge. Partant de ce vécu, il a été choisi de l'élargir à l'histoire des vagues migratoires qui se sont succédées à Bruxelles depuis 1830, et qui ont, elles aussi, transformé la ville.

Il nous semble essentiel, en tant que musée juif, de traiter la question du vivre-ensemble dans une société multiculturelle. La mission d'un musée juif est de susciter le questionnement, d'oser aborder des sujets d'actualité, de sensibiliser le grand public aux défis à relever par nos sociétés contemporaines. L'un de ces défis est la question migratoire. Elle nous touche d'autant plus que nous sommes attachés aux valeurs du judaïsme et que nous nous souvenons, non seulement que nous fûmes esclaves en Egypte, mais aussi réfugiés pendant l'entre-deux-guerres, pourchassés en 1940-1944 et apatrides après-guerre.

Ouverte d'octobre 2017 à mars 2018, l'exposition «Bruxelles, terre d'accueil ?» a été organisée en partenariat avec les Archives de l'État (AE). Elle fut l'occasion de mettre en avant le patrimoine exceptionnel conservé par les AE concernant les habitants étrangers ou d'origine étrangère passés par la Belgique au cours des deux derniers siècles.

Des sources exceptionnelles en Europe, sauvegardées par les AE mais également d'autres institutions publiques comme les Archives de la Ville de Bruxelles. Autant de documents d'archives qui permettent d'étudier le phénomène migratoire, d'en saisir les enjeux et les obstacles, et de nuancer notre vision du passé afin de mieux comprendre le présent.

Ce projet a aussi bénéficié de l'appui du Centre pour la Culture Judéo-Marocaine (CCJM), qui s'attache tout particulièrement aux questions identitaires : qui sont les Bruxellois aujourd'hui ? D'où viennent-ils et comment leurs cultures et origines diverses ont façonné cette identité bruxelloise en pleine mutation ?

L'exposition

Plus de 180 nationalités différentes se côtoient aujourd'hui à Bruxelles. Au-delà des chiffres, chacun de ces émigrés a son histoire, son parcours, ses espoirs. Depuis 1830, différentes vagues migratoires se sont succédées. Pourquoi ces femmes et ces hommes ont-ils quitté leur pays ? Bruxelles a-t-elle été, pour eux, une terre d'accueil ?

Racontant comment la capitale belge s'est peu à peu transformée en «ville-monde», cette exposition a retracé sur près de deux siècles le parcours de ces étrangers installés à Bruxelles pour quelques mois ou pour toujours. Pour ce faire, elle présentait les objets qu'ils ont emportés avec eux, leurs témoignages personnels ou leurs photographies de famille. L'exposition se déclinait en trois volets, le premier s'attachant à l'histoire des relations entre Bruxelles et ses étrangers depuis 1830, le deuxième portant sur les migrants d'aujourd'hui et le troisième présentant le regard d'artistes bruxellois sur la question de la diversité.



81

Vue du parcours historique de l'exposition © Maxime Collin

Un parcours dans l'histoire

Depuis 1830, Bruxelles a accueilli des centaines de milliers de personnes venues d'ailleurs. Étrangers, réfugiés, immigrés, expatriés... Quel que soit le qualificatif utilisé, ces hommes et ces femmes ont contribué à forger le visage de la capitale. Entre bienveillance et surveillance, l'accueil qu'ils ont reçu de la part des autorités comme de la population a fortement varié au cours du temps. Majoritairement issus des pays limitrophes jusqu'à la Première Guerre mondiale, ces étrangers viennent désormais des cinq continents, contribuant à faire aujourd'hui de Bruxelles l'une des villes les plus cosmopolites du monde.

Ce parcours à travers l'histoire a mis en lumière les différentes vagues migratoires qui ont façonné la capitale. Il retraçait la trajectoire de femmes et d'hommes qui ont trouvé refuge à Bruxelles de 1830 jusqu'à nos jours, certains célèbres comme Karl Marx ou Leonidas, d'autres bien plus anonymes. Ces deux siècles d'histoire étaient racontés à travers des objets personnels, les archives de la Police des étrangers, des articles de presse, des photographies inédites ou encore des films d'époque.

Ce parcours dans l'histoire s'achevait par un dispositif d'exception. La cage d'escalier du Musée fut l'hôte de deux cents photos de famille, prêtées par des hommes et des femmes originaires de quatre continents, venus s'installer à Bruxelles à des périodes diverses et pour des motifs tout aussi variés. Ce dispositif a donné une âme particulière à cette exposition, en faisant revivre ces histoires de famille à travers des photographies inédites, parfois seuls témoins d'un passé oublié, d'un monde qu'on a quitté, d'une famille aujourd'hui déchirée. Ces images ont aussi permis d'échanger : les descendants ont pu se rencontrer et tisser des liens au-delà de leurs origines souvent diverses.

82



Leonidas Kestekides, chocolatier né dans une famille grecque d'Anatolie et qui deviendra l'un des symboles du savoir-faire culinaire belge © M. Collin



Zoom sur quelques-unes des deux cent photos de famille exposées dans la cage d'escalier du Musée © Maxime Collin

Quinze témoins d'aujourd'hui

Outre ce volet historique, «Bruxelles, terre d'accueil ?» interrogeait également la question migratoire aujourd'hui. Quinze témoins, venus des quatre coins du monde, ont été filmés. Avec leurs mots, leurs accents et leurs points de vue, ils ont raconté leur parcours de vie et ce que Bruxelles représente à leurs yeux. Toutes et tous sont nés à l'étranger : ils viennent du Soudan, de Chine, de France, du Brésil, de Suède ou encore de Syrie. Les raisons qui les ont poussés à venir à Bruxelles sont, elles aussi, variées : ils ont fui l'oppression politique, ils voulaient trouver un meilleur salaire ou c'est simplement une histoire d'amour qui les a mené en Belgique. Certains sont venus par avion, tandis que d'autres ont survécu à un périlleux trajet en bateau sur la Méditerranée. Encore adolescents ou déjà pensionnés, certains ont obtenu la nationalité belge, tandis que d'autres l'attendent encore désespérément, sans parler de ceux qui ne l'ont jamais demandée même s'ils habitent à Bruxelles depuis plusieurs décennies. Dans quatre films inédits présentés dans l'exposition, ces quinze témoins ont accepté de nous raconter les obstacles rencontrés ici et là-bas, leurs déchirures, mais aussi leurs rêves et leurs espoirs.



Installation de l'artiste Thomas Israël © Maxime Collin

Le regard des artistes

La diversité culturelle dans le Bruxelles d'aujourd'hui était également abordée par le biais artistique. Les quatre étages du bâtiment sis rue des Minimes présentait le travail d'artistes basés à Bruxelles qui se sont emparés de la question migratoire. Chaque artiste ou collectif d'artistes y présentait des œuvres spécialement créées pour cette exposition.

Enfin, dans un souci de prolonger la réflexion avec les nouvelles générations et de donner une dimension encore plus participative à l'exposition, une collaboration a vu le jour entre le Musée et l'Athénée Royal Gatti de Gamond. De septembre 2017 à février 2018, une classe de 4^e année du secondaire de cette école, dont nombre d'élèves sont issus de l'immigration, est partie, avec l'aide d'historiens, de généalogistes et d'artistes, sur les traces de sa propre histoire de famille. Chaque élève a réalisé, selon son choix, un dessin, une installation artistique, un texte ou un petit film sur son histoire familiale. L'ensemble des travaux produits par les élèves de Gatti de Gamond fut exposé au Musée, se mêlant aux œuvres des artistes plus confirmés évoqués précédemment.

83



Installation de l'artiste Nadia Berriche © Maxime Collin

Autour de l'exposition

En vue de prolonger l'exposition, les visiteurs de « Bruxelles, terre d'accueil ? » étaient invités à découvrir un dossier pédagogique (toujours téléchargeable sur notre site internet). Ils purent également se plonger dans le numéro spécial de l'Agenda Interculturel, réalisé par le Centre Bruxellois d'Action Interculturelle, qui présentait le regard de chercheurs (géographes, sociologues, historiens etc.) sur la diversité à Bruxelles. Enfin, plusieurs activités ont vu le jour autour de l'exposition :

La Quinzaine de la Solidarité Internationale organisée par la Ville de Bruxelles s'est clôturée en beauté au Musée le dimanche 15 octobre 2017. Rassemblant plus de deux cents personnes, cette journée festive permettait de découvrir l'exposition à l'aide de visites guidées, de participer à des ateliers olfactifs animés par Olivier Kummer (Parfums d'ici & d'ailleurs), d'assister des lectures de contes par Alice Michalowski (Contes d'ici & d'ailleurs), d'échanger avec le professeur Eric Corijn, qui donna un exposé intitulé « Comment les migrations ont-elles fait Bruxelles ? De quelle manière la diversité conditionne-t-elle l'urbanité ? Quelles pistes pour faire ville ensemble ? », et enfin d'écouter le concert de la chorale Zaaman (Arab Women's Solidarity Association – Belgium).

En février 2018, le Musée a en outre accueilli deux soirées exceptionnelles du festival itinérant « Made in Bruxsel », co-organisé par la Brussels Academy et le Centre Bruxellois d'Action Interculturelle. La première soirée a eu lieu le 2 février, avec pour thème « Bruxelles, terre d'asile ? ». Animée par Sabine Ringelheim (BX1), elle a eu pour orateur principal François de Smet (Myria), dont le brillant exposé fut suivi de l'intervention de plusieurs témoins, avant qu'un concert d'Akasha Sound ne clôture la soirée. La seconde soirée, le 9 février, traitait plus spécifiquement des « Diasporas juives », avec comme expert Jean-Philippe Schreiber (ULB), accompagné d'un panel de témoins. Cette soirée s'acheva en

musique avec un émouvant bal yiddish. Rassemblant plus de cent-vingt personnes à chaque fois, ces deux soirées « Made in Bruxsel » firent salle comble.

Le samedi 3 mars 2018, de 19h à 2h du matin, le Musée a ouvert exceptionnellement ses portes au public pour la Museum Night Fever. L'occasion pour 1.300 visiteurs ce soir-là de découvrir l'exposition « Bruxelles, terre d'accueil ? » animée par une série d'activités d'exception. À l'occasion de cet événement, In Your Box Project a en effet mis en place sa « Box » dans laquelle les visiteurs étaient invités à pénétrer et être pris en photo. Le collectif bruxellois Farm Prod réalisa, de son côté, un Live Painting. Enfin, Refugees Got Talent a, pour le plus grand plaisir des visiteurs, joué de la musique jusqu'au bout de la nuit.

Conclusion

« Bruxelles, terre d'accueil ? » fut un incontestable succès. Les médias ont très largement couvert l'exposition, tandis que les retours du public furent extrêmement positifs. De nombreux touristes, des Belges, des Bruxellois, des Wallons et des Flamands sont venus visiter cette exposition, découvrant la capitale belge sous un angle inédit. Nous avons également accueilli de nombreux groupes scolaires. Plus de 10.000 visiteurs ont franchi les portes de notre institution à l'occasion de cette exposition « d'ouverture » marquant la réouverture du Musée.

Parcours d'immigration Trois portraits, trois histoires

par Olivier Hottois, Conseiller scientifique au Musée Juif de Belgique

Introduction

Entre octobre 2017 et mars 2018, notre Musée a organisé l'exposition temporaire « Bruxelles, terre d'accueil ? ». Elle visait à rendre compte de la manière dont la capitale belge est devenue,

en moins de deux siècles, l'une des villes les plus cosmopolites au monde. Partant de la perspective des migrants eux-mêmes, elle présentait notamment dans la cage d'escalier du Musée une installation de portraits photographiques d'hier et d'aujourd'hui. Destinée à rendre compte du nombre et de la



Vernissage de l'exposition « Bruxelles, terre d'accueil ? » © Musée Juif de Belgique

diversité des migrations vers Bruxelles, elle se matérialisait par l'accrochage de deux cents cadres, de formats et styles très différents, présentant des photographies de migrants et de leurs familles prises avant leur départ. Les plus anciennes de ces images dataient de la fin du 19^e siècle, tandis que les plus récentes n'avaient pas plus de quelques mois.

La difficulté de la tâche, outre la recherche et l'achat de ces cadres anciens, consistait à faire correspondre ceux-ci à la dimension et la qualité de ces photographies de famille. Encore fallait-il trouver des migrants acceptant de participer au projet en nous prêtant leurs clichés à exposer.

Après avoir contacté différentes associations spécialisées dans l'histoire et la mémoire des migrations, sans grand résultat, surgit l'idée de faire appel au «bouche-à-oreille». Parmi mes propres relations, trois personnes ont accepté de confier leurs photographies privées pour illustrer un parcours d'immigration. J'ai, par la suite, décidé de recueillir leurs témoignages, qui constituent d'indispensables mises en contexte de ces images. Ces trois portraits, ces trois histoires de vie constituent l'objet de cet article.

Anne Joué, veuve de Saïd Hamza

Saïd Hamza est né à Casablanca le 9 mars 1961. Il est le cinquième enfant d'une fratrie de six. Ses frères et sœurs sont enseignants ou cadres administratifs. Sa mère, Mahjouba, est d'origine arabe et son père, Ali, est berbère et originaire de la région de Ouarzazate. Tout gamin, Ali a quitté sa province natale pour gagner Casablanca où un couple de Français l'a pris sous sa protection. Adulte, il a acquis plusieurs restaurants et cinémas qu'il a fait fonctionner.

Au Maroc, pays où l'Islam est la religion officielle ainsi que le stipule la Constitution marocaine, la religion est devenue de plus en plus prégnante au fil des années. Sur les photos s'étalant des années 1960 à 1980, ni la mère ni les sœurs

de Saïd ne sont voilées. Elles s'habillent volontiers à l'occidentale, ce qui ne serait plus le cas aujourd'hui.

Saïd perd son père à l'âge de 15 ans. Il est déjà en pleine révolte depuis plusieurs années. Il refuse de faire les prières, de jeûner pendant le Ramadan et aime boire une bière ou un verre de vin. Il se sent de plus en plus étranger dans une société qu'il juge hypocrite, car il en connaît des musulmans qui boivent de l'alcool en cachette ou qui, à l'abri des regards, mangent ou fument pendant le Ramadan. Par ailleurs, sous Hassan II, la libre expression n'est pas vraiment tolérée.

Après son baccalauréat obtenu au Maroc, Saïd, guidé par l'espérance de pouvoir vivre une autre vie, décide de s'expatrier en Europe et plus précisément en Belgique. Pourquoi ce pays où il ne connaît personne ? Il est résolu de faire de l'informatique, et dans la région de Mons, une haute école a accepté de l'inscrire, lui fournissant ainsi un permis de séjour étudiant, précieux sésame pour se rendre en Europe. Il quitte donc Casablanca au tout début des années 1980 avec un peu d'argent en poche et la promesse d'une petite bourse d'étude du gouvernement marocain qui respectera, en fait, peu ses engagements.



Saïd Hamza, au Maroc, 1983 © Collection personnelle

Au bout d'un an ou deux passés dans des conditions précaires, il rate ses études, doit faire des petits boulots pour survivre et parfois même dérober un peu de nourriture dans les magasins. Et puis un jour, quelque part à Mons ou à Cuesmes, il est abordé par des pentecôtistes (groupement protestant) dans la rue. Ils lui font découvrir la Bible, et là, c'est le choc. Saïd, qui n'a jamais été croyant et que toute forme de religion agaçait, est persuadé, au bout de plusieurs mois de lecture quotidienne de la Bible, que Jésus l'écoute et le soutient. À la suite d'un long cheminement, il décide de se faire baptiser et entame des études de théologie protestante au CTS (*Continental Theological Seminary, CBC à l'époque*), un institut américain basé à Sint-Pieters-Leeuw. Il peut loger sur le campus, dans une chambre à partager, contre des petits travaux d'entretien général.

Cependant, cet institut étant privé et non reconnu par l'État belge, les autorités administratives ne peuvent lui renouveler son permis de séjour sur cette base. Après trois ans d'études au CTS, il est instamment prié de s'inscrire dans une institution reconnue et subventionnée. Ça tombe bien, car Saïd a mis, au fil des ans, de la distance avec le groupement protestant auquel il avait adhéré.

Il se tourne alors vers la FUTP (Faculté universitaire de théologie protestante) de Bruxelles où, vu son bagage antérieur en théologie, il fait une candidature unique, puis une licence en théologie protestante, ainsi que l'agrégation. Il finance ses années d'études à la FUTP en enchaînant les jobs étudiants et, grâce à l'entremise d'un professeur de cette faculté longtemps actif au Liban, obtient une petite bourse annuelle de l'ACO (Action Chrétienne en Orient). Il occupe la conciergerie du bâtiment avec les responsabilités attachées à la fonction. Parfois, sa sœur aînée, haut cadre, l'aide financièrement.

Saïd devient un protestant plus libéral. Son mémoire de fin d'études est d'ailleurs une réflexion positive sur le dialogue islamo-chrétien. Car s'il a changé de religion, convaincu que le Christ l'a sauvé, il ne renie pas la culture musulmane pour autant, tout en restant néanmoins assez critique

vis-à-vis de la société marocaine. Il aime réciter des versets du Coran pour leur beauté (arabe classique) et s'applique à démontrer comment des subtilités d'interprétation ou de traduction peuvent conduire à de grands malentendus.

Diplômes en poche, il se marie, obtient la nationalité belge, fonde une famille et se tourne vers l'enseignement (1997). Saïd sera professeur de religion protestante jusqu'à son décès accidentel en 2014.

Il n'est peut-être pas inutile de souligner, dans le cadre de ce récit, l'intolérance à laquelle s'est heurtée Saïd durant son séjour en Europe, notamment de la part des milieux musulmans. Saïd a eu divers problèmes après sa conversion, en particulier en tant que professeur de religion protestante dans les établissements où il donnait cours. Certaines directions d'école, voulant à tout prix éviter les problèmes, lui demandaient même de rester discret, voire caché, lorsque son apostasie était soulignée par des professeurs de religion islamique ou des élèves. Saïd a aussi été l'objet d'insultes, voire de menaces de mort, émanant de certains membres de sa communauté d'origine, parce qu'il avait changé de religion, mais aussi parce qu'il avait donné comme premier prénom à sa fille un nom qui n'est pas issu de la tradition arabo-musulmane.

87

Isabelle Miranda Herrera

Isabelle est née en 1954 dans la ville de Rancagua, au Chili. Elle a deux frères, quatre sœurs, et est la cinquième de la fratrie. Son père travaillait comme ouvrier métallurgiste dans une fonderie de cuivre et sa maman était mère au foyer.

Au Chili, Isabelle suivait des cours de secrétariat, puis d'infirmière sage-femme à l'université de Concepción, tout en faisant partie du MIR (*Movimiento de Izquierda Revolucionaria*) un mouvement politique chilien d'extrême gauche.

Après le coup d'État militaire du 11 septembre 1973 qui porte au pouvoir Augusto Pinochet, tous les mouvements d'extrême gauche sont persécutés.



Isabelle, âgée de 3 ans, Alameda de Rancagua, Chili, 1956
© Collection personnelle

88

En 1976, le mouvement MIR est démantelé. Isabelle est arrêtée avec une amie colocataire dans leur logement étudiant, et emmenée cagoulée dans une prison clandestine où elle restera enfermée durant dix jours. Elle est placée dans une cellule avec une dizaine d'autres codétenues. Durant sa détention, elle est, à de très nombreuses reprises, interrogée de nuit avec violences et menaces. Elle n'est toutefois pas réellement torturée, à la différence d'autres compagnes de détention, car, située au bas de l'échelle dans la hiérarchie de son organisation, elle ne détient pas beaucoup d'informations. Sa famille ignore son emprisonnement : elle est considérée comme «disparue». C'est son compagnon Manlio, également membre du MIR, qui, préalablement alerté par un code prédéfini entre eux, prévient sa famille de son arrestation. La mère d'Isabelle peut ainsi porter plainte pour arrestation arbitraire.

Après plusieurs semaines, Isabelle est relâchée et peut reprendre les cours à l'université, tout en ayant l'obligation de se présenter toutes les semaines à la police. Elle s'en sort donc bien par rapport à d'autres, torturées par étouffement dans de l'eau, battues toutes les nuits ou électrocutées. Une fois sortie de prison, Isabelle épouse Manlio pour qu'il ait, en cas de nouvelle arrestation, le pouvoir administratif de porter plainte et tenter de la faire libérer. Ensemble, ils ont une fille, Rocío. Durant deux années, leur vie est très compliquée au Chili.

En 1979, Manlio, activement recherché par la police politique, quitte son pays natal. Il se réfugie en Belgique grâce à l'aide d'un prêtre belge venu autrefois travailler au Chili et qui dispose de contacts auprès du Haut-commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (devenu aujourd'hui «Agence des Nations Unies pour les réfugiés»). Grâce au statut de réfugié politique, il est bien reçu en Belgique, perçoit une allocation financière, suit des cours de français, une formation d'apprentissage professionnel et trouve rapidement un travail comme ouvrier, métier alors en forte demande.

De son côté, Isabelle termine ses études de sage-femme au Chili et rejoint son mari avec sa fille en Belgique grâce au programme de réunification des familles. Le couple vit à Saint-Gilles. Isabelle étudie le français à la Chambre de Commerce et trouve rapidement un travail psycho-social dans l'association COLAT (collectif latino-américain de travail psycho-social), une asbl qui vient en aide aux réfugiés ayant subi la répression politique en Amérique latine. Isabelle y prend en charge les enfants, leur donne des cours d'espagnol, favorise les échanges entre les réfugiés notamment. Elle trouve ensuite un poste d'aide-soignante, puis d'infirmière dans la clinique privée Saint-Joseph à Etterbeek. Après la fusion entre cette clinique et l'hôpital Saint-Pierre, elle obtient un poste de sage-femme, métier qu'elle exerce encore aujourd'hui.

Nancy Valdivia

Nancy est née à Andahuaylas dans le sud du Pérou, à 3.000 mètres d'altitude. Elle y a vécu jusqu'à 14 ans avec ses parents et ses trois sœurs. Son père travaillait dans une banque, avant d'être promu d'abord à Cusco, puis à Lima, sa famille le suivant dans ses déplacements. Après ses études, Nancy commence à exercer le métier d'enseignante.

En 1989, sa sœur, Mercedes, est partie suivre des études à l'IAG (Institut d'Administration et de Gestion) à Louvain-la-Neuve, tandis que son mari préparait un doctorat en sciences appliquées à l'UCL. Après être venue lui rendre visite en Belgique, Nancy y constate la tranquillité de la vie. Son plus cher désir devient, dès lors, de revenir dans ce pays où elle s'était sentie très bien accueillie, sans jamais avoir l'impression d'être une étrangère. Malheureusement, pour pouvoir s'établir en Belgique, il était nécessaire d'obtenir la naturalisation, qui passait par une résidence de longue durée.

À cette époque, le Pérou est secoué par des attentats terroristes perpétrés par le «Sentier Lumineux», un mouvement communiste armé. Pour échapper à l'instabilité politique, Nancy décide de faire comme sa sœur en venant suivre des cours en Belgique. Pour atteindre cet objectif, il faut notamment trouver les moyens de financer le séjour sur place et apprendre le français. Avant son départ pour la Belgique, elle commence donc à suivre durant six mois des cours du soir à l'Alliance Française. Sa sœur, résidant à Louvain-la-Neuve, tente de l'aider à obtenir une bourse d'études, chose qui s'avère compliquée car Nancy a plus de 35 ans. Il lui reste la possibilité de s'auto-financer, c'est-à-dire de travailler tout en étudiant. Elle bénéficie aussi d'une pension d'enseignante puisqu'elle a déjà travaillé durant seize années et que le système de pension péruvien comptabilise également ses quatre années d'études comme des années de travail. Elle dispose donc déjà d'un bon appoint financier. Une de ses sœurs, psychologue dans

une mine au Pérou, l'aide également en lui donnant une petite somme mensuelle.

Nancy s'inscrit à l'UCL et y obtient un diplôme spécial en sciences de l'éducation. Après cette formation et sans permis de séjour, il ne lui reste plus d'autre choix que soit entamer d'autres études, soit retourner au Pérou. Elle suit donc un autre cursus en gestion d'établissements scolaires.



Nancy Valdivia, devant le Palais royal, Bruxelles, 1992
© Collection personnelle

Ensuite, elle débute une autre formation dans le domaine éducatif à l'Université Libre de Bruxelles et la termine au niveau du doctorat à l'UCL. Après cela, elle obtient sa naturalisation et travaille à Louvain-la-Neuve à l'hôtel « Le relais », qui ferme ses portes en 2007. Nancy a, à ce moment-là, l'opportunité d'intégrer le service de l'Administration des relations extérieures et communication de l'UCL, où elle travaille toujours actuellement.

Pour ce qui est de sa famille, ses trois sœurs ont toutes quitté le Pérou pour vivre ailleurs : Mercedes est économiste et travaille au Canada, Luz, la psychologue, travaille à Boston et sa petite sœur Roxanna, titulaire d'un master en gestion, travaille à Stamford dans le Connecticut.

Conclusion

Les trois témoignages présentés dans cette contribution touchent à l'immigration extra-européenne vers la Belgique. En ce qui concerne les motivations des migrants extérieurs à l'Union européenne, on sait que plus de la moitié (52 %) arrive en Belgique pour raisons familiales. 14 % d'entre eux viennent pour des motifs politiques, 13 % pour les études, 10 % pour le travail et 10 % pour autres raisons¹. Les trois portraits rappellent que les raisons du départ peuvent être multiples et qu'elles se chevauchent même souvent.

Dans le premier cas, les études (raison officielle) permettent d'entrer dans le pays par le biais d'une inscription dans un établissement d'enseignement supérieur et d'échapper ainsi à la pression d'interdits religieux. L'attrait de « l'aventure » est aussi une motivation déterminante. Dans le deuxième cas, le regroupement familial ne peut être considéré indépendamment des motifs politiques ayant poussé le conjoint à fuir le pays. Dans le troisième cas, les raisons du départ pour cause d'études sont à la fois la clé et le moyen d'obtenir de meilleures conditions de vie, même si la décision du départ a été influencée par les circonstances politiques que traversent le pays d'origine. Dans les trois cas, la barrière de la langue ne s'est pas révélée être un obstacle durable, et l'accession au travail a été possible.

1. Cf. 2017: *La migration en chiffres et en droits*, Bruxelles, Myria, 2017, p. 38 (consulté sur http://www.myria.be/files/MIGRA2017_FR_AS.pdf).

Acquisitions

Sélection 2016-2018

par Zahava Seewald, Conservatrice au Musée Juif de Belgique

Depuis le début de l'année 2018, nos collections sont en ligne. Plus de 14.000 objets peuvent désormais être consultés sur notre site www.mjb-jmb.org, dans la rubrique « Collections en ligne ». Notre inventaire est actuellement en cours de perfectionnement et les images se rajoutent au fur et à mesure. À terme, c'est l'ensemble de la collection muséale qui sera consultable, donnant ainsi un aperçu inédit de la richesse du patrimoine juif en Belgique et ailleurs.

Parmi les nombreuses acquisitions du Musée depuis 2016, nous vous proposons une sélection d'images et d'objets emblématiques, classés par types de document.

Photographie

Deutsche Schule / école allemande

Bruxelles, circa 1910

Photographie – 10,7 x 12,2 cm

Achat – 2016 – inv. 16051



© Musée Juif de Belgique

Cette photographie complète notre documentation de photos, cartes postales et documents qui illustrent l'histoire de cette école située dans le bâtiment du Musée Juif de Belgique. La photo représente une classe de garçons dans l'ancienne école allemande qui fut construite au 21 rue des Minimes¹. C'est le consul d'Allemagne Meyer Fritz Guillaume Frederic Müser², actionnaire de la Deutsche Bank, qui y fera ériger, en 1901, un bâtiment à usage scolaire, la Neue Deutsche Schule. Le bâtiment principal disposait de plusieurs salles de classes réparties sur quatre niveaux.

Notons que l'enseignement allemand existe en Belgique depuis 1803, créé par la paroisse protestante de Bruxelles et fondée sous le nom de *Deutscher Schulverein* (cercle scolaire allemand). À Bruxelles, lors de l'ouverture de la nouvelle école, le directeur Dr. Jahnke recensait cent quatre-vingt-six élèves inscrits, dont soixante-huit pour le Realprogymnasium, le niveau du baccalauréat allemand³. Nombre d'enfants de familles juives, d'expression germanophone, ont fréquenté ces établissements au 19^e siècle⁴.

91

1. Philippe Pierret « Le n°21, rue des Minimes: une demeure en devenir... », *Muséon. Revue d'art et d'histoire du Musée Juif de Belgique*, 6, 2014, p. 73-89.

2. Domicilié à Berlin, résidant à Saint-Gilles, Müser fera donation du bâtiment en 1904. Cf. Archives du cadastre. art. 2567.

3. Cf. Hans Amrhein, *Die Deutsche schule im Auslande. Monatsschrift*, 1901-1902, Anvers, 1902, p. 132-134.

4. Cf. *Deutscher Schulverein in Brüssel, 1901-1902; Deutsche Schule Brüssel, École Allemande Bruxelles, Duitse School Brussel*, Francfort-sur-le Main, s.d., p. 4-5.

Intérieur du grand magasin À L'Innovation

Bruxelles, début 20^e siècle

Photographie – 8,2 x 11,1 cm

Achat – 2018 – inv. 17248



© Musée Juif de Belgique

92

Nous possédons trois photos de l'intérieur de ce grand magasin à Bruxelles. Celle-ci est la plus ancienne et nous donne à voir une vue de l'aménagement intérieur du nouveau bâtiment construit en 1902 et conçue par Victor Horta. Cette vue serait contemporaine de l'affiche de 1903 dessinée par Victor T'Sas, acquise par le MJB en 2010 grâce au don financier de la Fondation Bernheim et de Philippe Blondin (inv. 10819).

En 1897, le magasin À l'Innovation est ouvert rue Neuve, à Bruxelles, par les familles Bernheim et Meyer. Les Meyer-Bernheim habitaient auparavant Mulhouse et avaient ouvert une maison spécialisée dans les cotons et les laines à tricoter. La concurrence allemande provoqua leur ruine commerciale, de sorte que Julien Bernheim, ses frères et Mathieu Meyer gagnèrent la Belgique, où ils fondèrent, l'année de leur arrivée, la société en nom collectif Bernheim et Frères.

Leonhard Tietz, autre personnalité juive du monde du commerce, fondateur de la chaîne des grands magasins Tietz en Allemagne, fut lui aussi tenté par la Belgique, et ouvrit un grand magasin dans la même rue Neuve dont le Musée possède également une affiche (inv. 11734) datant de 1910 et en annonçant l'ouverture.



Affiche de L'Innovation, circa 1903, n° 10819

© Musée Juif de Belgique

Les Bernheim eurent la possibilité de racheter en 1918 le magasin voisin Tietz, mis sous séquestre au lendemain de la Première Guerre mondiale.

Le 22 mai 1967, un incendie détruit le magasin de la rue Neuve et fait 323 morts dont 67 membres du personnel, ainsi que 70 disparus (les chiffres varient légèrement selon les sources).

En 1969, L'Innovation et la compagnie Bon Marché fusionnent pour créer Inno-BM, et en 1974 GB Entreprises fusionne à son tour avec celle-ci pour donner naissance à GB-Inno-BM.

En juin 2001, Galeria Kaufhof rachète les parts Inno, avant de rebaptiser les magasins Galeria Inno en septembre 2004.



93

Affiche pour l'ouverture du Magasin Tietz, dessinée par Victor T'Sas, 1910, n° 11734 © Musée Juif de Belgique

Objet

Boîte d'aumône de la HISO

Anvers, circa 1945

Métal, papier; imprimé – 10,5 x 9 cm

Achat en vente publique/don financier G. Reichenberg – 2016 – inv. 16627



© Musée Juif de Belgique

Cette boîte appartenait à l'organisation juive HISO qui était établie après-guerre au cœur du quartier juif d'Anvers, d'abord dans les locaux de l'école juive Tachkemoni et ensuite dans les bureaux de l'organisation sociale juive la «Centrale» d'avant-guerre. La HISO apportait une aide immédiate aux survivants juifs de la Seconde Guerre mondiale qui sortaient des camps ou de leur cachette, et souhaitaient rentrer chez eux. Les besoins étaient

particulièrement criants en avril 1945 lors du retour des camps. L'organisation reprenant les fonctions de la «Centrale» d'avant-guerre s'appelait à l'origine «Comité voor de Verdediging van de Joodsche Belangen» (CVJB), qui était elle-même une émanation du mouvement de résistance «Comité ter Verdediging van de Joden» (CVJ). L'appellation HISO est une traduction en néerlandais de l'«Aide aux Israélites Victimes de la Guerre» (AIVG) créée à Bruxelles en 1944. La HISO recevait de l'aide du Joint ainsi que du Belgian Jewish Representative à New York et du Belgian Jewish Committee de Londres⁵. Il fonctionnait de manière autonome, mais devait remettre un rapport à l'AIVG à Bruxelles qui décidait des moyens octroyés par le Joint. À partir de 1947, cette organisation devint totalement autonome et en 1952 elle reprit le nom de «Centraal Beheer voor Joodse Weldadigheid en Sociaal Hulpbetoon», appellation officielle de la «Centrale». Sur la boîte, on découvre un texte en yiddish «Hilf far yiddisher milkhomen-korbones» et la traduction en néerlandais suivie de l'adresse «Hulp aan joodsche slachtoffers van den oorlog/155 Lange Leemstraat – Antwerpen».

Cet objet prend une place de choix parmi nos collections d'objets, livres, photographies et archives en rapport avec la Libération et la reconstruction de la vie juive en Belgique. En 1994, ce thème a fait l'objet d'une exposition intitulée «Libération et reconstruction. La vie juive en Belgique après la Shoah», présentée au Musée Juif de Belgique lorsque celui-ci était établi avenue de Stalingrad.

5. Veerle Vanden Daelen, *Laten we hun lied verder zingen*, Amsterdam, Aksant, 2008, p. 107-122.

Malette de diamantaire avec son matériel

A appartenu à Nathan Schwarz (1905-1982),
qui travaillait à Anvers comme courtier avant
et après la Deuxième Guerre mondiale.
Matériaux divers - 20 x 20 cm (dimensions de la mallette)
Don - 2017 - inv. 17229



© Musée Juif de Belgique

Oeuvre d'art

Promenade [en russe], 1969

Anatoly Lvovich Kaplan
(Tanhum ben Levi ben Itzchak)
Rogachev 1902 - Leningrad 1980
Signé et daté à l'arrière
Papier et fusain - 23 x 18,5
Don André et Eliane Wieder - 2017 - inv. 17231

Ce dessin, qui s'intitule « Promenade » (traduit du russe), fait partie d'un ensemble de quatre œuvres de A.L. Kaplan acquises par le Musée Juif de Belgique en 2017. Il complète la collection de soixante-neuf dessins, lithographies et gouaches offerts en 1996 par les mêmes donateurs et qui a fait l'objet d'une exposition au MJB la même année. Le dessin reprend le thème favori de l'artiste, à savoir la vie juive traditionnelle dans une approche essentiellement intimiste.

A.L. Kaplan est un des rares artistes juifs à être resté toute sa vie dans la société soviétique en travaillant en dehors des grands courants artistiques du 20^e siècle sans pour autant être censuré par le gouvernement. Il naît dans la petite ville de Rogachev en Biélorussie. Fils et petit-fils d'un boucher, il devient très jeune professeur de dessin dans l'une des premières écoles créées par le pouvoir soviétique. Les quatre œuvres entrées dans les collections en 2017 datent des années 1950 et 1960, période pendant laquelle on observe une tolérance vis-à-vis des traditions folkloriques. C'est à ce moment-là aussi, notamment à partir de 1953, qu'il commence à illustrer les œuvres des trois grands écrivains de la littérature yiddish : Sholem Aleichem, Mendele Moykher Sforim et Y.L. Peretz.



95

© Musée Juif de Belgique

Brochure

Rapport de la commission d'enquête
sur l'émancipation des Juifs de Belgique

Imprimerie Veuve Monnom, Bruxelles, mai 1906

Imprimé restauré - 34 x 21 cm

Achat - 2017 - inv. 17236



© Musée Juif de Belgique

Voici près de quarante ans, au cours de la préparation de l'exposition « 150 ans de judaïsme belge », en compulsant dans la salle des fichiers de la rue La Bruyère à Paris les cartes du fichier relatif à la section belge de l'Alliance Israélite Universelle, j'ai découvert ce rapport qui m'avait paru d'un intérêt certain. À la suite d'une sélection drastique, il ne fut pas retenu pour cette exposition.

Lors de l'étude que je consacrai à « Armand Bloch, grand-rabbin de Belgique⁶ » en 1992⁷, j'établiss une bibliographie de ses trente-deux publications entre 1889 et 1920, dont le Rapport de la Commission d'enquête sur l'émancipation des Juifs de Belgique qui porte le numéro 31.

Cette brochure est intéressante pour de multiples raisons. La première est liée à sa provenance qui est indiquée sur la couverture. Le nom manuscrit de Nachum Sokolow (1859-1936) y figure. Or selon le professeur Jean-Philippe Schreiber, Sokolow est à l'époque le secrétaire général de l'Organisation sioniste mondiale, elle-même commanditaire de ce document : « Celui-ci avait en effet entrepris de faire rédiger par des comités d'experts, dans plusieurs pays européens, des rapports relatifs aux processus d'émancipation propres à ces régions, et ce en vue de collationner ces textes dans un mémorandum à adresser aux autorités russes, afin d'amener celles-ci à considérer plus favorablement l'émancipation des Juifs de l'Empire tsariste. »⁸

6. Daniel Dratwa, « Armand Bloch, grand-rabbin de Belgique », *Tsafon*, 1994, 18, p. 23-33.

7. Étude réalisée à la demande du professeur de l'université de Lille Jean-Marie Delmaire.

8. Jean-Philippe Schreiber, « Le rapport du judaïsme belge au modèle français (XIX^e siècle) », *Archives Juives*, 2018, 51/1, p. 13. Je remercie le professeur Schreiber pour cette référence.

Judaica

Par ailleurs, le texte de ce rapport expose les théories de l'époque, à savoir celle du rapporteur Armand Bloch (1861-1923), chef spirituel du judaïsme belge, entouré de deux experts : le juriste Paul Errera (1860-1922) et le président de la Communauté israélite de Bruxelles Franz Philippson (1851-1929). C'est un témoignage par des personnalités reconnues de la société juive belge qui analysent le plus objectivement possible la situation de leur communauté à un moment historique. On est, en effet, depuis une dizaine d'années dans l'Affaire Dreyfus⁹ et face au développement de l'antisémitisme dont la Belgique a à souffrir¹⁰. Concomitamment, les Juifs d'Europe de l'Est arrivent en masse et font passer le nombre d'individus de 4.300 en 1880 à 29.100 en 1910, modifiant la perception des Juifs par leurs concitoyens.

Enfin, dernier point, face au sionisme naissant, ces personnalités juives répondent de manière péremptoire : « Il n'y a pas de question juive en Belgique »¹¹ et donc pas de raison de soutenir ce mouvement sioniste pour nous car « on peut donc dire que l'émancipation n'a pas été seulement favorable aux Juifs, mais qu'elle a servi également les intérêts du pays, et qu'elle a contribué à développer la prospérité matérielle et la grandeur morale de la Belgique »¹².

Notice rédigée par Daniel Dratwa, fondateur et ancien conservateur du MJB (1984-2014).

9. Dreyfus est acquitté le 12 juillet 1906, alors que la brochure est datée de mai 1906.

10. Graffitis sur divers bâtiments, refus de naturalisations ordinaire de personnes portant des noms à consonances juives, création d'une ligue antisémite, etc.

11. Rapport de la Commission d'enquête sur l'émancipation des Juifs de Belgique, Bruxelles, Imprimerie Veuve Monnom, 1906, p.18.

12. Ibid., p.20.

Paire de candélabres pour l'allumage des bougies du Shabbat

O.C/1889

3.84 - Poinçons: Nom de l'orfèvre Szekman, Israel

Double aigle impériale; poisson

Argent - 34 x 10,5 cm

Don famille Serge Schwartz-Presburg-Chait - 2017 - inv.17226

Ces candélabres ont appartenu à la famille d'Edmond Chait, l'oncle du donateur Serge Schwartz-Presburg. Né à Anvers (Borgerhout), Edmond Chait était le seul survivant de sa famille. Son père Itshak David Chait était originaire de Riga. Il aurait créé les établissements Chait aux Pays-Bas. Ce type d'objet, comme d'autres objets rituels datant de la fin du 19^e siècle de notre collection, ont souvent été emportés par les familles lors de leur immigration avant-guerre.

Ces candélabres ont été fabriqués dans l'atelier I. Szekman à Varsovie, qui fut très actif durant le dernier quart du 19^e siècle et le début du 20^e siècle.

97



© Musée Juif de Belgique

Imprimé

Bulletin de souscription

En faveur de l'École primaire israélite de Bruxelles signé par S. Haas, Bruxelles, juillet 1869 et envoyé à Monsieur Lassen, 26 rue de l'Astronomie à Bruxelles.

Papier (restauré) - 27 x 21 cm

Don Claude Umflat - 2018 - inv. 17237

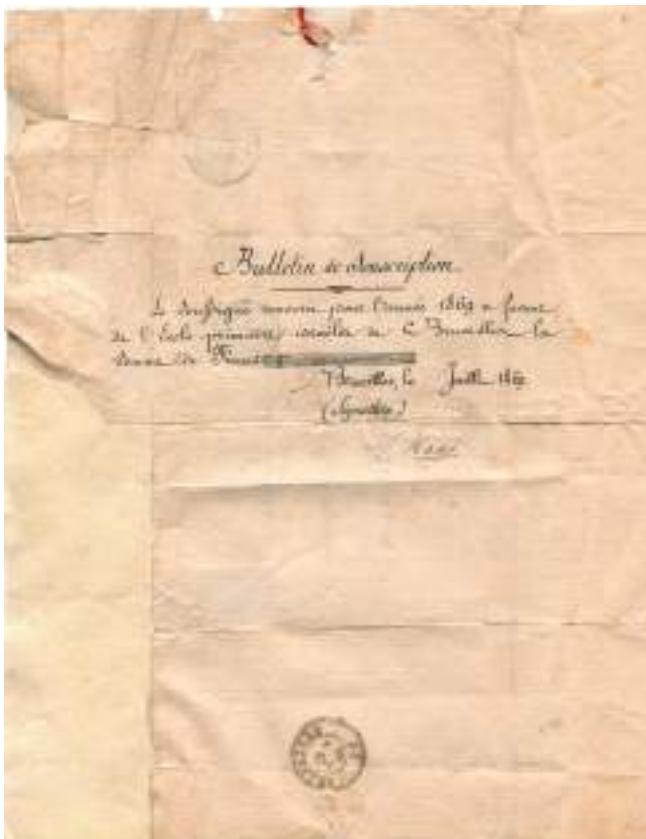
98

Dès 1817, la communauté israélite de Bruxelles met sur pied une école primaire offrant des cours profanes et religieux à l'intention des enfants juifs de la capitale. Ceux-ci sont organisés de façon à permettre aux élèves issus des couches modestes, pour qui l'instruction est gratuite, de poursuivre dans le même temps leurs activités professionnelles. À partir de 1835, l'école est placée sous l'autorité du Consistoire central israélite de Belgique. Par-delà les années, le programme scolaire évolue, proposant principalement des cours profanes. En 1841, l'école compte officiellement septante et un élèves. Le taux d'absentéisme est toutefois très important, du fait notamment que les ménages indigents – auxquels l'école s'adresse en partie – ne peuvent se passer du travail des enfants.

En 1864, l'École primaire israélite de Bruxelles déménage d'un local exigu situé rue de la Blanchisserie à un bâtiment plus vaste de la rue de Rollebeek. La réorganisation de l'enseignement dans des locaux plus spacieux, mais aussi l'arrivée de nouveaux immigrés juifs en provenance des pays limitrophes et, dans une moindre mesure, le fait que l'établissement s'ouvre aux enfants non juifs infléchissent le mouvement jusqu'alors incessant de dépeuplement progressif de l'école. L'aide publique devient dès lors plus conséquente, puisqu'elle est calculée au prorata des enfants inscrits. Comme l'illustre ce bulletin de souscription, qui date de cette période, la communauté israélite de Bruxelles doit néanmoins toujours faire appel à la solidarité de ses membres pour faire face au coût qu'implique le fonctionnement de l'école.

En 1879, suite à l'adoption de la loi Van Humbeeck qui bannit le religieux du programme obligatoire de l'enseignement primaire, l'École israélite bruxelloise ferme définitivement ses portes.

Notice rédigée par Barbara Dickschen, Fondation de la Mémoire contemporaine.



© Musée Juif de Belgique

Cartes postales, cartes de vœux, une lettre

Accompagnée d'une liste manuscrite de quinze élèves dont des élèves juives, adressés à Jeanne Peeters-Peret institutrice dans une école communale ainsi qu'à son époux Joz. Peeters, enseignant dans une école communale et à leur fille Suze.

Anvers, 1935-1941

Papier - dimensions diverses

Don Dirk Martin - 2018 - inv. 17254

Le donateur fait partie de la famille de ces deux enseignants et avait précédemment déjà fait don en 2006 (inv. n° 08932) de quarante-cinq cartes de vœux d'élèves juifs adressées à Peeters-Peret, Jeanne (1900 -1992), institutrice à l'école No. 10, Prinsstraat, à Anvers.

Cet ensemble constitue une source d'information sur les enfants juifs présents dans le système scolaire communal à Anvers. Il offre aussi un témoignage intime sur la correspondance entre élèves et enseignants à Anvers dans l'avant-guerre.



© Musée Juif de Belgique

Les archives du Musée s'enrichissent!

par Anne Cherton, Archiviste au Musée Juif de Belgique

Chaque année, grâce aux dons de documents provenant de particuliers ou d'associations, les archives du Musée Juif de Belgique s'enrichissent. Ces dons sont essentiels pour notre institution, car ils permettent de préserver la mémoire collective, tout en contribuant à une meilleure compréhension de l'histoire juive.

Au cours de l'année 2017, outre le fonds Pawlowicki et le fonds Rosendor qui sont l'objet d'un éclairage spécifique dans ce numéro de *Muséon*, nous avons notamment reçu les archives et documents suivants :

Don de Régine Lipszyc, via Jenny Fischer

100

Régine Lipszyc a confié à sa fille Jenny Fischer, qui en a ensuite fait don au Musée en janvier 2017, une enveloppe contenant divers documents en allemand datant de 1942-1943, période à laquelle Régine et sa mère Gitla étaient réfugiées en Suisse. Conservés sous forme de photocopies dans nos archives, ces documents permettent de mieux appréhender le parcours des réfugiées juives en Suisse. Elles ont également fait don du tapuscrit de Max Lipszyc *Alles heisst gelebt* [Et la vie avant tout, 1905-1945], récit de vie du mari de Régine et père de Jenny.

Née à Pabianic en Pologne en 1908, Gitla Doktorzyk arrive en Belgique en 1922. Avec son époux Icek Mayer Lipzyc, elle s'installe à Anvers où leur fille Régine voit le jour en 1936. En juillet 1942, la mère et la fille quittent la Belgique pour échapper à la déportation. Elles passent par la France pour entrer illégalement en Suisse en septembre 1942. Après avoir bénéficié de l'aide d'un passeur, Gitla et Régine sont arrêtées par

un douanier. Elles sont placées dans le camp de réfugiés de Bex en octobre 1942.

Là, dans un long questionnaire trilingue, Gitla se déclare juive. Elle se dit en bonne santé et apte au travail physique. Sa langue maternelle est le néerlandais, elle connaît également l'allemand et se fait comprendre en français, ce qui lui permettra d'être engagée comme femme de ménage, à Bâle, chez une certaine Julia Elbe. Quant à sa fille Régine, elle passe durant cette période d'institution en institution, avant d'être placée dans une famille à Olten, puis finalement dans un home aux Chevalleyres. Elle semble avoir été hébergée, elle aussi, chez Julia Elbe en juin 1944, juste avant de pouvoir rentrer en Belgique en mai 1945.

Don de Tristan Bourlard

À la fin des années 1980, lorsque Tristan Bourlard était étudiant, un de ses amis lui a remis une farde contenant des documents trouvés dans un conteneur à gravas. On y trouve des lettres en yiddish, en hébreux, en français et en néerlandais, ainsi que des documents administratifs, principalement des demandes d'aide adressées à la Communauté Israélite Orthodoxe (installée rue de la Clinique à Bruxelles) en 1948 et 1949. Reçu en février 2017, ce don constitue un carton entier d'archives.

Ces documents se révèlent particulièrement précieux pour étudier la réorganisation de la communauté juive de Bruxelles après la Seconde Guerre mondiale. Ils concernent l'école de cette communauté, Jessode Hatorah, mais aussi des demandes de renseignements sur des survivants des camps, des documents relatifs à la distribution



Document d'identité de Gitla Doktorzyk, fonds Régine Lipszyc © Musée Juif de Belgique

de matériel scolaire par le Joint, l'abattage rituel, la surveillance de la cacherout ou encore l'approvisionnement en produits casher des homes d'enfants et de vieillards. Y figurent également des devis pour l'aménagement de la synagogue de la rue de la Clinique, des documents concernant les commémorations, la société d'inhumation, l'Ort, Poale Zion et Die Wort, ainsi que la maison de retraite pour vieillards de Saint-Gilles.

Polizeiabteilung des eidg. Justiz- und Polizeidepartments
Division de police du Département fédéral de justice et police

Dossier Nr. 149321

Fragebogen - Questionnaire

(Art. 17, Abs. 1, des Bundesstrafgesetzes
vom 17. Oktober 1939 über Änderungen der fremdenpolizeilichen Regeln
(Art. 17, al. 1, de l'arrêté du Conseil fédéral
du 17 octobre 1939 modifiant les prescriptions sur la police des étrangers)

Der Fragebogen ist in einer schweizerischen Amtssprache (Deutsch, Französisch, Italienisch) vollständig zu beantworten und ist gut lesbare Schrift (auch Möglichkeit handschriftlicher) auszufüllen.
Le questionnaire doit être rempli en allemand (ou possible à la machine à écrire) complètement et parfaitement
à la écriture dans une des trois langues nationales (allemand, français, italien).

<p>1. Personales a) Name</p> <p>1. Familiennam: <u>LIPSZYC</u> Name des Ehefrau: <u>Gille</u></p> <p>2. Vorname: <u>José</u> Prénom: <u>José</u></p> <p>3. Geburtsdatum: <u>35. 8. 09</u> Date de naissance: <u>35. 8. 09</u></p> <p>4. Geburtsort: <u>Polbianice</u> Lieu de naissance: <u>Polbianice</u></p> <p>5. Nationalität: Einer Elternteil: Andere Elternteil: (Bei Stammeltern: Seit wann sind verheiratet/stehengeblieben?) Weltkrieg (Fer apatrida, indique depuis quand et pourquoi)</p>	<p>1. Dat personel a) Nom et signature</p> <p>Signature: <u>Doktorzyk</u> (Nom de l'épouse avant le mariage)</p> <p>Naissance: <u>Polens</u> Lieu de naissance: <u>Polens</u></p>
--	--

7) Bei vorherigen, verwandten und gleichaltrigen Freunden.
7) Pour les personnes proches, les cousins et les familles diverses.

1

Extrait du questionnaire trilingue auquel Gitla Doktorzyk a répondu en 1942,
fonds Régine Lipszyc © Musée Juif de Belgique

Don de la famille Szafiro-Waegeneers

Suite au décès de Michel Szafiro en 2015, son épouse a procédé à plusieurs dons successifs de documents concernant son mari, principalement de la correspondance de Vilnius et des documents officiels de la période belge (diplômes, cartes d'identité, etc). Reçu en février 2017, ce nouveau supplément au fonds Szafiro contient divers documents liés à l'obtention de naturalisation de Mojzesz Szafiro (1983), ainsi que des documents de la firme « Para ».

Fils de Srol et de Néchama Dubowoka, Michel Szafiro est né à Vilnius en 1904. À partir de 1923, il entreprend des études d'ingénieur à l'Université de Gand, avant d'obtenir un diplôme d'ingénieur électromécanicien de l'Université de Caen en 1929. Il se marie en 1941 avec Denise Legrand, avec laquelle il aura quatre enfants.

Après avoir travaillé jusqu'en 1946 comme ingénieur dans la région de Gand, Michel Szafiro devient gérant de la sprl Para, spécialisée en construction générale, recherche et application de produits d'étanchéité.

Don Isabelle Fink-Errera

Reçu en mars 2017, ce don est un supplément au – déjà très riche – fonds Errera¹. Les nouvelles pièces sont principalement des livres dédicacés à plusieurs membres de la famille Errera, un tapuscrit de plus de deux cents pages, ainsi qu'un petit volume superbement relié avec lettres « J » et « C ». Ce dernier contient de la correspondance amoureuse échangée entre Justin (?) et Claire (?), uniquement les lettres de Claire de mars à juin 1828.

On y trouve également de nombreux objets : un mini pèse-lettre dans une pochette en cuir,

1. Anne Cherton, « Un don exceptionnel d'archives familiales : le fonds Errera (XIX^e et XX^e siècles) », *Muséon, Revue d'art et d'histoire du Musée Juif de Belgique*, 2013, 5, p. 24-45.

une reproduction du cricket de reconnaissance des parachutistes alliés du débarquement de Normandie, des objets vendus au profit des œuvres de charité pendant la guerre, des badges de la Croix rouge américaine, des porte-plumes, un porte-flacon à parfum, ainsi que trois gravures imprimées de Fernand Khnopff.

La variété typologique des documents et objets donnés par la famille Errera constitue un corpus rare témoignant à la fois de la vie privée et de la vie publique d'une famille importante de la société bruxelloise de la fin du 19^e et de la première moitié du 20^e siècle.



Lithographie de Fernand Khnopff, fonds Errera
© Musée Juif de Belgique



Lithographies de Fernand Khnopff, fonds Errera © Musée Juif de Belgique

Don de Moïse Rahmani

Reçu en mai 2017, ce dépôt est principalement constitué de matériel audiovisuel (notamment des cassettes et des disquettes) ainsi que des photographies. Entrent notamment au département des Archives : une copie de l'acte d'expulsion des Juifs d'Espagne de 1492, ainsi qu'une farde avec la correspondance émanant de l'Institut Sépharade Européen. Ces documents, qui complètent les divers dons antérieurs de Moïse Rahmani (constituant neuf boîtes d'archives), sont le reflet des diverses activités qu'il a mené.

Né au Caire en 1944 dans une famille sépharade, Moïse Rahmani quitte l'Egypte en 1956 pour le Congo, avant de revenir en Europe en 1960. Il s'installe en Belgique en 1980. Il y devient administrateur du Comité de Coordination des Organisations juives de Belgique (CCOJB), mais également fondateur du magazine «Contact J» et du «Bulletin de la communauté sépharade». Siégeant au Conseil de la Synagogue Sépharade de Bruxelles, Moïse Rahmani crée l'Institut Sépharade Européen. Membre de l'Anti Defamation League, il est élu à diverses reprises président du B'nai B'rith Bruxelles. Il décède à Bruxelles en 2016.

104

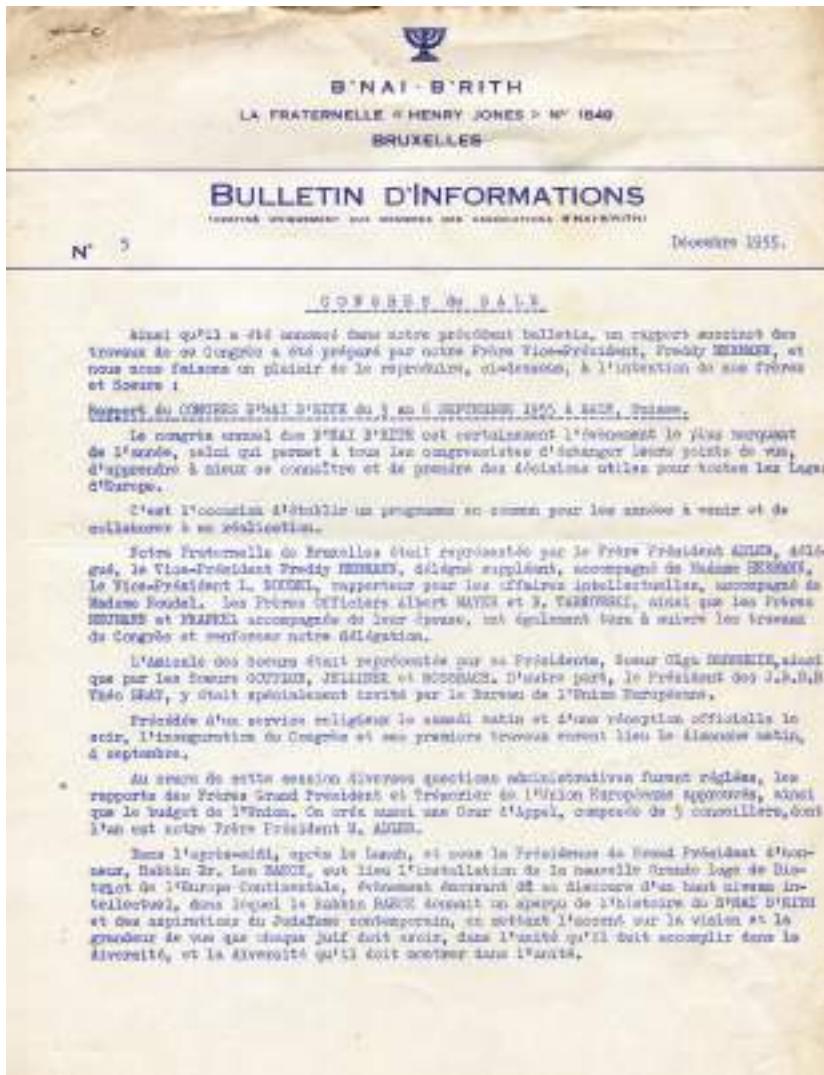
Don de Jeanne Cahen, via Laurent Weinstein

En juin 2017, Laurent Weinstein a légué au Musée les archives de sa mère, Jeanne Cahen. Ces archives portent sur le mouvement «Jeune B'nai B'rith» de Bruxelles, dont Jeanne Cahen fut secrétaire durant les années 1950. Les documents sont de nature diverse : projet de statuts, liste de membres, correspondance, cartons d'invitations, rapports d'activités et autres règlements.

Née en 1928, Jeanne (Jeannette) Cahen était la fille d'Armand Cahen, Juif alsacien venu s'installer à Gand. Le frère d'Armand, Gaston Cahen, a été vice-président de la société d'inhumation de la rue de la Régence. Jeanne Cahen est décédée en 2016.



Lettre du mouvement «B'nai B'rith», don de Jeanne Cahen
© Musée Juif de Belgique



Bulletin d'informations «B'Nai B'Rith», don de Jeanne Cahen © Musée Juif de Belgique

Le fonds Pawlowicki

Son apport à la photothèque

par Marthe Bilmans, Bénévole au Musée Juif de Belgique

En 2017, le Musée Juif de Belgique a reçu divers dons d'archives, constitués notamment de documents écrits et de photographies¹. Parmi ceux-ci, à la fin de l'année passée, Maxime Pawlowicki a remis au Musée les archives de sa famille. On y trouve des photographies, des lettres ou encore des documents officiels². Maxime Pawlowicki a eu la chance de pouvoir écouter ses parents et grands-parents raconter l'histoire familiale. Il a accepté d'en retracer les grandes lignes lors de la remise des archives.

L'histoire de la famille Pawlowicki-Eisen

106

Originaire de Pologne, la famille maternelle de Maxime Pawlowicki est native de Cracovie, et sa famille paternelle de la région de Varsovie. Ces deux familles vont connaître des destins parallèles, mais qui finiront par se croiser en Belgique, à Spa.

Les grands-parents maternels du donateur, Pinkus Eisen (1888-1972) et Berta Markheim (1885-1960), arrivent en Belgique vers 1925 avec leurs trois enfants Jules, Lila et Theodora. Ils s'installent à Anvers. De leur côté, les grands-parents paternels

du donateur, Abram Pawlowicki (1892-1973) et Sara Wajnsztok (1895-1932), arrivent en Belgique avec leur fils unique, Isaac, vers 1926. Ils s'installent à Bruxelles. Abram se retrouve veuf en 1932 et se remarie avec Chana Krel. Ils n'auront pas d'enfant.

En 1940, quand la Belgique est envahie par les nazis, la famille Eisen prend le chemin de l'exil, vers la France, l'Espagne, puis le Maroc. Quant à Abram Pawlowicki et sa seconde épouse, ils se cachent à Laeken, rue des Croix du Feu, durant toute la durée de l'occupation. Leur fils Isaac prend un chemin partiellement parallèle à celui de sa future épouse et se retrouve successivement en France, en Espagne, au Maroc, en Algérie et finalement en Palestine.

À la fin de la guerre et après le retour en Belgique, les parents Eisen et Pawlowicki se rencontrent à Spa, lieu de cure bien connu. Ils se présentent leur fils et fille respectifs, qui ne tarderont pas à se marier. Isaac Pawlowicki (1919-2010) et Lila Eisen (1922-2013) auront deux fils, Georges et Maxime. Ce dernier a souhaité faire don des archives familiales au Musée Juif de Belgique.

Les archives photographiques

Pour une photothèque, il est important non seulement de détenir des tirages originaux, mais aussi de pouvoir les rattacher aux personnes représentées et au contexte dans lequel les clichés ont été pris.

Ainsi, le donateur a pu identifier ses grands-parents sur les photos. Il a fourni des dates approximatives pour des événements qui ne sont pas corroborés par des documents officiels.

1. Le Musée en remercie les donateurs: Madame Jenny Fischer et sa mère, Madame Régine Lipszyc, Monsieur Tristan Bourlard, Madame Szafiro (supplément au fonds Szafiro), Madame Isabelle Fink-Errera (supplément au fonds Errera), Madame Rahmani (supplément au fonds Rahmani), Monsieur Weinstein (documents de sa mère Jeanne Cahen qui fut secrétaire à la Jeunesse B'Nai B'Rith de Bruxelles).

2. Parmi ces derniers, on trouve notamment des passeports polonais, des titres de voyage (belges) pour étrangers n'étant pas réfugiés politiques, un certificat du Haut Commissariat pour les Réfugiés, des diplômes, un dossier de naturalisation...

Les photographies de la famille Eisen

Par contre, il n'a pas toujours été en mesure de préciser le lieu et la date de chaque cliché. Par chance, certaines photos portent, au verso, écrites d'une belle écriture ancienne, soit une date, soit une dédicace. Parfois, l'usage d'une loupe s'avère bien utile pour éviter une erreur d'interprétation. C'est ainsi qu'une photo de groupe devant une construction (non reproduite dans le présent article), assez floue, avait d'abord été interprétée comme prise en Pologne. L'usage d'une loupe a permis d'observer sur le bâtiment un panneau écrit en français « graines pour les pigeons 0,25 le paquet ». Le bâtiment dont seul le bas est visible était donc une tour pigeonnier située dans un endroit où le français était d'usage (France ou Belgique ; dans les années 1920, le français pouvait encore être utilisé en Flandre).

Analyser une image, c'est aussi utiliser une loupe mentale et faire des déductions sur la base d'indices. À titre d'exemple, quelques photographies données par Maxime Pawlowicki vont être à présent décrites et analysées.

Les premières photos sélectionnées sont des portraits de la famille Eisen, originaire de Cracovie. Les photos 1 et 2 sont du type « carte-de-visite », mais, vu leur grande dimension, on les appelle « carte-album » ou « cabinet-card »³. Les individus prenant la pose sur ces deux photos sont Pinkus Eisen et Berta Markheim, les grands-parents

3. La carte-album, toujours réalisée en studio, a normalement une dimension de 108 x 164 mm et, aux alentours de 1914, le carton a une épaisseur d'environ 1,2 mm. Les deux cartes-album présentées répondent à ces dimensions.



Photo 1 – Fiançailles (inv. p005218) © Musée Juif de Belgique

maternels du donateur. Sur la carte-album, aucune mention de la date ni de l'événement qui a motivé le passage des jeunes gens devant l'objectif du photographe. Toutefois, de la comparaison entre les deux portraits, on peut déduire qu'une image date des fiançailles et l'autre du mariage. Au début du 20^e siècle, le passage chez le photographe correspondait en effet à des événements importants.

La photo 1, format paysage, est collée sur une carte-album (coins arrondis) au nom du studio photographique « C. Pietzner ». Le lieu d'établissement de celui-ci est précisé en deux langues, Olmütz et Olomouc. Au verso figure un texte imprimé, également bilingue, assorti d'un blason (deux aigles, une tiare et les lettres A et M superposées).

On peut déduire que cette photo est antérieure à la photo 2. Les têtes des jeunes gens ne se touchent pas. Sur la vareuse militaire⁴, plutôt chiffronnée, du jeune homme, il n'y a pas d'insigne. Olomouc, actuellement en République tchèque, est une ancienne ville de garnison, avant-poste militaire du nord-est de l'Empire austro-hongrois. Berta a sans doute rejoint son fiancé durant une de ses courtes permissions. Selon le donateur, ses grands-parents se sont mariés en 1917, on peut donc présumer que ce cliché date de 1916 ou d'une année antérieure.

La photo 2, format portrait, est mise en valeur par un médaillon rond. Le studio photographique est celui de Josef Sebald à Cracovie. Au verso de la carte, figurent les coordonnées du studio et également une illustration représentant des bâtiments donnant sur une avenue. Les visages des jeunes gens se touchent. La veste d'uniforme du jeune homme (modèle différent de celui de la

photo 1) est bien repassée. Il porte une étoile au revers. La photo étant prise à Cracovie, on peut présumer que Pinkus a bénéficié d'une permission plus longue pour se marier. Qu'il s'agisse bien de la photo prise à l'occasion du mariage peut aussi se déduire du fait que ce cliché sera reproduit et agrandi en Belgique pour être encadré. Le musée a reçu cet agrandissement sans son cadre. Il s'agit d'une reproduction en médaillon ovale (49,50 cm x 39,50). Cet agrandissement a été corrigé au crayon, affichant un résultat moins net que le cliché d'origine. Sans doute, les jeunes mariés n'avaient



Photo 2 – Mariage (inv. p005219) © Musée Juif de Belgique

4. Le donateur a précisé que Pinkus Eisen avait servi dans le service sanitaire de l'armée austro-hongroise. Si cette donnée n'avait pas été connue, elle pouvait se déduire de la forme du rabat de poche de l'uniforme. Il a également souligné que, si son grand-père a porté l'uniforme austro-hongrois, son père et son oncle ont, durant la Deuxième Guerre mondiale, porté l'uniforme anglais, et que lui-même et son frère ont fait leur service militaire sous l'uniforme belge.

pas reçu la plaque de l'image originale et ont fait photographier la photo de la carte-album. Au dos d'un des deux exemplaires originaux de cette carte-album (coins arrondis) reçus par le Musée, on trouve en effet une mention manuscrite «Mr et Mme Eisen Anvers rue de Boey 12⁵» et une étiquette partiellement déchirée portant les mentions imprimées «Firma Hollandia, Mme Fl. De Clercq ... 129 ANT...» ainsi qu'une mention manuscrite se terminant par «...50». Il s'agit sans doute de l'exemplaire de carte-album qui avait été remis au studio anversois aux fins de reproduction et agrandissement, avec précision des mesures. Au verso de l agrandissement, on déchiffre le

mot «eik», qui signifie «chêne», écrit au crayon, permettant ainsi de déduire l'essence de bois demandée pour le cadre commandé.

Sur la photo 3, les parents Eisen et leurs trois enfants, Jules, Lila et Theodora, prennent la pose dans le studio du photographe François van Boghout. S'il n'y a pas de cachet au verso, dans le coin inférieur droit de l'image (robe de la fillette en pied), figure un relief qui peut se lire «F. van Boghout»⁶. Les deux fillettes ont la même coiffure que sur la photo 5 ci-après. L'image peut donc être datée de 1927-1928. À quel événement correspondrait-elle? Peut-être à l'entrée de Jules à l'école primaire. Jules, portant veston et cravate, semble déjà avoir rejoint le monde des «grands».

5. La rue de Boey (De Boeystraat) se trouve tout près de la synagogue Romi Goldmuntz.

6. François van Boghout figure dans le répertoire des photographes belges établi par le musée de la photographie d'Anvers (<http://www.directorybelgianphotographers.be>).



Photo 3 - Portrait de famille (inv. p005237) © Musée Juif de Belgique

La photo 4 est de qualité médiocre, comme le carton sur lequel elle est collée. Elle est toutefois intéressante comme témoignage des activités de délassement des années 1920. Le décor entourant la famille représente un aéroplane sur lequel est inscrit «Spirit of St Louis». Le Spirit of St Louis est le nom de l'avion avec lequel Charles Lindberg a réussi le premier vol New York-Paris sans escale et en solitaire, entre les 20 et 21 mai 1927. La photo peut donc être datée de juin 1927 au plus tôt.

Le carton porte la mention «Photo Rapide».

Par Peter Eyckerman⁷, nous avons pu avoir connaissance d'une autre photo portant la marque «Photo Rapide», accompagnée d'un nom «H. De Backer». Ce nom n'apparaît pas dans le répertoire des photographes belges précité, pas plus que le nom d'une firme «Photo Rapide». Même si le studio n'est pas exclu, il est plus probable que cette photo

7. Généalogiste spécialisé dans l'étude de photos de famille anciennes.

110

ait été faite sur un champ de foire ou dans un lieu de villégiature, par exemple sur la côte belge. Dans les années 1920, des forains proposaient de tirer le portrait des visiteurs dans un décor constitué d'une toile de fond et d'un premier plan généralement consacré à un moyen de transport: avion, bateau, voiture, moto et même charrette tirée par un âne⁸.

Les photographies de la famille Pawlowicki

Les clichés suivants évoquent la vie d'Isaac Pawlowicki, père du donateur, mise en perspective avec l'Histoire. En effet, si les photos de la famille Pawlowicki, originaire de la région de Varsovie, comprennent aussi quelques portraits photographiques de

8. Voir Clément Chéroux, «Portrait en pied... de nez», *Études photographiques*, 16 mai 2005, consulté le 24 janvier 2018 sur: <http://journals.openedition.org/etudesphotographiques/721>. Cet auteur mentionne aussi une photo de Robert Doisneau à la foire du Trône, montrant une baraque foraine avec un décor d'aéroplane.



Photo 4 - L'aéroplane (inv. p005240) © Musée Juif de Belgique

type «carte-de-visite», il a paru plus pertinent de présenter des photos prises en dehors d'un studio.

Sur le plan de l'histoire des techniques photographiques, le document 5, imprimé sur carte postale, est intéressant. Le photographe a couvert l'arrière-fond de petits dessins. Pour des questions d'éclairage, la photo a probablement été prise à l'extérieur. Le sol qui se voit dans le coin inférieur gauche de l'image paraît être constitué de pavés. En maquillant un mur extérieur en papier peint, le photographe tente de faire croire que le cliché est pris à l'intérieur. Le «maquillage» a sans doute été fait sur le négatif puisque la photo était sensée être reproduite en trente-huit exemplaires (pour les trente-sept écoliers et pour l'institutrice). Isaac est identifié par une croix marquée au bic. Si le photographe a «maquillé» l'arrière-fond, il ne paraît pas avoir retouché le visage des enfants.

Le dos de l'image porte un cachet à l'encre rouge donnant le nom du photographe «B. Polski» et son adresse à Bialystok⁹. Écrit à la main en

yiddish (sans doute par l'institutrice), figure le nom «Pawlowski». Si les Pawlowski sont arrivés en Belgique vers 1926, on peut déduire que la photo a été prise en 1925 ou à la fin de l'année scolaire 1925-1926. Généralement, les photos de classe se prenaient en fin d'année scolaire. Isaac, né en janvier 1919, aurait 6 ou 7 ans, ce qui pourrait correspondre à son apparence. Isaac aura la chance de quitter la Pologne et de vivre une très longue existence (nonante ans), contrairement à ses camarades d'école¹⁰.

9. Bialystok est la ville natale de Zamenhof, créateur de l'espéranto. Un musée lui est consacré. Lorsqu'il l'a visité, Maxime Pawlowski a offert à ce musée la reproduction d'une photo de son grand-père, Abram Pawlowski, prise quand ce dernier habitait cette ville.

10. Sur les 50 à 60.000 Juifs qui vivaient à Bialystok avant la Deuxième Guerre mondiale, moins de 300 ont survécu. L'agonie de cette population a commencé le vendredi 27 juin 1941, jour où 2.000 hommes ont été enfermés dans la grande soule que les nazis ont incendiée.



Photo 5 - Classe d'Isaac Pawlowski à Bialystok (inv. p005262) © Musée Juif de Belgique

La photo 6 nous montre une fête à l'école hébraïque d'Ostende où Isaac était interne. Isaac est le deuxième garçon debout sur la scène en partant de la droite de l'image. Sur le recto, le photographe a écrit en blanc «Antony», la circonstance et l'année. En 1931, la fête de Hanoukah a été célébrée du 5 au 12 décembre. Quant au photographe, il s'agit de Maurice Antony, cousin de Constant Permeke. Son cachet est apposé au dos de la photo. Il figure dans le répertoire des photographes belges précité.

L'image 7 porte au verso le cachet «copyright ACTA», c'est-à-dire le nom du studio du photographe Zandberg¹¹. Cette photo a été surchargée de flèches (signalant Isaac Pawlowicki et sa femme, Lila Eisen) et d'une croix (désignant Abram Pawlowicki). L'année

«1946» est écrite au verso ainsi que les mentions «Colonie de vacances dans les Ardennes – Certains enfants cachés». Le lieu précis n'a pas encore pu être identifié.

Sur l'image 8, seule photo d'amateur retenue, figurent Isaac Pawlowicki, ses deux fils, le donateur et son frère aîné (qui est plus petit de taille), ainsi que des parents du côté de Sara Wajnsztok¹², la mère d'Isaac: Monsieur et Madame Wajnsztok (les propriétaires de la bonneterie qui était située au 43, rue de la Caserne à Bruxelles), un cousin Wajnsztok (nu-tête) vivant en Amérique et son épouse, et, tout à gauche de la photo, Rachel Begam, née Wajnsztok, qui a été déportée mais est revenue, contrairement à son fils Albert¹³. Vu l'allure des deux garçons, la photo peut être datée des années 1955-1956.

11. Le photographe Zandberg, proche du Bund, a été très actif après la guerre et a réalisé de nombreux reportages sur les colonies de vacances et diverses manifestations. Il travaillait sous la marque «ACTA» et sa femme sous le nom «Photo Welcman». Le Musée possède de nombreux négatifs et clichés de ce photographe.

12. Sara Wajnsztok, la mère d'Isaac, appartenait à la famille de Léon Wajnsztok, dirigeant trotskiste en Belgique, qui a été déporté de Bruxelles en 1943 et a péri dans les camps.

13. Dans le fonds reçu en 2017, figurent deux diplômes d'Albert Begam.



Photo 6 - Hanoukah à l'école hébraïque d'Ostende (inv. p005263) © Musée Juif de Belgique



113

Photo 7 - Colonie en Ardennes (inv. p005264) © Musée Juif de Belgique

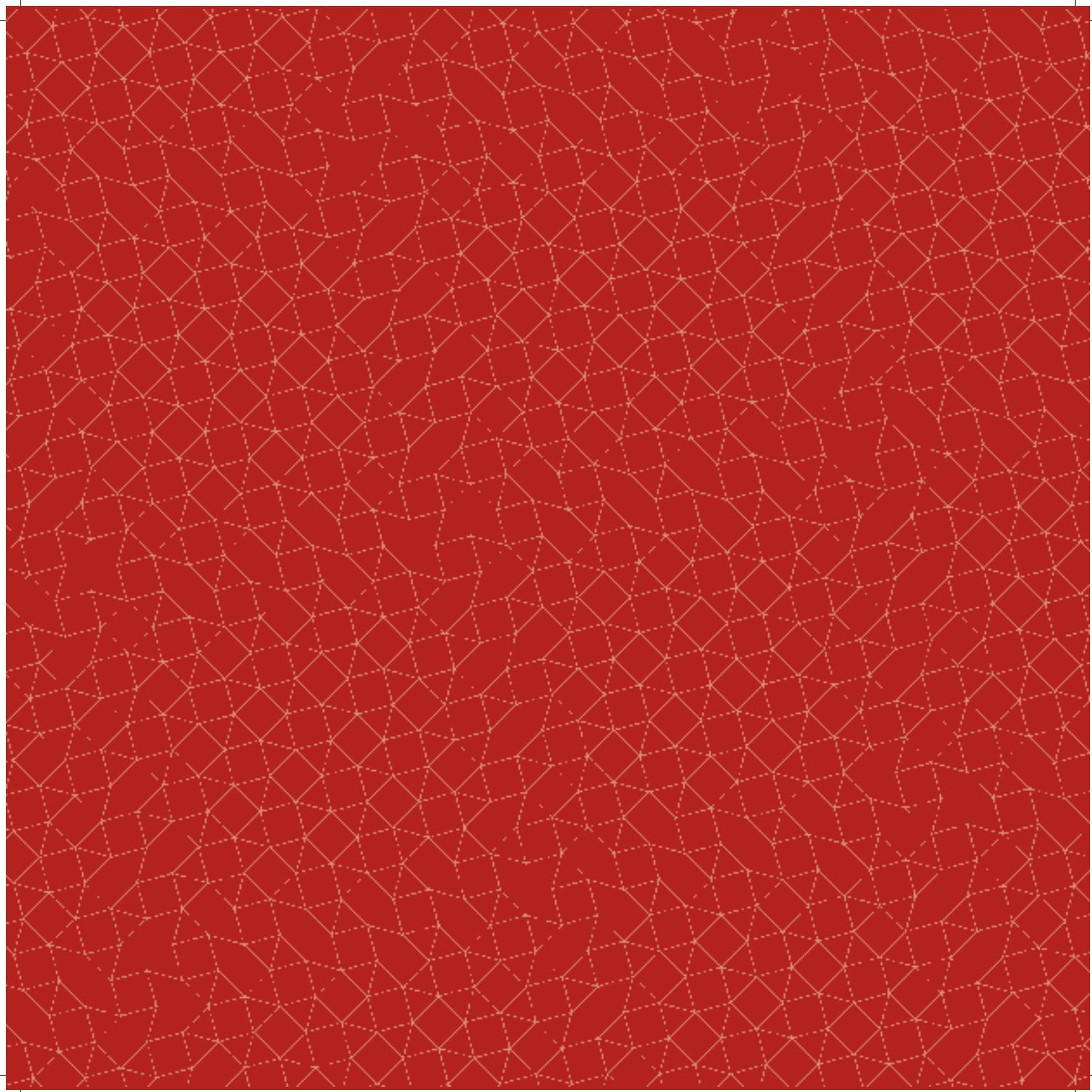
Conclusion

Ces quelques images décrites ne représentent qu'un échantillon parmi l'ensemble de plus de deux cents photos remis par Maxime Pawlowicki. Une partie d'entre elles aurait pu figurer dans l'exposition « Bruxelles, terre d'accueil ? », mais le don a été effectué après la conception de ce projet, dans les derniers mois de l'année 2017.

Au-delà des photographies elles-mêmes, l'intérêt d'un tel don, réside dans le fait d'être accompagné de documents écrits ainsi que du récit fait par le donateur. Ainsi, l'histoire de sa famille ne se perd pas, et le regard sérieux des enfants de Bialystok peut ressurgir de l'oubli.



Photo 8 - Bonneterie Wajnstock (inv. p005265) © Musée Juif de Belgique



Annexes

Bilan financier du musée

Balance au 31 décembre 2017

ACTIF	2017	PASSIF	2017
Actif immobilier	110.110	Perte reportée	(-) 12.198
Subside construction	6.133.008	Subsides en capital	6.133.008
Créances	1.414	Provision pour risques et charges	111.917
Subsides à recevoir	67.514	Fournisseurs	41.932
Liquidités	200.456	Emprunt - 1 an	54.260
Produit acquis orbem	36.245	Dettes sociales	100.019
Mécénat	30.973	Autres dettes	119.809
Total actif	6.548.747	Total passif	6.548.747

116

Compte de résultats

RECETTES	2017	DÉPENSES	2017
Cotisations	18.900	Salaires	501.281
Billeterie	17.362	Coûts des expositions	111.829
Divers	4.568	Frais généraux	123.290
Régie / emploi	385.838	Divers	10.060
Subsides FWB	148.500	Acquisitions	432
Subsides ponctuels	129.475	Frais financiers	6.028
Mécénat	80.451	Amortissements	30.973
		Sous-total	783.893
Total	785.094	Bénéfice	1.201
		Total	785.094

**Rapport du réviseur au Conseil
d'administration du Musée Juif de Belgique
sur les comptes annuels pour l'exercice
pour l'exercice clos le 31 décembre 2017**

Conformément à la mission de révision qui nous a été confiée par la lettre de mission du 7 février 2012, nous avons l'honneur de vous faire rapport sur les comptes de l'exercice écoulé.

Rapport sur les comptes annuels

Opinion sans réserve

Nous avons procédé au contrôle des comptes annuels de l'association, comprenant le bilan au 31 décembre 2017, ainsi que le compte de résultats pour l'exercice clos à cette date et l'annexe, dont le total du bilan s'élève à 6.548.746,67 Euros et dont le compte de résultats se solde par un résultat positif de l'exercice de 1.201,39 Euros.

À notre avis, ces comptes annuels donnent une image fidèle du patrimoine et de la situation financière de l'association au 31 décembre 2017, ainsi que de ses résultats pour l'exercice clos à cette date, conformément au référentiel comptable applicable en Belgique.

117

Bruxelles, le 17 mai 2018

RSM InterdAudit SCRL
Réviseur d'entreprises
Représentée par Deborah Fischer
Associée

État des collections muséales 2016-2017

Les collections muséales 2016

322 entrées comprenant 305 dons et 11 achats

Donateurs 2016

118
Michel-Max Bendenoun
Philippe Blondin
Anne Cherton
Thérèse Cornips
Paul Dahan
Luc Fischer
Stephan Goldrajch
Felizia Gross
Pierre d'Harville
Robert Hertog
Martha Hoffenkamp
Richard Kenigsman
Wendy Krochmal
Mariette (Klaartje) Kroon
Braam van Meervelde
Ida Opal
Philippe Pierret
Françoise Regnard
Myriam Rispens
Louis Rodriguez
Pierre Salik
Zahava Seewald
Service Social Juif
Ana Stojanov
Eileen Sussolz
Théâtre le Public
Frederik Van Simaey
Marcel Watelet
Bernard Weil

Les collections muséales 2017

111 entrées comprenant 104 dons et 7 achats

Donateurs 2017

Association l'Enfant Caché
Claudine Babun
Chalom Benizri
Nadia Blondin
Philippe Blondin
Centre Culturel Laïc Juif
Carine Dab
Daniel Dratwa
Maya Ehrenberg
Stephan Goldrajch
Serge Goriely
Nissim Israël (Olivier Strelli)
Fajga Kalman – Korn
Christine Le Boulengé
Azariah Mihaly
Manuela Rahmani
Georges Reichenberg
Myriam Rispens
Marcel Rozenbaum
Serge Schwartz-Presburg-Chait (famille)
Roland Smit
Annick Timmermans
Claude Umflat
André et Eliane Wieder
Jacky Zajtman

Informations pratiques

Archives

Le dépôt des Archives du Musée comprend des fonds privés, des archives d'associations juives, des documents relatifs à la vie du MJB, mais également le précieux Registre des Juifs. Elles ont fait l'objet d'un inventaire sommaire.

Les archives du Musée Juif de Belgique sont accessibles au public sur rendez-vous les lundi et mardi de 9h à 17h et le mercredi matin de 9h à 12h.

Tel. 02 500 88 38
02 500 88 32

Ou par e-mail :

Monsieur Olivier Hottois
o.hottois@mjb-jmb.org

Madame Janne Klügling
j.klugling@mjb-jmb.org

Bibliothèque

La bibliothèque du Musée contient plus de 16.000 livres consacrés au judaïsme, classés en sections «Art», «Judaïsme général» et «Judaïsme en Belgique».

Nous avons également une collection de 4.500 livres ainsi que des périodiques en yiddish. À partir de l'été 2018, le catalogue de la bibliothèque sera disponible en ligne sur le site internet du musée.

<http://www.mjb-jmb.org/bibliotheque/>

119

Pour des renseignements ou pour prendre rendez-vous :

Tel. 02 500 88 27
02 500 88 32

Ou par e-mail :

Madame Évelyne Vanherbruggen
e.vanherbruggen@mjb-jmb.org

Madame Janne Klügling
j.klugling@mjb-jmb.org





121

L'équipe du Musée Juif de Belgique saisie par la photographe Myriam Rispens dans le cadre du *Chantier Poétique* de Stephan Goldraich © Myriam Rispens



Les auteurs du Muséon

Maïwenn Barrial

Étudiante en Gestion du Patrimoine culturel à l'université Paris 1 – Panthéon Sorbonne, Maïwenn Barrial effectue un stage de cinq mois au Musée Juif de Belgique.

Bruno Benvindo

Conservateur au Musée Juif de Belgique, où il est responsable des activités scientifiques et commissaire d'expositions. Rédacteur en chef du Muséon, il est spécialisé dans l'histoire des deux guerres mondiales et de la mémoire collective.

Marthe Bilmans

Juriste pensionnée, Marthe Bilmans est bénévole au Musée Juif de Belgique. Elle est diplômée en droit international (Université libre de Bruxelles).

Philippe Blondin

Président du Musée Juif de Belgique.

Anne Cherton

Historienne, Anne Cherton fut jusqu'à sa pension en 2017 conseillère scientifique et responsable des archives au Musée Juif de Belgique.

Pascale Falek Alhadeff

Docteure en histoire, elle est conservatrice au Musée Juif de Belgique, où elle coordonne un cycle de conférences scientifiques et monte des projets culturels et éducatifs visant notamment à jeter des ponts entre les cultures.

Michèle Fornhoff-Levitt

Licenciée en philologie romane, en journalisme et sciences de la communication ainsi qu'en musicologie de l'Université libre de Bruxelles, Michèle Fornhoff-Levitt prépare actuellement un doctorat consacré au théâtre juif.

Olivier Hottois

Conseiller scientifique, chargé de la photothèque et du multimédia au Musée Juif de Belgique. Il est licencié en histoire de l'art et archéologie (Université libre de Bruxelles).

Sara Kengen

Sara Kengen est titulaire d'un Master en journalisme de la Manchester Metropolitan University. Journaliste et chroniqueuse à Radio Judaïca, elle est également chanteuse à ses heures et a remporté la Judaica Academy en 2007.

Yves Kengen

Ancien rédacteur en chef du mensuel *Espace de Libertés*, Yves Kengen est correspondant économique et culturel du *Luxemburger Wort*. Contributeur occasionnel à *Marianne* et au *Monde Diplomatique*, il est l'auteur de *Musipedia, une histoire de la Musique au 20^e siècle*.

Cédric Leloup

Historien-archiviste (Université libre de Bruxelles), Cédric Leloup a occupé la fonction de conservateur adjoint au sein du Musée Juif de Belgique de décembre 2017 à mars 2018. Il est spécialisé en histoire coloniale.

Raya Baudinet-Lindberg

Critique d'art et auteure, Raya Baudinet-Lindberg est également professeure d'Esthétique et de Pratique de la Recherche à l'École Supérieure des Arts de l'Image « Le 75 » (Bruxelles).

Chouna Lomponda

Porte-parole et responsable de la Communication au Musée Juif de Belgique, Chouna Lomponda est experte Media AJPB et conférencière. Citoyenne engagée, elle est également l'initiatrice de la campagne #DeLaReussiteParmiVous.

Cécile Rousselet

Doctorante en littératures yiddish et russe à l'université Paris 3 Sorbonne-Nouvelle, Cécile Rousselet a publié *Les expressions du collectif dans les écritures juives d'Europe centrale et orientale* (avec Fleur Kuhn-Kennedy, 2018).

Zahava Seewald

Conservatrice au Musée Juif de Belgique, où elle est en charge des collections muséales et commissaire d'expositions. Licenciée en histoire de l'art et archéologie (Université libre de Bruxelles), elle a également suivi une formation musicale (Conservatoire Royal de Bruxelles).

123

Dominique Thirion

Artiste et poète, Dominique Thirion s'engage depuis de nombreuses années dans des actions participatives, et se produit aussi bien pour le théâtre de rue que dans des projets comme *Les Vedettes* où elle chante.

Les articles figurant dans ce numéro n'engagent que la responsabilité de leur(s) auteur(s).

Remerciements

L'équipe du Musée Juif de Belgique souhaite remercier chaleureusement toutes celles et ceux qui nous soutiennent :

Nos donateurs

Institutions

Fondation du Judaïsme de Belgique
Fonds JMAED
Fondation Matanel
Fonds Jacob Salik
Chemitex sa
Plastoria sa
Invicta assurance
Banque Degroof Petercam

Nos bénévoles

Yvette Achenberg
Joanna Auriel
Marthe Bilmans
Rivka Cohen
Maya Ehrenberg
Benjamin Hannesse
Eszter Ható
Claire Pluygers
Albert Reiss
Yvan Sikiaridis
Doris Weimberg
Clarita Willems

124

Particuliers

Madame Galila Barzilai-Hollander
Madame et Monsieur Marisa et Philippe Blondin
Monsieur Freddy Goldberg
Famille Kandiyoti
Famille Kornblum
Famille Reichenberg
Monsieur et Madame Jacques et Sabine Roth

FONDS
JACOB SALIK



par sympathie

Famille Ernest
FRIEDLER

DIskabEL sa

*Le meilleur des
produits cachet
à 2 pas de chez vous*

BRUXELLES	ANVERS
KNOKKE	GENT
LIÈGE	WATERLOO

par sympathie

**La famille
WOLF**

LIÈGE

IntéRIEUr nuIt

*Les meilleurs prix
et qualité toute l'année*

Parking entrée - possibilité de livraison rapide -
commande par téléphone. Carte de crédit - prise
de mesure à domicile. Reprise de l'ancienne literie

Rue de la Mutualité 79 - 1180 Bruxelles
Tél. / Fax : 02 315 92 76
Ouvert du lundi au samedi de 9h30 à 18h30

par sympathie
alain POznanskI

Comptamatique sprl

*Société Civile
d'Experts-Comptables
et de Conseils Fiscaux*

Henri ubF aL

Rue Bodeghem 91 - 93 bte 6
(coin bld du Midi)
1000 Bruxelles
Tél. 02/511 12 50
Fax 02/518 40 39
info@comptamatique.be
www.comptamatique.be

par sympathie

PLast ORIa

par sympathie

**Monsieur & Madame
Jacques ROTH**

En mémoire d'Évelyne
Jacques CECIORA

par sympathie

Isi & Madeleine
CHOCHRaD



Darling's Cupcakes

kROCHMaL
& LIEbER bvba

*Manufactures and Exporters
of Polished Diamonds*

Pelikaanstraat 62
2018 Antwerpen
Tel. 03/233 21 69
Fax 03/233 92 12

par sympathie
Elie & solange
CaPELLut O

chemitex

yarns and fabrics **since 1970**



weaving the world

Avenue Louise 221A | 1050 Brusseh | BELGIUM
T 32 2 649 21 18 | F 32 2 649 98 18
www.chemitex.com



Photographie Industrielle - Architecture - Patrimoine
Technique - Expertise - Événement - Livre/ catalogue
Expositions: scénographie, conception et réalisation
Reprographie et scan grand format
Impression digitale support rigide et souple

Sg. social et exploitation
Ch. De Charleroi, 339
6061 Montignies/s/ Sambre (Charleroi)

vincent.vincke@hotmail.com
0032(0) 477 270 248
0032 (0) 71 500 797

Par sympathie



Annie Cigé

Avenue Louise, 85
1050 Bruxelles
Ouvert de 11h à 19h
Tél. 02 537 73 78

BERKO
Fine Paintings

Kustlaan 163
8300 Knokke-Heist
Belgique
Tél. +32 50 60 57 90
Fax. +32 50 61 53 81
information@berkofinepaintings.com
www.berkofinepaintings.com

Davin
Copier - Fax - Priaser - Scanner



- Imprimantes
- Multifonctions
- Scanners
- Gestion électronique de documents
- Écrans interactifs

0800 34 040
info@davin.be
www.davin.be

Charleroi Bruxelles Namur Liège Rockfontaine Luxembourg

serge GOLDbERG

EURO GOLD
EXCHANGE



30-32 rue de la Bourse - 1000 Brussels
Tel: +32 (2) 513.74.10 - Fax +32 (2) 513.72.88



www.eurogold.be

Rédaction en chef

Bruno Benvindo

Comité de relecture

Bruno Benvindo
Maïwenn Barrial
Pascale Falek-Alhadeff
Évelyne Vanherbruggen

Graphisme

Collin Hotermans

Régie publicitaire

Georgia Markos
Maïwenn Barrial

Éditeur responsable

Philippe Blondin

Musée Juif de Belgique

Rue des Minimes 21
1000 Bruxelles
www.mj-b-jmb.org

Photographie de couverture :

Cliché pris par Vardi Kahana, représentant la mère
de la photographe et les enfants de la photographe,
Israël, 2003 © Musée Juif de Belgique

© 2018 – Musée Juif de Belgique

EAN 9782960136777
ISBN 978-2-96013-677-7

Achevé d'imprimer en juin 2018 par l'imprimerie
Dereume (Graphius) en Belgique

**Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait de ce livre, quel qu'il
soit et par quelque procédé que ce soit, sont réservées pour tous pays.**